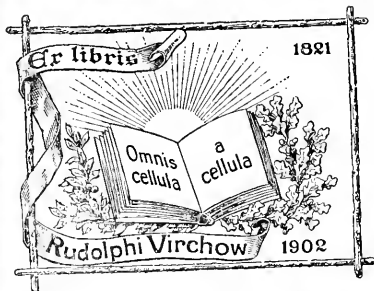




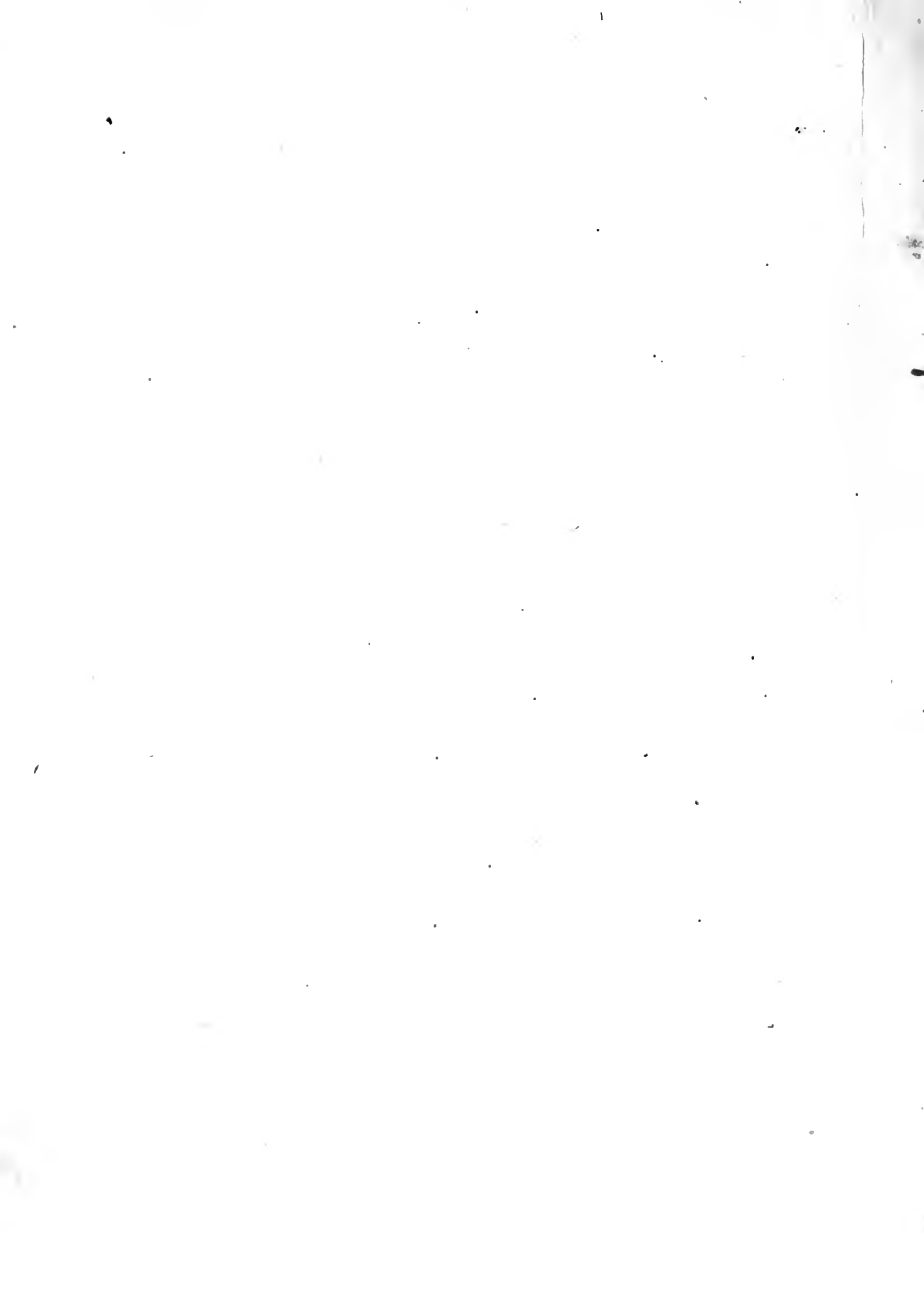


UNIVERSITY OF  
TORONTO LIBRARY

The  
Jason A. Hannah  
Collection  
in the History  
of Medical  
and Related  
Sciences







Seinen allen Freunden C. Posner  
zur Erinnerung an Vieles  
Wittkow.

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

<http://www.archive.org/details/oeuvresdemdeci00lame>

OEUVRES  
DE  
MÉDECINE,

DE  
MR. DE LA METTRIE,  
DÉDIÉES AU ROI.

*Ars longa, vita brevis, &c.*  
Hipp. aph. I.

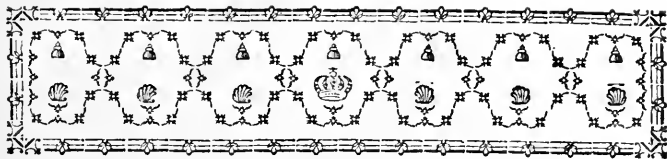


---

CHEZ FROMERY ET FILS. A BERLIN,  
MDCCLV.







# AU ROI.

SIRE,



*Je regarde comme une grace toute particulière, la permission que vous avez bien voulu m'accorder, de faire paroître mes OEUVRES de MEDECINE sous vos glorieux Auspices. Il n'y a que la bonté avec la quelle vous avez daigné permettre que je lusse vos propres Ouvrages, qui pût être d'un plus grand prix. Comment, SIRE, vous exprimer mon admiration? Comment satisfaire à la fois ma reconnoissance & votre modestie? Comment célébrer le Dieu des Gens de Lettres, si ce n'est dans le langage des Dieux?*

Tout ce qui sort de la bouche éloquente,  
 Porte avec soi l'attrait du sentiment:  
 Tout ce qui sort de ta Plûme savante,  
 De l'Avenir fera l'enchantement.  
 Déjà ce Front, où brille la sagesse,  
 Nous montre un autre Salomon.

Déjà combien d'Ecrits, aux rives du Permesse  
 Ont été couronnés des Lauriers d'Apollon!

Que tardes-tu de recueillir la Gloire,  
 Du Grand Homme, & du Bel Esprit  
 Avoir cinq fois remporté la Victoire,  
 Vaut-il l'honneur d'avoir si bien écrit?  
 Qui mieux que toi fit sentir la Nature?

Avoir amolli l'Ame dure

D'un Docteur de la Faculté!

Grand Roi, que pour sa rareté,

Que pour l'étonnement de la Race future,

Ce trait dans tes Vers soit noté;

Que ta sublime Poësie

Fasse avec Toi passer à l'immortalité

Ton joyeux Lecteur La Mettrie.

Voilà bien la preuve SIRE, que

Regis ad exemplum totus componitur orbis!

*Un Médecin faire des Vers! & en faire, après avoir lu ceux de VOTRE MAJESTE! J'avoie ma témérité; mais elle n'est peut-être pas sans excuse: Apollon, qui est le Dieu de la Poësie, est aussi celui de la Médecine. Ne peut-on, SIRE, à votre exemple, se délasser dans les bras des Muses? Ou plutôt, peut-on ne pas être entraîné par votre puissant Génie, mais avec le sentiment de modestie, qui me convient.*

*Pour mériter un Titre, que les Césars, les Augustes, les Juliens &c. n'ont pas plus dédaigné, que Vous-même, SIRE, il faut avoir ce feu de Prométhée, qui donne la vie à tout.*

*Créateur de votre Poëte, comme vous l'eussiez été d'une Nation moins polie & moins éclairée; vous faites des Vers, comme Boileau; Vous écrivez l'Histoire, comme Vertot: tous les Talens sont entrés dans la Sphère de votre activité.*

*Qui est soi-même le plus noble & le plus fidèle interprète de la Vérité, ne peut manquer de l'aimer. Mais l'Amour de la vérité conduit naturellement à l'amour de l'ordre & de la justice. On n'est Conquérant, qu'avec douleur; on réforme les abus avec plaisir. Législateur éclairé, bon Prince, généreux Protecteur du mérite, on prend un Caractère de douceur & d'humanité; on respecte la vertu, on a de la compassion pour les Malheureux, & de l'indulgence pour les coupables.*

*A ce portrait, qui ne reconnoit un Héros, sur lequel tous les yeux sont ouverts? Qui ne reconnoit ces Loix, que Thémis elle-même, semble avoir dictées? Qui ne se rapelle ces rapides conquêtes, faites par le plus doux & le moins Ambitieux des Princes?*

*Je pourrais parler de cette Ecole de Mars, qui fait trembler, dans le sein même de la paix, ceux dont le sort est d'être enchainés dans la guerre : Mais, SIRE, ce qu'il m'appartient mi ux de célébrer, ce que je suis plus à portée d'admirer chaque jour, c'est cet ordre, & pour ainsi dire, cette d'scipline, que vous mettez dans vos études, comme dans vos troupes ; c'est cet Esprit, héréditaire dans la Famille Royale, plus vif que leur feu, plus brillant, plus victorieux que leurs armes.*

*Qu'il est beau de vous voir encourager, les uns par les honneurs, les autres par les bienfaits, tous par votre Exemple ! Et qu'il est flatteur de devoir à votre puissant Génie, ce qu'on doit ailleurs à la cabale, à l'intrigue, à la bassesse, & à tout ce vil manège de Dévots, de Femmes & de Courtisans, qui n'a point lieu à la Cour d'un Roi Philosophe !*

*Le Génie, sans le travail, n'est qu'un diamant brut ; vous lui devez l'honneur de passer pour un de ces Hommes, que la Nature montre si rarement à la Terre : la Postérité lui devra cette multitude étonnante d'Ecrits sublimes, que VOTRE MAJESTE seule ne croit pas du plus grand prix, trompée par le peu qu'ils lui coûtent. Elle ne fera point difficulté de reconnoître en eux, ce Génie excellent en toutes choses, que Lucrece vante dans Mimmius ; & ceux que la magnificence singulière de Sans-Souci, moins que le renom de son illustre Philosophe, attirera dans ce charmant séjour des Muses, à  
l'aspect*

*l'aspect de la Volupté, (a) se rappelleront les Vers (b) que j'y voudrois graver, & en feront une application encore plus heureuse.*

*Dès qu'on vous a vû si utilement employer ce précieux loisir, que la plupart des Princes perdent dans la dissipation & les plaisirs, il étoit facile de présumer, SIRE, qu'un jour vous ne vous borneriez pas à être le Protecteur de votre Académie: tous ces savans Mémoires, qui en font l'ornement, étoient attendus; & cet autre Leibnitz, plus grand génie, pour présider à tout l'ouvrage, & l'illustrer par la haute célébrité de son nom. C'est ainsi que l'Académie de Berlin, a paru semblable en quelque sorte au Phénix, renaissant de ses cendres, avec des plumes d'or.*

*Un autre Homme, non moins unique, qui brûloit, SIRE, d'appartenir à VOTRE MAJESTÉ, c'est ce Poète fameux dans tous les genres, admiré de l'Univers, & votre admirateur; de sorte qu'on peut dire que vous avez associé à votre gloire, la double gloire de la France; mais quoi qu'elle prenne un nouvel éclat auprès de vous, semblable à ces Planètes, que l'aspect du soleil éclaire, c'est augmenter la Votre, que de combler de si grands hommes des distinctions les plus flatteuses.*

*Que ne puis-je, SIRE, je n'ose dire, contribuer à la gloire d'un  
si beau*

(a) Statue, qui est dans le Salon Ovalé de SANS-SOUSI.

(b) - - - Quam tu, Dea, tempore injomui  
omnibus ornatum voluisti excellere rebus,

*si beau Règne, mais suivant de loin dans ma petite carrière ces illustres Compatriotes qui sembloient lui manquer, ne pas faire deshonneur au choix dont vous m'avez honoré? Que ne puis-je, retouchant de plus en plus de trop foibles Ecrits, leur appliquer avec art une couche légère de ce beau coloris, dont brillent vos Ouvrages, & sans lequel on ne va point à la Postérité.*

*Je suis avec le plus profond Respect,*

SIRE,  
DE VOTRE MAJESTÉ.

*Le très-humble & très-obéissant Serviteur*

DE LA METTRIE.

PREFA-



## PRÉFACE.

**M**e voilà cherchant un nom parmi les Médecins, après avoir osé m'inscrire parmi les Philosophes. Je sens toute la hardiesse d'une démarche, que Penelope a précédée, & quelle va luiivre; mais ce qui me rassûre, c'est qu'il n'en est pas de la Médecine, comme des autres Arts. Paris n'est pas le seul Théâtre, où la gloire se dispense aux Médecins. Si le Temple du Goût n'est qu'en France, celui d'Esculape est partout. Ainsi supposé que mes Compatriotes ne soient pas assés généreux, pour reconnoitre le Médecin, dans qui n'a flétri que le Charlatan, il m'est permis d'espérer que je trouverai chez l'Etranger, des Confrères qui me rendront plus de justice; & si je l'ose dire, le passé m'est garant de l'avenir.

Qu'on suppose un ouvrage parfaitement écrit, rempli de connoissances, neuves surtout, qui ne soient démenties, ni par l'Expérience, ni par la Théorie, il est certain que toute la cabale des hommes aujourd'hui vivans, ligués contre l'Auteur, loin de faire tomber son Livre, ne pourra jamais l'empêcher de percer la nuit de tems. O! si les miens ressembloient autant à celui dont je parle, qu'ils en sont éloignés, que je verrois tranquillement mes Ennemis se déchaîner! Et que je ne croirois pas avoir grande opinion de moi, en les mettant au dessus de tous les Ecrits, qui sont sortis des plumes de la Faculté de Paris, depuis Duret! J'avoüe ce-

pendant que je faisois quelque cas de l'un de ces Traités, avant que le suffrage de plusieurs connoisseurs vînt justifier mon goût. Je parle de mon Mémoire sur la Dyssenterie, sur lequel Mr. Eller, premier Médecin du Roi, m'a fait l'honneur de m'écrire une lettre trop flatteuse, pour que j'aie la vanité de la publier. Je sai que tous les enfans d'un même Père ne peuvent se ressembler. Si le peu de mérite des uns m'ébloüit, la foiblesse & les défauts des autres ne m'échappent pas, & on y pourra aisément reconnoître le jeune âge qui les a produits. Ce fut sans doute pour encourager les foibles talens d'un Disciple, qui donnoit quelques espérances, que Boerhawe, ce grand Maître, dans le siècle du quel je m'applaudis d'avoir vécu, m'écrivit qu'il avoit lû avec plaisir mon *Traité du Vertige*. Pourquoi ne parlerois-je pas des Eloges que recut ce petit Essai dans *le Journal des Sçavans*, la première fois qu'il parut? Du succès de mes Expériences sur les bains, dans la petite Vérole, vérifié en Bohême, comme en France? De l'honneur que m'a fait Mr. Astruc, de critiquer deux fois, non sans l'antidote des louanges, la *Dissertation sur les maladies Vénéériennes*, que je mis au jour, avant son fameux *Traité de Morbis Venereis*? Des Approbations, données à mes ouvrages en général, par Mr. de Cafamajor, Censeur Roial, qui, quoique Médecin de Paris, n'a pas fait difficulté d'avouër que *j'ai Etudié les Maladies & l'Art de les guérir, ailleurs que dans les Livres*; Pour passer ici sous silence tant d'autres Docteurs, honnêtes & savans Confrères, dont l'amitié, en exagérant le peu que je vauz, a sans doute fait grace a ce qui me manque,



manque, soit de connoissances, soit de génie? Outre que cela prouve qu'un recueil fait sous mes yeux, d'ouvrages imprimés en France a diverses reprises, pourroit ne pas être indifférent à ceux qui ne les ont pas tous, ou qui aiment à avoir rassemblés sous une même forme tous les Ecrits d'un Auteur; de tels suffrages me sont trop glorieux, pour que je doive rougir de m'en décorer, & même d'y être sensible.

Peut être que toute ma Philosophie ne me garantit pas d'un peu d'amour propre; eh! qui n'en a pas? Qui ne se dit pas à soi même tacitement, ce mot du Corregge, que l'auteur de *l'Esprit des Loix*, répète à haute voix: *Je suis Peintre aussi?* Quel Auteur est assés étranger à ses propres yeux, fait assés abstraction de lui-même, pour ne pas sentir ses entrailles se remuer? L'Esprit se plaît à lui même, comme la Beauté. Il n'y a que le Paralytique, qui croit que sa jambe (qu'il ne sent pas) n'est point à lui.

Après cela, faut il vanter ma candeur? Dés que mes fautes, ou mes erreurs me sont connües, je les avoüe, & les corrige avec plaisir. Et la preuve que les lumières d'autrui me sont chères & précieuses, c'est que j'ai abandonné Boerhaave, & son Gayac trop vanté, aussitôt que je n'ai pâ douter que le mercure ne méritât la préférence dans le prétendu mal de St. Job. Cette généreuse désertion m'a fait connoître pour un Esprit ami de la vérité (*animum veritatis amicum*, dit Astruc.) Et pout prouver de plus en plus que cet Eloge m'étoit bien dû, & que nôtre fameux *compilateur de Vérole* ne m'avoit point flatté, j'ai fait exprés le Machiavélisme de la

Médecine, ou plutôt des Médecins, comme on fait l'acquit de sa conscience.

Que je m'applaudirois, que je serois content, si tous mes Adversaires me rendoient la même justice! Mais hélas! non; quoique j'aie donné les mêmes preuves de franchise, & de bonne foi, à la Faculté de Théologie, qu'à celle de Médecine, le même aveu, qui lui feroit tant d'honneur (mais peu de profit) ne lui est point échappé. Elle n'est point encore parvenue à ce point de candeur & de sincérité, d'ou l'on aperçoit clairement la mienne. Que m'importe au reste, si mes vues sont évidemment droites & pures, aux yeux des bons Esprits? Et qui ignore, que les autres sont faits pous persécuter les Philosophes? Mais si une aussi injuste & aussi odieuse persécution d'émontre le peu d'humanité qu'il y a parmi les hommes, que ne fait elle pas voir, & quelle horreur n'inspire-t-elle pas, lorsqu'on pense que ce sont des Dévots, des Chrétiens, qui en sont les cruels Auteurs? En seroit il ici, comme d'Aveugles, qui seroient jaloux de ceux qui voient clair? ou de Boiteux, qui le seroient de ceux qui marchent droit; qui prendroient la liberté des muscles, pour une licence impardonnable?

C'est pousser trop loin cette digression; laissons là *la cure des ames*, & tous ces bons Curés, comme parle l'un d'entr'eux, pour ne nous attacher désormais qu'à *celle des corps*, suivant l'agréable conseil qu'il nous en donne.

J'avoue que j'ai été plus surpris des loüanges dont m'honore ce Journaliste, que je n'y ai été sensible. Un Esprit de la trempe du sien, ne devoit pas trouver plus de Médecine dans

dans mon *Memoire sur la Dyffenterie*, que de Métaphisique, dans la *Lettre de D\*\*\* sur les Aveugles*. Il n'y a en effet dans l'un, ni recettes, ni spécifiques, ni poudres, ni *sachets*: & dans l'autre, ni Corollaires, ni Lemmes, ni Scholies &c. Nul étalage de Pharmacie, ni de Géométrie. Le moien de reconnoître les Sciences, & où en feront nos Charlatans & nos Pédans, si elles paroissent déformais, si elles sortent, pour ainsi dire, sans leur livrée & leur cortège ordinaire! C'est vouloir qu'on me prenne pour Médecin, à ma physionomie.

Vous qui mettez la science dans la gravité, Themison, je ne suis point étonné que vous demandiés, si je suis Médecin, & si je me donne sérieusement pour tel; car je vous avoüe que je ne connois d'autre gravité, que celle du savoir. Mais voiez combien je suis généreux! Vous avez sur moi une infinité de doutes, & je n'en ai aucun sur vous. Je fai quels grands Maitres vous avez eus; quelles études vous avez faites; à la suite de quel Régiment, ou de quelle Armée vous avez marché; quels vastes Hopitaux vous ont été confiés; avec quelle ardeur, & pendant combien de tems, vous vous êtes livré à l'Anatomie: combien de cadavres vous avez ouverts, au moins pour tâcher de découvrir les causes, qui s'étoient cachées à vos yeux, dans le vivant. Vôte Esprit, il est vrai, n'a point été cultivé par les Belles Lettres, point orné par l'Eloquence, la Poësie, le goût des Beaux Arts; point exercé par la Logique, point rectifié par la Géometrie, ni préparé enfin par la Physique, à recevoir les semences de l'art; mais vous avez sans doute reçu de la Nature un de ces heureux Génies, qui n'ont pas

besoin de tant de culture & de préparation. La Médecine d'aillieurs est une science si facile a apprendre, qu'il vous a suffi, pour y exceller, d'étudier 3. ou 4. années, dans une Université borgne, sous quelque professeur mystérieux, ou bavard, sous un de ces grands hommes, qui ont réduit la Médecine (tant elle est simple, disent ils, comme la Nature) à des *gouttes anodines minérales*, à des *pillules balsamiques*, & autres; à des *poudres* de trois ou quatre couleurs, dont le nombre seul distingue le Médecin, du vil Charlatan qui n'en vend qu'une, pour tous les maux.

Rien de plus commun par tout, que cette envieuse race d'espèces d'*Eunuques*, qui ne font rien, & nuisent à qui veut faire. Tels sont ces Médecins vulgaires, qui n'ont d'autre talent, que de savoir colorer leur aveugle routine du beau nom d'expérience, dans le manteau de la quelle ils ont raison de se tenir gravement enveloppés. Voilà les redoutables Aristarques de l'art! Voilà ceux, qui sans avoir donné aucune preuve de savoir, s'érigent en juges de ceux, qui ont plusieurs fois fait les leurs.

Je suis fâché pour le bien public, que les Médecins, avant que d'être chargés du pesant fardeau de la vie des hommes, ne soient pas obligés, comme nos Apothiquaires, à faire publiquement étalage de leur savoir-faire. Faut il donc plus de talens connus & mis en évidence, pour vendre nos drogues, que pour les prescrire? Mais quelque orgueilleux *Facultatiste*, quelque Chirac *au haut Sourcil*, suivant l'expression de Juvenal, aura apparemment fait la loi, & en même tems senti la nécessité d'en faire grace au savant corps dont il avoit l'honneur d'être membre.

Ou

On ne peut guères, selon moi, mieux juger de la science d'un Praticien, qui n'écrit chaque jour qu'un *in fol.* de formules, (dont le seul aspect réjouit l'Apothicaire, toujours fâché cependant, quand il en faut venir à partager le profit, avec le fripon, qui a ordonné les remèdes,) que de l'esprit d'un convive, qui n'a encore ouvert la bouche, que pour manger. Encore les traits de l'Esprit sont ils communément mieux marqués dans la Physionomie, que ceux du vrai savoir, dans toutes ces cures incertaines & exagérées, tant par l'avidité cupide du Charlatan, qui se vante lui même, sans bienséance & sans pudeur, que par l'imbécile crédulité du peuple, qui écoute bouche béante, les plus ridicules sottises, débitées d'un air imposant.

J'ose dire plus: quoi qu'on puisse sans doute être très-habile Médecin, sans avoir le talent d'écrire, j'ai cependant peine à croire qu'on soit un homme supérieur en quelque art que ce soit, sans descendre dans l'Arène, pour y disputer le prix. Demandez le aux hommes de génie, à ceux qui remplacent aujourd'hui les Virgiles, les Racines, les Newtons &c; ils vous diront tous qu'on est emporté par son talent, comme un oiseau par ses ailes; que la paresse est ordinairement subjuguée par l'amour propre, si ce n'est par l'envie d'être utile; qu'enfin le suffrage d'un seul connoisseur console & venge aisément de tant de sots, d'ignorans, ou d'impertinens Critiques.

Quel plaisir, je ne dis pas de se voir revivre dans des Ecrits admirés, comme un Père tendre dans d'aimables enfans; mais de sentir, pour peu qu'on ait d'humanité, qu'en mourant, on

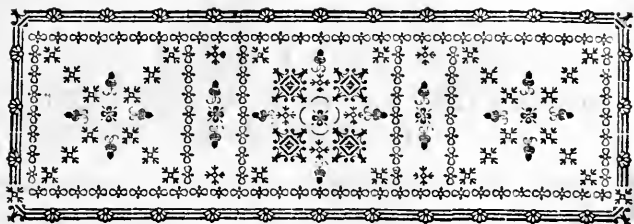
cesse

cesse d'être, & non de servir ! Quelle différence, entre Sydenham le poul, ou la plume à la main, profitant de ses intervalles de goutte, comme Lucrece, de ceux de sa fureur ! Quelle différence entre Boerhaave, exerçant sa profession, & ce grand Homme qui a rapporté à des causes Physiques; les observations d'autrui, avec les siennes propres ; & qui répandant sur elles la plus lumineuse théorie, de l'heureux & solide assemblage de tant d'excellens matériaux épars, a sù former un Edifice admirable & immortel !

Les sages conseils du Praticien, meurent avec lui ; l'auteur va porter les plus salutaires remèdes à la dernière Postérité.

J'ai puisé les miens dans les meilleurs sources, dans le sein même de la Nature, & à l'Ecole des plus grands Maîtres, parmi lesquels je ne puis me dispenser de nommer, avec autant de reconnoissance, que d'admiration, Hunauld, Winslow, Albinus, Van Swieten, Gaubius, S'gravefande & Boerhaave. Puisse ces Ouvrages être utiles à ceux, entre les mains desquels par hazard ils pourront tomber !



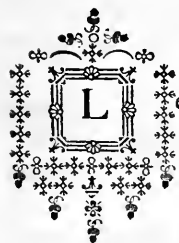


# T R A I T E

DU

# VERTIGE.

---



Le Vertige est accompagné d'un si grand nombre de phénomènes, & de phénomènes si différens, qu'il seroit impossible de les renfermer tous dans une simple définition. Ainsi pour donner une idée plus claire de ce mal, il est à propos de commencer par en décrire les symptômes, & par en faire une histoire exacte & générale.

A

CHA-

T R A I T E  
C H A P I T R E I.

DESCRIPTION DES SYMPTÔMES  
DU VERTIGE.

**L**es corps externes qui sont naturellement en repos, paroissent se mouvoir en rond, tomber de haut en bas, ou monter de bas en haut.

On croit tomber du Ciel sur la Terre, ou dans la Mer, s'élever delà jusqu'aux nuës, tourner comme un tourbillon dans l'air, & être ensuite précipité avec tout l'Univers, dans les plus profonds abîmes. Je passe ici sous silence une infinité d'autres imaginations fausses dont le détail seroit inutile.

Les uns voyent deux objets au lieu d'un, les autres des couleurs plus ou moins vives. Voilà les principales illusions de la vûë dans le Vertige; voici celles de l'ouïe.

On croit entendre tantôt des sifflemens horribles, tels que ceux des serpens; tantôt le bruit des flots de la mer, du vent qui enfle les voiles, de la pluye, ou de la grêle qui tombe, le murmure d'un ruisseau, le son d'une flûte, l'harmonie d'un concert, & mille autres faux bruits,

Outre le dérangement de la vûë & de l'ouïe, les fonctions (a) des autres sens ne sont pas moins interrompûës; l'odorat est émouffé dans les uns, le goût ou le tact altéré dans les autres.

Les muscles se relâchent, les genoux & tous les membres tremblent à la fois; la frayeur est alors si grande, qu'elle  
saisit

(a) Prosp. Alpin, de Med. Meth. p. 587.



faïfit le Guerrier le plus intrepide, & le Philofophe le plus inébranlable; le cœur fe refferre, les forces fe diffipent de plus en plus; on eft abatu, confterné & détruit en fi peu de tems, qu'un grand Chimifte (b) s'eft imaginé qu'il y avoit un venin fingulier dans le Vertige.

En même tems qu'on tombe, on a des maux de cœur, on vomit, on fe traîne à terre, on fe méconnoît foi-même, & fes plus proches.

On voit les paupières s'élever à certains cris, & fe baiffer auffi-tôt. Ce mouvement eft à peine fenfible, qu'il s'évanouit. On eft auffi quelquefois agité par des convulfions, & des transports violens; on respire avec une difficulté extrême, on fuë, on dort la bouche remplie d'écume, & on fe réveille enfuite comme un homme fain qui auroit eu le fommeil le plus tranquille. Ces derniers fympômes appartiennent proprement à l'Epilepfie & à l'Apopléxie; mais comme le Vertige dégénere très-fouvent en ces Maladies, j'ai cru qu'il me feroit permis de les ranger, à l'exemple d'Arétée, (c) au nombre de ceux qui caractérisent plus fpécialement ce mal fingulier.

Voilà en peu de mots l'histoire générale des principaux fympômes du Vertige, & fes métamorphofes les plus familières. Elle eft fondée fur ma propre obfervation, & fur la lecture des Auteurs anciens, & principalement de l'élégant Arétée qui a le mieux décrit les phénomènes qui manifeftent

A 2

ce

(b) Joan. Bapt. Helmont. de Lithiafi.

(c) Aretæus Capp. pag. 28.

ce genre de mal. Essayons à présent d'en rendre raison, suivant la Théorie Etiologique du subtil Bellini. Cet Auteur est le seul qui nous ait donné une idée claire, de la manière dont le Vertige se fait.



## CHAPITRE II.

### EXPLICATION DES SYMPTÔMES DU VERTIGE.

**A**VANT que d'expliquer les symptômes du Vertige, il est nécessaire de poser quelques principes d'Optique, pour répandre plus de clarté sur tout cet Ouvrage.

Il n'y a que les rayons qui passent par la pupille, qui servent à la vision; mais comme il se croisent, ou se rompent dans ce passage étroit, ceux qui viennent d'en haut & du côté gauche, vont se réunir en bas & au côté droit; ceux qui viennent d'en bas & du côté droit, vont de même s'unir en haut & au côté gauche. Ainsi la partie supérieure d'un objet doit se peindre dans le bas, l'inférieure dans le haut, le côté gauche au côté droit, & le droit au gauche de la rétine. Par conséquent les objets sont renversés au fond de l'œil, comme la célèbre expérience de Descartes le prouve sensiblement. Cependant les objets ne nous paroissent point renversés, quoique leur image le soit effectivement au fond de l'œil. Nous rapportons les parties des objets, selon la même ligne par laquelle nous avons reçu leurs rayons. C'est pour-  
quoi

quoi nous attribuons au haut l'impression faite au bas, au côté droit, celle qui se fait au côté gauche, & *vice versa*. C'est ainsi qu'un Aveugle qui tient à sa main droite un bâton, tatonne les objets qui sont à gauche, & les rapporte de ce côté-là par l'impression qu'ils font dans la main droite par le moyen du bâton.

Si la peinture ou l'image de l'objet s'avance du côté droit, l'objet doit donc paroître se mouvoir à gauche; si elle passe à gauche, il passe à droite; si elle monte, il descend, ou s'éleve, si elle se baisse; en un mot l'objet semble jouer avec son image, & l'image avec son objet. Or comme tous ces changemens ne sont sensibles au-dehors, qu'autant qu'ils le sont au-dedans de l'œil, on ne doit appercevoir le mouvement des corps, qu'autant qu'ils se peignent sur la rétine dans un foyer différent de celui dans lequel ils étoient représentés un moment avant que d'être mûs. Ainsi tant qu'ils continuent de se mouvoir, leur image se promene sur la rétine, & change sans cesse de place. Par conséquent l'objet ne doit paroître tranquille, que lorsque son image l'est elle-même absolument: car si elle se dérange ou change de lieu, par exemple, en ligne droite, on dira avec raison que l'objet suit cette même détermination; si elle s'en écarte, il s'en écarte aussi, il l'imite & suit toujours les lignes qu'il trace sur la rétine.

Puisqu'on juge toujours du mouvement des corps par celui de leur image, pour qu'un corps paroisse se mouvoir, il n'est pas nécessaire qu'il se meuve réellement, il suffit que son image seule soit mûe pendant qu'il est en repos; d'où il

suit que le mouvement apparent d'un objet tranquille dépend du seul mouvement de son image. Or l'œil n'a qu'à se mouvoir, de façon qu'il soit détourné de sa position naturelle, il est évident que la peinture de l'objet en repos sera dérangée par ce seul mouvement. Un corps tranquille doit donc paroître se mouvoir, toutes les fois que l'œil est dérangé. Ainsi si l'œil se meut de droite à gauche, les rayons qui se plioient du côté gauche revenant plus à droite, doivent peindre l'objet de ce dernier côté.

Ce dérangement de l'œil donne non seulement la raison du mouvement apparent des corps tranquilles, mais de leur multiplication. Quand on presse un des yeux avec le doigt, pour peu qu'il s'écarte de sa position dans l'Orbite, on voit deux objets au lieu d'un; l'un des deux suit l'état de l'œil qu'on presse, & paroît plus ou moins élevé, selon que cet œil l'est lui-même plus ou moins. Mais lorsqu'on cesse de le comprimer, les fausses apparences se dissipent à mesure qu'on lui rend sa première situation; on voit l'objet chimérique se perdre ou se confondre dans le véritable, que l'autre œil qui est tranquille distingue toujours fort bien. C'est un petit jeu d'Optique, auquel tout le monde peut prendre plaisir, ou en laissant ouvert l'œil qui n'est point dérangé, tandis qu'en même tems on presse l'autre avec le doigt, comme je l'ai dit, ou en fermant l'œil qui n'est point dérangé: ce qui prouve que quand l'axe de la vûë regarde deux points différens, on voit double, c'est à-dire, on voit le même objet en deux endroits. Au contraire quand cet axe est dans son état naturel, on

on ne voit qu'un objet, quoiqu'on ait deux yeux, soit que ces deux images aillent se peindre dans l'endroit où les nerfs optiques s'unissent avant que de passer par les trous ronds, soit qu'on rapporte à la même place les deux images peintes sur la rétine.

J'ai fait voir ci-devant qu'un corps en repos doit paroître se mouvoir, pour peu que l'œil soit écarté de sa position, parce que ce dérangement entraîne nécessairement celui de la rétine, & que conséquemment l'image change de place sur cette tunique médullaire. Je suis donc en droit de conclure que toutes les fois que la rétine sera dérangée par quelque cause que ce soit, on sera pris d'un Vertige, puisque tout le monde s'accorde à dire que ce genre de mal consiste proprement en ce que les corps qui sont naturellement tranquilles paroissent mûs ou agités. Ne perdons pas de vûe ce principe, il n'en est point de plus lumineux ni de plus fertile en conséquences.

Tous les Anatomistes conviennent que la rétine n'est autre chose que l'expansion de la moëlle du nerf optique. Ainsi toutes les fois que ce nerf sera dérangé, la rétine le sera aussi nécessairement, & par conséquent on aura le Vertige.

Pour comprendre plus clairement cette vérité, considérons avec Bellini (a) les fibres optiques comme plusieurs lignes à égale distance les unes des autres qui se terminent toujours à la convexité de la rétine. Cela posé, lorsqu'un rayon visuel vient frapper une de ces lignes, il forme avec elle

(a) Bellini, pag. 576. 577.

elle un certain angle que le dérangement de cette ligne détruit ou change sur le champ. Je suppose qu'un autre rayon visuel forme avec cette même ligne, avant qu'elle se soit écartée des autres lignes, un angle égal à celui que son dérangement a produit, il est évident que ce second rayon ne tombe pas sur le premier, & par conséquent part d'un autre point de l'objet. Il est indifférent, selon ce que nous avons dit ci-devant, que l'objet soit mû, tandis que le nerf optique est en repos, ou que ce nerf soit en mouvement, pendant que l'objet est tranquille. Donc comme le second rayon qui frappe la ligne ou la fibre qui est supposée à égale distance des autres fibres, représente nécessairement l'objet mû à cause du seul changement d'angle, le premier rayon doit aussi faire voir l'objet en mouvement, parce que la fibre dérangée, ou qui n'est plus également éloignée des autres fibres, change nécessairement l'angle que ce même premier rayon avoit d'abord formé avec elle.

On doit inférer de ce raisonnement que les fibres optiques venant à se déranger, les angles que les rayons de lumière avoient formés avec elles, se changent nécessairement, & comme l'image de l'objet est aussi dérangée par là, il suit que le Vertige, ou ce qui revient au même, le mouvement apparent d'un corps tranquille dépend du plus petit dérangement des fibres de la rétine, ou du nerf optique.

Mais d'où viennent ces divers changemens d'angles? De la diversité des vibrations de ces mêmes fibres, qui vient de la distribution, inégale du suc nerveux, laquelle inégalité du  
cours

cours des esprits peut venir d'une infinité de causes différentes.

Pour avoir une idée claire de ces vibrations, il faut faire attention à une chose que tout le monde sçait, qui est que si on éloigne de l'œil un corps qu'on vient de voir, de sorte qu'il ne puisse plus se peindre sur la rétine, on le voit, les yeux ouverts ou fermés, comme s'il étoit encore présent. La raison de cela, c'est que les rayons de lumière venant à tomber sur la rétine y excitent des ondulations qui se propagent le long des nerfs optiques jusques dans le *Sensorium commune*. On doit donc continuer de voir un objet absent jusqu'à ce que la rétine ne tremouffe plus, ou que les vibrations de ses fibres ne cessent; mais lorsque l'objet ayant disparu depuis un certain tems, cette tunique jouit d'un repos absolu & parfait, il faut en quelque sorte réveiller son image pour le voir; c'est ce que fait l'imagination, en faisant couler une certaine quantité d'esprits dans les fibres optiques, & en créant successivement par ce moyen les mêmes ondes que l'objet avoit fait naître par sa présence: ainsi pour qu'un corps tranquille paroisse se mouvoir, il n'y a qu'à se représenter les mêmes mouvemens, ou à peu près semblables à ceux qu'on a vûs; & il n'importe que ce corps soit présent, ou absent, que les yeux soient fermés, ou ouverts; c'est par les effets de l'imagination que ce corps doit paroître agité d'une façon aussi évidente, que s'il l'étoit réellement, ou à *partie rei*, comme parlent les Philosophes de l'Ecole. Voilà les différentes causes immédiates du Vertige.

1°. Il est aisé de concevoir à présent pourquoi les corps qui sont naturellement en repos, paroissent se mouvoir en rond dans le Vertige: c'est que leur image est mûe circulairement sur la rétine. Si elle monte de bas en haut, l'objet paroitra tomber de haut en bas, si au contraire elle descend, il paroitra s'élever, &c. comme je l'ai expliqué ci-devant.

2°. L'imagination ne se borne pas à représenter des corps qui sont tranquilles, agités en mille sens différens, elle peut aussi nous représenter nous-mêmes à nous-mêmes montans au Ciel, tournans comme un tourbillon dans l'Atmosphère au moindre vent, précipités dans de profonds abîmes, comme il arrive dans les rêves. La cause immédiate des songes terribles auxquels on est sujet dans le Vertige, est donc l'imagination; & l'on peut dire en général que ce mal n'est qu'une imagination fausse, reconnue pour telle par le (b) jugement. En effet la réflexion ne tarde pas à dissiper, je ne dis pas ces illusions, mais les vaines frayeurs qu'elles ont pu produire. Ce qui distingue le Vertige du délire & des autres maladies du cerveau, dans lesquelles la raison même est livrée aux erreurs de l'imagination, parce qu'alors les mêmes idées que la présence de tel objet avoit fait naître, se réveillent avec force & vivacité, par le moyen des esprits qui se frayent les mêmes traces, & produisent par-là la même disposition mécanique dans le cerveau, de sorte que l'ame voit clairement l'image de ce même objet; & quoiqu'il soit absent, on est si fortement convaincu qu'il est présent, que rien n'en peut

(b) Sennert, *Inst. Med. Lib. 2. Part. 3. Sect. 1. Cap. 9. pag. 336.*



peut dissuader. D'où il suit que Duret (c) établit avec raison le siège du Vertige dans la partie fantastique du cerveau, c'est-à-dire, celle qui imagine ce qu'on ne voit point, ou qui représente à l'esprit l'image des corps absens. En effet, il est certain qu'elle est toujours affectée, du moins en dernier lieu, & qu'il n'y auroit point de Vertige, si elle ne l'étoit pas.

3°. Pourquoi voit-on deux objets au lieu d'un? Parce que l'axe de la vision se tournant vers deux points différens, le même objet se peint en deux endroits différens de la rétine. Ce qui arrive toutes les fois qu'il n'y a qu'un œil intérieurement comprimé, car alors on doit être sujet à la même illusion, que si on le dérangoit avec le doigt: or comme les humeurs des deux yeux ne sont pas toujours également raréfiées, les vaisseaux d'un œil se gonflent quelquefois plus que ceux de l'autre, & par conséquent la rétine étant inégalement agitée, l'axe de la vûë peut se déranger; mais si la situation des deux yeux est dérangée, on doit par la même raison voir deux objets mêlés, au lieu d'un qui est en repos. Voilà la cause de la multiplication des objets dans le Vertige; elle est toujours proportionnelle aux foyers dans lesquels les rayons visuels vont se réunir.

On peut rendre raison de la variété admirable des couleurs qui paroissent dans le vertige, & dont Bellini ne fait aucune mention. En effet, quoique la vûë dépende de l'impression des rayons de lumière sur la rétine, on sçait qu'elle peut se faire, & se fait sans eux, toutes les fois que les fibres

B 2

de

(c) Duret, in Coac. Hippocr. pag. 215.

de cette tunique reçoivent par quelque cause que ce soit des ondulations semblables à celles que ces mêmes rayons produiroient. C'est, à mon avis, le plus ou le moins de promptitude (d) dans ces vibrations, ou dans les secousses des esprits, qui fait voir les différentes couleurs, le blanc, le jaune, le rouge, le bleu, & plusieurs autres nuances qui résultent du mélange des couleurs primitives, & sont quelquefois si bien variées, qu'elles représentent l'Arc-en-Ciel, comme Arétée(e) l'a remarqué dans l'Epilepsie, qui ne diffère du Vertige que du plus au moins. On peut par-là rendre raison des lueurs plus ou moins vives, qui paroissent, à force de tousser, ou de vomir, lorsqu'on reçoit un coup sur l'œil, ou qu'on le presse avec le doigt dans l'obscurité, dans l'affection Hytérique & Hypochondriaque, à ceux qui tombent en foiblesse, aux pendus avant que de mourir, selon le fait attesté par le Chancelier Bacon (f) dans son *Histoire de la vie & de la mort*, & enfin aux pestiferés, qui un moment avant que d'être pris du Vertige, voyent quelquefois d'aussi belles couleurs dans tous les objets, qu'à travers un Prisme, comme l'illustre Boyle (g) nous l'apprend. Ce qui prouve qu'il n'est pas nécessaire d'avoir le Vertige, pour donner lieu à ces apparitions, qui sont toujours d'autant plus considérables, qu'on est plus dangereusement affecté.

Les

(d) Mem. de l'Acad. R. des Sciences 1699. Réflex sur la Lum. & les Coul. par le P. Malebranche. Newton. Opt. Tom. 2. Livre 3.

(e) Aretæus Cappad. pag. 1. 28.

(f) Baco de Verulam. Hist. Vit. & Mort. Amst. 1730. Vol. 3. p. 175.

(g) R. Boyle, Tom. 3 de Coloribus, pag. 6. 7. 8.

Les illusions de l'ouïe ne font pas si difficiles à expliquer, que celles de la vûe. Les petits rameaux que les carotides fournissent au dedans de l'oreille, étant gonflées par la pléthore, ou par la rarefaction du sang, agissent sur cet organe, comme nous dirons dans la suite que ceux de l'Uvée, & de la Chorôïde agissent sur la rétine pendant l'ivresse. Ainsi la portion molle du nerf auditif qui se répand dans le labyrinthe est pressée; les petits muscles d'Eustachi, de Cassérius & de Duverney se contractent inégalement; les petits osselets, leurs membranes, les canaux demi-circulaires où se forme le son, enfin tout l'organe de l'ouïe s'ébranle ou se dérange par la pulsation trop vive des artères. Or on entend des sons plus ou moins graves ou aigus, selon que l'ébranlement de la lame spirale, & des canaux demi-circulaires est plus ou moins lâche, ferré, ou tendu, ou selon la diversité des vibrations que cet organe immédiat reçoit de l'action des solides, sans le secours de l'air externe; & il n'importe que cet ébranlement se fasse du côté du cerveau, ou de l'oreille, il en résulte toujours la même sensation, comme on l'observe dans la commotion du cerveau, le délire, la phrénésie, &c. On peut par-là rendre raison des tintemens, des bourdonnemens, des sifflemens, des murmures, & des autres faux bruits qu'on entend dans le Vertige. Si ce son interne est semblable au bruit de la pluie, ou de la grêle, on broira entendre tomber l'un ou l'autre de ces météores; s'il imite la déclamation d'un Acteur tragique, on s'imaginera entendre une tragédie qu'on applaudira peut-être, comme celui dont parle Horace. (h)

B 3

„Qui

(h) Epif. 2. ad Jul. Flor. V. 130.

„*Qui se credebat miros audire tragædos*  
 „*in vacuo letus sessor plausorque theatro.*

S'il produit la douce harmonie qui naît de l'accord de divers instrumens, on sera enchanté du plaisir d'être au concert; s'il imite l'oscillation d'une pendule, on s'imaginera qu'on en a une attachée à la tête, comme cette Dame de Picardie dont Monsieur Duverney fait mention dans son Traité (i) de l'Organe de l'ouïe. Pour confirmer cette théorie, n'oublions pas un fait que ce célèbre Anatomiste ajoute au même endroit, qui est que le battement d'oreille de cette Dame s'accordoit toujours avec celui du cœur: ce qui détruit le système de ceux qui attribuent ces faux bruits à des vents, des fumées, ou à d'autres vapeurs qui agitent l'air implanté dans l'oreille.

Pour ce qui regarde les maladies dans lesquelles le Vertige dégénère, je n'ai garde de me laisser entraîner au penchant que j'aurois de les expliquer; la digression qu'il me faudroit faire, pour suivre ces métamorphoses, m'écarteroit trop de mon sujet.

\*\*\*\*\*

### C H A P I T R E III.

#### DIVISION DU VERTIGE.

**I**l faut distinguer à présent les différentes espèces du Vertige, pour éviter la confusion. 1°. Il est simple, ou ténébreux: dans

(i) pag. 166. 167.

dans le premier, les objets qui sont tranquilles, paroissent seulement se mouvoir en différens sens; mais dans le second les esprits ne pouvant plus se distribuer dans l'œil, la vision ne se fait point. 2°. Il est naturel, c'est-à-dire produit, par une cause externe naturelle, sans aucun dérangement de l'économie animale; ou non naturel, je veux dire provenant de causes, tant externes, qu'internes, non naturelles, ou morbifiques. 3°. Celui-ci se divise en sympathique, qui vient de quelque dérangement des visceres, & en idiopathique, qui vient immédiatement d'un vice du cerveau. 4°. Enfin le Vertige doit être encore divisé, en symptômatique, qui n'est que le symptôme d'une maladie principale, & en Critique, qui en annonce la fin bonne ou mauvaise.

Je n'entreprends point de traiter du Vertige critique. Un Volume suffiroit à peine, pour approfondir cette matière, pour décrire & expliquer les différens cas dans lesquels il se rencontre, & toutes les crises qu'il annonce; tantôt il faut s'attendre à une crise dangereuse, au délire, à l'Apoplexie, &c. tantôt à une crise salutaire, soit par l'hémorrhagie, ou le vomissement: Si l'on voit, par exemple, dans plusieurs maladies aiguës, le Vertige paroître avec un tintement d'oreilles, une pesanteur de tête insupportable, principalement au haut du nez, tous les assistans effraïés désespèrent de la vie du malade; mais vous, Medecin, homme de jugement, rassurez-les, & ne craignez rien, le sang qui va couler des narines lui sauvera la vie. Rien n'étonna plus les Medecins de Rome, que

que de voir un malade saigner copieusement du nez, comme Galien l'avoit prédit, seulement parce que ce malade s'étoit levé, de peur d'être mordu d'un serpent de feu, qu'il croyoit voir dans son lit. En effet rien ne fait plus d'honneur, principalement à un jeune Medecin, que ces sortes de prédictions. Allez à la source, lisez Hippocrate, Arétée, Galien, Duret, Prosper Alpin, &c. noms à jamais recommandables dans le grand Art de la Médecine, vous verrez avec quelle exactitude scrupuleuse ils nous font distinguer les différentes crises que la nature prépare sous la forme du Vertige. Je suis surpris que Rivière & plusieurs autres célèbres Praticiens modernes, qui ont dû cent fois remarquer dans la pratique, combien il est dangereux de méconnoître le Vertige critique, aient omis des distinctions aussi essentielles. La moindre faute en ce genre coûte tous les jours la vie, peut être à des milliers d'hommes, que la nature seule guériroit peut-être. C'est donc à nous de la suivre, comme à la piste, & de prendre garde de la troubler, quand elle médite quelque évacuation critique. C'est ce que les anciens Auteurs que je viens de citer nous recommandent expressément en cent endroits, pour nous apprendre à ne point nous tromper dans notre pronostic.

CHA-

## C H A P I T R E I V.

CAUSES EXTERNES NATURELLES  
DU VERTIGE.

**J**AY dit ci-devant que ce dérangement de la rétine qui forme essentiellement le Vertige, ne suppose pas toujours quelque changement dans l'œconomie animale; en effet la moindre cause externe naturelle suffit pour le produire. Un charbon de feu, une rouë, un soleil artificiel tourné rapidement en rond, un toupin qu'on fouët à coups redoublés, un torrent impétueux, un tourbillon d'eau, de grêle, ou de neige que le vent fait voltiger par petits pelotons dans l'air, le mouvement d'un vaisseau sur une mer agitée, le devant d'un carosse dans un chemin raboteux, le bruit des trompettes, du canon, du tonnerre (a), un violent tremblement de terte (b), la vue d'un précipice, d'une bale de paume que les joueurs se ren voyent long-tems avec adresse, d'un grand nombre de fusées qui se croisent sous la forme d'une infinité d'arcs ou de cercles, dans l'Atmosphère: en un mot tout corps qui tourne en rond, peut faire naître le Vertige.

Pourquoi apperçoit-on un cercle de feu, à force de regarder fixement un tison qu'on tourne rapidement en rond? Les impressions faites sur la rétine durent quelque tems; celle que ce tison fait d'un côté, dure jusqu'à ce qu'il y soit revenu. Ainsi tous les points de la circonférence qu'il décrit, vont se

C

pein-

(a) Forestus, Vol. 1. Liv. 10. pag. 469.

(b) Baglivi de motu terræ Romano, pag. 530.

peindre les uns après les autres sur la rétine, où ils tracent une ligne circulaire rouge, qui donne avec l'idée d'un cercle de feu, celle de rotation & le Vertige; tant il y a, pour ainsi dire, de simpathie entre les idées, & les mouvemens corporels, que l'un est réciproquement une suite nécessaire de l'autre. Mais on n'a qu'à fermer les yeux, & les ouvrir ensuite pour être aussi-tôt délivré de ce Vertige. Ce qui prouve qu'il ne vient d'aucun vice des vaisseaux & des liqueurs de l'œil; mais de la seule action du tison sur la rétine.

Voyons pourquoi il prend un Vertige, lorsqu'on regarde en bas d'un lieu fort élevé. En voici la raison. La peur qu'on a de tomber fait que l'imagination représente les objets, tels qu'ils ont paru toutes les fois qu'on a tombé, c'est-à-dire tournant en rond, comme je l'expliquerai dans un moment. Or comme en même tems les corps tranquilles sur lesquels on jette les yeux, se peignent sur la rétine, dont les fibres trémoussent fortement toutes ensemble, à l'image, ou à l'idée de la rotation des objets, que la peur fait naître; il suit que c'est la même chose, que si l'œil étoit en mouvement, ou que si les corps extérieurs tournoient, pendant qu'il seroit en repos; par conséquent on doit alors être pris d'un Vertige d'autant plus violent, qu'on jette les yeux sur une plaine immense, d'un lieu plus élevé. Il me souvient que je fus saisi d'une frayeur si grande sur la Tour d'Anvers, que j'eus bien de la peine à me persuader que je ne tournois pas en rond. Il faut alors bien de la force d'esprit pour se soutenir, sur tout si l'on regarde fixement l'endroit où l'on s'appuie, car comme

il



il paroît nécessairement s'enfuir, on tombe malgré soi, en voulant l'arrêter.

Voulez vous une preuve plus sensible des effets de la crainte? Jetez les yeux sur ce matelot qui monte au haut des mâts dans le fort de la tempête. Comme il se renverse sur une échelle de corde vacillante! Combien de tems il s'y tient par les pieds pour l'utilité de la manœuvre, sans être puni de sa témérité! pendant qu'un honnête passager est sujet à des maux de cœur, & à des Vertiges d'autant plus violens qu'il imagine plus de péril. Tant il est vrai que rien n'excite le Vertige, plus souvent que la crainte! C'est pourquoi Mahomet (c), pour cacher l'Épilepsie dont il étoit attaqué, l'attribuoit à l'apparition de l'Ange Gabriel, à la vûë duquel, disoit-il, il étoit saisi d'une si grande frayeur, qu'il lui prenoit un Vertige ténébreux qui le faisoit tomber.

On peut déduire de ces effets de la crainte, plusieurs vérités assez importantes. Il n'est pas indifférent principalement aux femmes & aux enfans qui sont d'un tempérament timide ou craintif, de marcher dans un chemin haut & étroit, ou dans un lieu bas & large; dans un chemin droit ou dans un labyrinthe(d); dans une allée solitaire, ou parmi une grande multitude de personnes. En un mot, une trop grande variété d'objets trouble la vûë, comme l'éprouvent ceux qui courent la poste à cheval, ou en chaise, ou ceux qui sont dans un vaisseau qui fend l'onde à pleines voiles: le rivage semble

C 2

fuir,

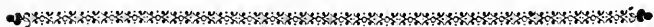
(c) Bayle Diction. à l'art. de Mahom,

(d) Arétée, pag. 119. 122,

fuir, parce que son image qui se meut successivement au fond de l'œil, produit la même sensation que s'il étoit en mouvement. De là ce vers de Virgile: *terræ urbes que recedunt.*

Qu'il me soit permis de mettre au nombre des causes naturelles du Vertige, la circumgiration du corps; tout le monde sçait qu'il prend un Vertige, à force de tourner, ou de danser en rond. Mais quelle en est la raison? La voici. Il est évident, selon ce que j'ai dit ci-devant, que pendant que notre corps décrit un cercle autour de lui-même, tous les objets extérieurs, quoiqu'absolument tranquilles, doivent paroître tourner en rond, & même paroître continuer ce mouvement, quelque tems après qu'on a fermé les yeux, & qu'on ne tourne plus; c'est-à-dire jusqu'à ce que les vibrations de la rétine viennent à cesser, & que cette tunique soit absolument en repos. Cette impression dure, à proportion de la vitesse & du tems qu'on a tourné en rond: d'ailleurs le corps ayant un mouvement progressif tout au tour de la circonférence du cercle, dont le milieu du pied est le centre, le tronc doit être baloté, d'une cuisse à l'autre, de celle qui est en mouvement, à celle qui est en repos & qui doit le soutenir, jusqu'à ce que l'autre cuisse qui est élevée pour marcher, n'ait trouvé son point d'appuy sur la terre. D'où je conclus que les muscles venant à se contracter violemment, doivent jeter le tronc avec tant d'impétuosité sur la cuisse qui ne marche point, & qui n'est que très-faiblement appuyée, qu'elle ne sera plus capable de le porter. Ainsi l'équilibre se rompt, le centre de gravité se détruit, & par conséquent on doit enfin tomber.

ber. Nouvelle cause du Vertige ; car comme en tombant, la tête & les yeux sont circulairement agités, les objets externes doivent paroître suivre cette même détermination, parce que leur image trace nécessairement un cercle sur la rétine, comme il arrive, lorsqu'on regarde un miroir (e) qu'on tourne rapidement en rond. Voila à peu près la manière dont Bellini raisonne sur cette chute, qui est bien différente de celle à laquelle on est si sujet, en regardant la terre d'un lieu très-élevé. On peut concevoir à présent pourquoi les gens yvres-ont tant de peine à se soutenir ; pourquoi un cheval qui tourne une meule de moulin les yeux ouverts est bien-tôt pris d'un Vertige ténébreux qui le fait tomber, &c.



## CHAPITRE V.

### DES CAUSES EXTERNES NON NATURELLES, OU MORBIFIQUES DU VERTIGE.

**A**PRES avoir expliqué les principales causes naturelles du Vertige, je dois faire mention des causes non naturelles, ou morbifiques de ce mal, c'est-à-dire celles qui occasionnent quelque changement sensible dans l'œconomie animale. Elles sont externes, ou internes. Je vais commencer par développer les premières. Il est certain qu'une simple commotion du

C 3

cer-

(e) Etmuler de Vertigine. T. 1. p. 364.

cerveau cause un Vertige ténébreux, & que si elle est plus violente, la Léthargie, l'Apoplexie, & même la mort subite peuvent s'ensuivre, comme on l'a vû. Mais quelle en est la raison? La voici. Pour qu'on la comprenne plus facilement, il est important de prouver d'abord que le cerveau remplit exactement le crâne.

L'Anatomie nous apprend que les artères du cerveau n'ont point de tunique musculeuse, & qu'elles sont toujours comme dans un bain de vapeurs qui doit beaucoup relâcher le tissu de leurs fibres. Cependant il est indubitable qu'elles s'ouvrent bien plus rarement que celles du nez, quoique celles-ci soient munies de membranes élastiques, que l'action de l'air externe, auquel elles sont sans cesse exposées, rend encore plus fortes & plus solides; quelle est la raison de ce phénomène aussi surprenant, que commun? C'est que les artères du cerveau résistent par tout également au cours des fluides, & n'ont point par conséquent d'endroit foible, par lequel le sang puisse s'échapper hors de leur cavité, au lieu que celles du nez étant inégalement appuyées, comme l'Anatomie nous l'apprend, il n'est pas surprenant qu'elles cèdent au moindre effort de la pléthore, & qu'ainsi les hémorrhagies des narines soient infiniment plus fréquentes que les Apoplexies de sang extravasé. Les artères du cerveau sont donc soutenues par sa substance molle, avec autant d'égalité & de force, que si elles étoient couchées sur le crâne même. Cela posé le sang a beau monter abondamment & avec violence à la tête, les veines

nes sont forcées de le reprendre, proportionnellement à sa quantité (à moins que le cerveau ne soit violemment ébranlé, comme je le dirai dans la suite, ou que le diamètre des veines ne soit naturellement trop petit, ou rétréci par quelques excroissances, comme on l'a observé dans certaines migraines incurables): je défie ceux qui admettent du vuide dans le cerveau d'expliquer ce phénomène.

Le crâne étant donc exactement rempli, je dis qu'il ne peut être frappé, sans communiquer au cerveau une portion du mouvement qu'il a reçu, laquelle portion sera toujours proportionnelle, non seulement à la violence du coup, mais à la résistance du crâne. Je m'explique par deux comparaisons familières. Je regarde le cerveau dans le crâne, comme un homme qui est dans un bateau, & qui n'a qu'un mouvement commun avec lui. Or si ce bateau vient à heurter contre un rocher, par exemple, il s'arrête tout à coup, à cause de la grande résistance qu'il oppose à ce rocher: & cette même résistance fait qu'il communique à cet homme qui est dedans, une si grande partie du mouvement qu'il a reçu, qu'il l'ébranle, lui fait perdre l'équilibre & le fait tomber. Le Chirurgien la Faye rapporte une autre expérience qui rend la chose encore plus facile à entendre. On prend par un bout une planche mince, on en heurte fortement la surface plate contre quelque corps dur: si elle ne résiste point au choc, c'est-à-dire si elle casse, la main n'est point du tout ébranlée, parce que le mouvement que cette planche avoit reçu, s'est perdu en même tems qu'elle s'est rompuë; mais si elle ne casse point, le mou-

mouvement se propage long de chaque fibre de la planche, quelquefois avec tant de violence, qu'on sent à la main un ébranlement douloureux. Il suffit de faire l'application de ces deux comparaisons, pour concevoir la raison pour laquelle les fractures les plus considérables sont souvent moins dangereuses que de simples ébranlemens du cerveau.

Voyons à présent en quoi consistent ces ébranlemens. Le cerveau, comme tout le monde sçait, est une masse très-molle, composée d'une infinité de petits vaisseaux sanguins, dont les tuniques sont extrêmement minces, & de fibrilles nerveuses médullaires, d'une si grande délicatesse, qu'un million de ces fibrilles n'égalé peut-être pas l'épaisseur de la centième partie du cheveu le plus fin: or, quand à l'occasion d'une chute, ou d'un coup sur la tête, cette substance vient à recevoir une certaine portion de mouvement, elle s'ébranle nécessairement, & par conséquent les nerfs optiques sont aussi ébranlez en même tems. C'est ainsi qu'une simple commotion fait naître le Vertige. Mais si la commotion est assez violente pour produire quelque affaïssement dans les fibres du cerveau, les nerfs optiques seront comprimez à leur origine, les esprits ne pourront plus se distribuer dans l'œil; ainsi la vision ne se fera point, ou, ce qui revient au même, on aura un Vertige tenebreux. Je dis plus: si le mouvement se perpétué avec force jusqu'au cervelet, ses fibres seront facilement ébranlées, tirillées, distendues; elles se relacheront excessivement, & faute de ressort, devenues paralytiques, elles s'affaïsseront les unes sur les autres. D'où il suit,

que

que les esprits vitaux étant interceptés dès leur origine, la mort subite s'ensuivra nécessairement.

Il est à propos de remarquer ici qu'il n'est pas nécessaire que la tête ait été, je ne dis pas endommagée, ou blessée de quelque manière que ce soit, mais aucunement frappée, pour produire le Vertige, & d'autres accidens bien plus facheux. Un coup, ou une chute sur toute autre partie du corps, sur les fesses, par exemple, peut, par la violente secousse des solides & des liquides, transmettre jusqu'au cerveau assez de mouvement repercutif, pour y causer des ébranlemens funestes, comme nous l'avons remarqué depuis peu dans une Dame de Saint Malo. Enfin si la commotion est extraordinairement violente, les liqueurs doivent circuler dans le vaisseaux, du cerveau avec tant de rapidité, qu'elles peuvent aisément forcer des barrières aussi minces que le sont leurs tuniques; & elles se rompent quelquefois, dans une partie opposée à celle qui a reçu le coup. C'est ainsi que le sang s'épanche dans le cerveau, soit par une espèce de contrecoup, soit par un coup simple sur la tête, ou sur toute autre partie, sans que le crâne paroisse quelquefois endommagé; source de calamités auxquelles on ne peut remédier, qu'en prenant un parti extrême, comme je le ferai voir à la fin de ce Chapitre.

Le moindre effet que le plus petit épanchement produise, est sans doute le Vertige. Nous avons vu ci-devant que le cerveau remplit exactement le crâne; il ne sçauroit donc contenir une seule goutte de liqueur de plus, qu'il ne soit nécessairement pressé, ou comprimé; & comme la substance est

D

très-

très-molle, il ne peut l'être dans un endroit, fans l'être dans plusieurs. Or, pour peu que les nerfs optiques souffrent de cette pression, le cours des esprits qui servent à la vision étant dérangé, les fibres de la rétine le seront aussi, & par conséquent on fera sujet au Vertige. La même chose arrivera si les carotides sont comprimées: car leur diamètre étant nécessairement rétréci par ce moyen, il suit qu'elles doivent résister davantage au cours des liquides. Mais comme la force du cœur s'augmente à proportion de la résistance des artères (les fièvres le prouvent) le sang venant ensuite à être poussé avec plus d'impétuosité à la tête, dilate & gonfle les Carotides. Ceux qui connoissent la situation de ces artères, auprès des nerfs optiques, la longueur & la liberté de ces nerfs en cet endroit, peuvent juger de la facilité avec laquelle elles agissent sur eux, les dérangent, & conséquemment font naître le Vertige. Si la pression se fait à l'origine des nerfs, l'homme du monde qui a le plus d'esprit devient imbécile; & je croi que pour rendre raison des différentes altérations de l'esprit, qu'on voit tous les jours arriver après certaines chutes, il n'est pas même nécessaire de supposer aucune liqueur épanchée au dedans du crâne, il suffit de concevoir que dans le moment d'une violente commotion, les esprits trop agités ayent pû se frayer de nouvelles routes, & troubler ainsi les organes de l'intelligence, ou que quelques fibres du cerveau ayent été plus ébranlées que les autres, & n'aient pû reprendre leur première situation & leur ressort naturel; car on ne doit pas douter que cette petite paralysie, donnant lieu à quelque dérangement



ment dans la distribution des esprits, n'entraîne nécessairement celui de l'esprit; tant il y a d'analogie, & pour ainsi dire, de sympathie entre l'esprit, & ce fluide subtil qui circule dans tous les petits filamens nerveux, qu'il paroît par toutes sortes d'observations sûres, que l'un dépend presque essentiellement, non seulement de la circulation, mais de la quantité & de la qualité de l'autre; quoiqu'il faille avouer que les propriétés de la matière nous sont trop inconnues, pour qu'on puisse jamais appercevoir aucun rapport entre les traces des esprits, & les idées qui en résultent.

Il n'est pas nécessaire que le cerveau soit immédiatement comprimé pour créer le Vertige, la seule pression mediate de sa substance peut occasionner le même dérangement dans le nerf optique. On a vû à Paris un Pauvre qui demandoit l'aumône dans une portion de son crâne. Pour peu qu'on posât légèrement la main sur l'appareil qui couvroit sa dure-mere, il voyoit d'abord des étincelles de feu: l'appuyoit-on un peu plus? il lui prenoit un Vertige, & enfin envie de dormir. On a fait les mêmes observations, en comprimant le cerveau d'un chien, & d'un verolé qui avoit perdu une partie de son crâne. Tout le monde sçait comment les Bouchers tuent les bœufs; c'est en leur donnant, pour ainsi dire, d'un seul coup un Vertige tenebreux qui les fait quelquefois tomber roides morts, quoique leur crane se rompe par la violence du coup, on ne trouve ordinairement aucune liqueur extravasée sur la substance du cerveau. Ce fait que j'ai eu la curiosité de verifier plus d'une fois, confirme ce que j'ai dit ci-devant,

que moins le crane resiste, moins les effets de la commotion sont à craindre.

Une simple contusion ou une legere blessure à la tête, le trepan inprudemment fait, la moindre fracture (a), l'enfoncement du crane, en un mot tout ce qui change la figure du crane & conséquemment l'égle expansion du cerveau peut causer au moins le Vertige. C'est pourquoi Hippocrate (b) le regardoit comme un des plus funestes symptômes des playes de la tête.

Comme l'enfoncement du crane est un malheur qui n'arrive que trop souvent aux enfans, principalement par l'imprudance des accoucheuses ou des nourrices, il faut savoir comment y remedier. En ce cas je serois d'avis d'appliquer un emplâtre fort tenace sur la portion d'os enfoncée, & dix ou douze heures après on doit la tirer doucement & perpendiculairement par le moyen d'un gros fil fort, attaché au milieu. Pour rendre cette élévation plus facile, il faut que le malade retienne long tems son haleine. La raison de cela est que, tant que le poumon est dans l'inaction, le sang n'y peut circuler librement. Ainsi il doit s'accumuler dans le ventricule droit, dans la veine cave, dans les jugulaires, &c. comme on le voit par le gonflement de ces veines & la rougeur extraordinaire du visage. Par conséquent ne pouvant revenir du cerveau, il gonfle necessairement les carotides, ainsi que les membranes & la substance même du cerveau qui par

ce

(a) Cæsar Magat. T. 2. pag. 128. 129.

(b) De vulner, capit. V. Boerhaave Aph. 267.

ce moyen est en état d'élever un peu la portion d'os enfoncée. Voilà la vraie raison de ce phénomène qu'un Chirurgien (c) mauvais Physiologue, comme ils le sont presque tous, attribué sans fondement à la pression du diaphragme sur l'Aorte: car M. Senac a démontré dans un Memoire (d) qu'il a donné sur le diaphragme, que cette pression est si légère, qu'elle n'y entre presque pour rien.

En voilà assez pour donner une idée claire des causes externes non naurelles du Vertige. Mais avant que de passer aux causes internes de ce mal, qu'il me soit permis de faire une reflexion fort importante qui peut ici trouver sa place.

Je suppose qu'un homme est attaqué d'Apoplexie immédiatement après une chute sur la tête ou sur toute autre partie du corps, sans que le crane paroisse aucunement endommagé. Sur cela on doit croire que la commotion du cerveau a été si violente que ses fibres se sont affaïssées les unes sur les autres, & qu'ainsi ses vaisseaux étant comprimés par cet affaïssement, le sang croupit dans leur cavité, ou, qui pis est, on peut craindre qu'il ne se soit fait quelque épanchement. Pour remédier à cet affaïssement, il ne s'agit sans doute que de dé-femplir les vaisseaux du cerveau: car par-là les arteres reprenant leur ressort naturel, sont en état de pousser dans les veines le sang qui croupit dans leur cavité, & les fibres se relevant peu à peu, occupent bien-tôt le vuide que leur relache-

D 3

ment

(c) Garengoet, Traité des operations de Chirurgie T. 3. de l'Operation du Trepan.

(d) Mem. de l'Acad. R. des Sciences. 1729.

ment excessif avoit formé au dedans du crane. Or pour désemplir immédiatement le cerveau, il n'est point de saignée plus efficace que la jugulaire, comme Monsieur Freind l'a démontré Anatomiquement. Mais il est bon de préluder auparavant par deux ou trois saignées copieuses faites au bras de quatre heures en quatre heures; autrement il se feroit tout à coup un si grand vuide dans le cerveau, qu'il en seroit, pour ainsi dire, étonné & stupefait, & pourroit par-là souffrir quelque atteinte dangereuse.

S'il n'y a que croupissement de sang, il est fort rare de voir deux jours s'écouler, sans que la connoissance revienne au malade, pourvû qu'il soit bien traité; car à mesure que les fibres reprennent leur ressort, le sang recommence sa circulation ordinaire, & fournit de nouveaux esprits. Ainsi lorsqu'on voit le même mal continuer ou augmenter trois ou quatre jours après la chute, il y a tout lieu de croire qu'il y a du sang extravasé qui comprime la substance du cerveau. On satisferoit donc à cette indication en atténuant les humeurs épanchées, & en les rendant assez fluides pour les faire rentrer dans la masse du sang par les tuyaux absorbans. Il est sans doute très-difficile, mais non pas impossible de réussir dans ce grand projet. On doit joindre aux saignées fréquentes & copieuses, dont je viens de parler, des purgations & des lavemens composés de tout ce qui peut dissoudre le sang coagulé. Les Tamarinds, la Crème de Tartre, le Jalap, la Scammonée, le Nitre, le Sel Ammoniac, le Sucre, le Miel, &c. conviennent en ce cas; la boisson doit être faite, non des vulneraires de  
Suisse

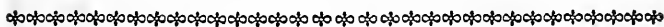
Suisse en decoction (car quoiqu'on les employe ordinairement pour dissoudre le sang grumelé, on n'est sûr par aucune expérience que ces remedes ayent cette vertu) mais des cinq racines aperitives, des plantes & des bois sudorifiques ausquels il est bon de mêler beaucoup de jus de citron. On ne négligera pas de mettre sur l'oreille des fomentations d'herbes âcres, ou des cataplâmes d'oignons cuits sous la cendre. Depuis que Valsalva, Santorini & plusieurs autres Celebres Anatomistes ont démontré la communication de l'oreille avec le cerveau, je ne doute point qu'il n'y puisse continuellement penetrer par ce moyen des vapeurs assez subtiles pour attenuer les liqueurs qui y sont épanchées. On doit aussi injecter de l'eau chaude par les narines pour dilater les rameaux des carotides qui s'y distribuent, & les rendre par-là plus capables d'absorber les humeurs quand elles sont attenuées, On peut aussi mettre dans le nez des feuilles de Betoine ou de Tabac, pour faire éternuer, & faire prendre un leger vomitif. Tous ces mouvemens, bien loin d'être à craindre quand les vaisseaux sont vuides, aident alors la resorbtion d'une façon merveilleuse.

Si malgré cette methode les symptômes augmentent de plus en plus soyez sûr que les humeurs épanchées sont si épaisses & si coagulées qu'il n'est point de remede connu dans toute la nature qui puisse les dissoudre. Quel parti prendre dans une aussi deplorable extrémité? Après avoir essayé en vain tous les moyens dont on se sert ordinairement pour découvrir si le crane est blessé, on doit appliquer sur le crane décou-

découvert un emplâtre composé des remèdes les plus attirans : par cette méthode on aperçoit quelquefois avant l'espace de 24. heures une tumeur noirâtre qui manifeste l'endroit affecté & par conséquent la nécessité d'y faire l'opération du trépan. Mais si après ce tems il ne paroît ni tumeur ni contusion, ni enfoncement, ni en un mot aucun signe extérieur de sang extravasé, faut-il tenter l'opération à tout hasard, sans sçavoir où appliquer la couronne du trépan? Cette question n'est pas difficile à résoudre; dans cette hypothèse il est certain que le malade va périr sans l'opération, à la vérité il n'est pas sûr que le malade en revienne par l'opération; mais aussi si on la fait, il est incertain qu'il meure. Il faut donc la faire. Mais où? 1°. dans l'endroit où le malade a porté la main, si on l'a remarqué, car ces mouvemens spontanés sont souvent de sûres indications. 2°. Il se trouve quelquefois un côté paralytique pendant que l'autre est en convulsion: alors comme le sang ne peut être épanché que du côté paralytique, il seroit inutile de le chercher ailleurs, & par conséquent on ne doit operer que de ce seul côté; & on doit à mon avis y réitérer l'opération, & le cribler, le crâne, pour ainsi dire, de trépan jusqu'à ce qu'on trouve l'humeur extravasée. 3°. Si ce cas, qui est en effet très-rare, n'a pas lieu, il faut appliquer le trépan aux deux côtés opposés du crâne. Si le premier trépan est inutile, le second peut réussir, comme on l'a vu dans un Soldat qui, ayant été en vain trépané du côté droit, le fut une seconde fois au côté gauche, où l'on trouva heureusement beaucoup de sang grumelé sur la surface convexe de la dure

dure-mère, & par là ce Soldat fut guéri. Cette histoire que je tiens de M. Boerhaave, dont la bonne foy ne peut être suspecte, confirme l'utilité de la Doctrine que ce grand Homme nous enseigne dans ses excellens Aphorismes. *Urgentibus symptomatibus*, dit-il Aph. 286. *licet nullus locus laesus certò inveniri queat, tamen trepanum applicandum & ab unâ & ab alterâ parte cranii.*

Pardonnez-moi cette digression en faveur de son utilité. Je reviens aux causes internes Idiopathiques du Vertige.



## C H A P I T R E VI.

### DES CAUSES INTERNES IDIOPATHIQUES DU VERTIGE.

**D**e toutes les causes internes Idiopathiques du Vertige, il n'en est guères de plus fréquente que la raréfaction des liqueurs. Pour en bien connoître les effets, il n'y a qu'à se rappeler ceux de l'ivresse, tels que Bellini (a) les a expliqués. Le vin est une liqueur fermentée remplie d'Alcohol; quand même le cœur ne feroit pas monter cet esprit à la tête, il est d'une nature trop volatil, pour ne pas s'y élever. Le vin doit donc raréfier le sang, & principalement celui des artères proportionnellement à sa quantité, & à sa spirituosité. Or quel est l'effet de la raréfaction des liqueurs? C'est d'augmenter leur

E

leur

(a) Bellini, pag. 583. 584.

leur mouvement, de distendre, dilater, ou pousser au dehors les parois des vaisseaux dans lesquels elles sont contenuës, & d'agir ainsi sur les parties voisines. Jugez donc du dérangement que le gonflement des carotides & des arteres de l'Uvée & de la Choroïde doit produire dans les nerfs optiques & la rétine. Comme cette membrane medullaire est alors necessairement pressée, le suc nerveux s'y distribuant inégalement, change les ondulations de ses fibres, & par conséquent les dérangement. Les objets en repos doivent donc paroître se mouvoir, & l'on doit voir deux objets au lieu d'un, pour peu que l'axe de la vue regarde deux points différens. Ce qui arrivera, lorsqu'il n'y aura qu'un œil intérieurement pressé, comme je l'ai dit. Or comme il ne s'éleve pas toujours la même quantité d'Alcohol dans chaque œil à mesure qu'on boit, les vaisseaux d'un œil se gonflent quelquefois plus que ceux de l'autre & par conséquent il n'y a que la position d'un œil dérangée. Mais si les deux axes sont changés, on doit voir deux objets mûs au lieu d'un qui est en repos. Voilà la cause de la multiplication des objets dans l'ivresse, comme dans le Vertige, Si les arteres qui rampent sur la surface des nerfs optiques & de la rétine sont tellement remplies de sang raréfié, que la cavité des fibres optiques soit entièrement abolie, & détruite, la vision ne se fera point, faute d'esprits. Enfin l'on tombera yvre mort pour des raisons qu'il est aisé de déduire de ce qui a été dit sur la rotation du corps. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que le sommeil ayant fait s'exhaler tout le superflu de l'esprit qui gonflait les vaisseaux, les solides & les liquides re-  
pren-



prennent leur juste équilibre, & pourvû que l'estomac n'entre pour rien dans ces Vertiges crapulaires, ils s'évanouissent bientôt avec tous leurs symptômes.

Une trop grande application au jeu ou à l'étude, (b) un amour violent & malheureux, une certaine quantité de tabac pris en poudre ou en fumée, la colere, la fureur, un coup de Soleil, une chaleur excessive, la petite vérole, sur-tout celle qui doit être confluyente, selon l'observation de Sydenham, la cigue aquatique (c) & quantité d'autres venins qui rarefient le sang, produisent le Vertige.

Si la rarefaction du sang fait naître le Vertige, la pléthore (d) doit aussi le produire, parce que la rétine est dérangée par le gonflement de ses artères & des carotides. La même chose doit arriver à plus forte raison dans les ophthalmies chroniques. Depuis que Ridley & Ruifch nous ont appris que la rétine étoit parsemée de quantité de vaisseaux sanguins, on conçoit qu'elle doit s'enflammer aussi facilement que le blanc de l'œil. L'artère qui est au milieu de cette tunique se dilate même quelquefois jusqu'au point d'absorber presque tous les rayons. C'est pourquoi on éprouve alors précisément ce qui arriveroit, si le nerf optique perçoit l'œil directement dans son milieu, la vision ne se fait que très-confusément, on aperçoit de petits points noirs, des mouches voler, des nuages monter & descendre, des phantômes tourner dans l'air

E 2

&amp;

(b) Les Vertiges singuliers de l'imagination de Pascal pouvoient bien venir de cette cause. V. l'Extr. de ce Traité dans le *Journ. des Sc.* 1736.

(c) Wepferus de *Cicutâ aquaticâ*.

(d) Freind, *Emmenolog.* pag. 37.

& mille autres chimères qui se présentent durant le jour avec tant de douleur qu'on est contraint de rester toujours dans l'obscurité.

Il en est ainsi de l'inflammation des membranes du cerveau ou de la substance cendrée; comme il se forme alors des anévrismes dans les artères & des varices dans les veines de cette substance, il est facile de trouver l'origine de ces Vertiges fixes & violens dont les Phrenétiques sont attequez.

La Leucophlegmatie, la Létargie, l'Apoplexie, les migraines (e) violentes & inveterées, le Scorbut, la Verole, la Catalepsie, en un mot toute humeur aqueuse, seréuse, âcre, pituiteuse, acrimonieuse, épaisse, visqueuse, lente, froide ou chaude fait naître le Vertige & ses plus facheux symptômes, pour peu que la substance du cerveau soit pressée médiatement ou immédiatement, ou que ses nerfs soient irrités. Il est aisé d'en déduire les raisons des principes que j'ai établis dans le Chapitre des causes externes non naturelles du Vertige.

Pourquoi, par exemple, ceux qui ont des migraines violentes & inveterées sont-ils sujets au Vertige? Les petits vaisseaux sanguins qui s'élevent de la dure-mere entre les dents des sutures du crâne, étant gonflés de sang, on sent une douleur qui vient de ce que les dents osseuses ne pouvant ceder, les fibres nerveuses de ces vaisseaux sont extrêmement tirillées & distendues. La douleur semble circuler suivant les lieux où se fait ce gonflement. Or, si l'engorgement des petits

(e) Aret. pag. 24. 27. 28. 115. 116. 117. 118.

tits vaisseaux se communique à d'autres plus considerables, & enfin aux carotides, il est évident que les nerfs optiques peuvent être dérangez.

Pourquoi les Scorbutiques (f) les Verolés & les Cataleptiques sont-ils quelquefois attaqués de ce mal? Le sang des Scorbutiques est âcre & dissous; leurs vaisseaux, à force d'être rongés par cette âcreté, deviennent fort lâches, comme il paroît par leurs gencives dont le sang sort pour peu qu'on les presse. Jugez donc par la structure des vaisseaux du cerveau qui n'ont point de membrane élastique & qui sont toujours dans un bain de vapeurs, comme je l'ai déjà dit, jugez, dis-je, de la facilité avec laquelle la partie la plus fluide du sang doit s'échaper hors de leur cavité, & par conséquent presser la substance du cerveau. D'ailleurs, pour ne rien dire ici de la foiblesse des esprits des Scorbutiques, qui pour cette seule raison sont si sujets au Vertige, comme je l'expliquerai dans la suite, l'acrimonie de ces mêmes esprits est si grande qu'elle peut déranger les nerfs optiques à force de les irriter.

Quant aux Vérolez, sans parler des tumeurs contre nature qui se forment dans leur cerveau & peuvent y retarder le cours du sang, la seule épaisseur fait qu'il s'arrête & y séjourne long-tems. Ainsi ne pouvant refluer aisément par les veines, il coule en plus grande abondance par les arteres collatérales des yeux & des oreilles. Voilà l'origine des Vertiges (g), des tintemens & de la surdité ausquels les Verolez sont quelquefois sujets.

E 3

Dans

(f) Willis de *Vertigine Scorbuticâ*, T. I. p. 193, 194.

(g) Astruc de *Morbis Venereis*, pag. 317.

Dans la Catalepsie les arteres & les veines du cerveau sont farcies de sang fort épais, comme on le voit par la dissection. Il n'est donc pas surprenant que le gonflement des carotides & des vaisseaux de l'œil donne lieu au Vertige ténébreux dont les Cataleptiques sont ordinairement attaqués, un moment avant que de tomber dans leur accès, comme je l'ai remarqué dans une jeune Fille Cataleptique dont on trouvera l'histoire dans les *Observations de Medecine Pratique*.



## C H A P I T R E VII.

### DES EVACUATIONS ORDINAIRES OU PÉRIODIQUES SUPPRIMÉES.

On doit mettre au nombre des causes idiopathiques du Vertige toute évacuation ordinaire ou périodique supprimée par quelque cause que ce soit, sans qu'on lui en ait substitué de nouvelle; car la pléthore s'ensuit nécessairement. Jugez donc des effets qu'une continence trop sévère doit produire, principalement dans ceux qui sont d'un tempéramment vigoureux & qui se sont fait une douce habitude des plaisirs de l'Amour. Il n'est pas nécessaire de rappeler ici les préceptes de Celse & de Lommius. Il est évident que le coït trop rare peut exciter des maux aussi funestes que le coït trop fréquent: si l'un épuise nos esprits, l'autre nous appauvrit, pour  
ainsi

ainsi dire, de leurs richesses. Plus la semence séjourne dans les vésicules féminales, plus elle s'y échauffe, s'y divise & s'y atténue; ainsi les parties devenues volatiles par la chaleur, doivent enfin être absorbées dans la masse du sang de laquelle la nature ne les avoit pas séparées pour qu'elles y rentraissent toutes. La raison de cela, c'est qu'aussi-tôt que ces vésicules sont remplies, la seule vûë ou la seule conversation d'une jolie femme attire la matiere au bout du gland; & l'on est ordinairement sujet à des fréquentes pollutions nocturnes; d'où il suit qu'une trop grande quantité de sperme nuit à nos humeurs par l'extrême raréfaction qu'elle y cause, & produit ainsi ces Vapeurs, ces Vertiges & ces Hémorrhagies des narines qu'on remarque si souvent dans la plûpart des jeunes gens & des vierges pléthoriques.

La suppression des Hémorrhoides n'est pas moins dangereuse; lorsque la nature a coutume de se décharger de son superflu par cette voye, il ne faut pas tout à coup ni tout-à-fait la lui interdire. C'est pourquoi Hippocrate (a) avoit toujours soin d'entretenir l'écoulement libre d'une Hémorroïde, pendant qu'il arrêtoit les autres par des remèdes astringens; précaution d'autant plus nécessaire qu'il avoit à traiter des hommes aussi sujets à ce flux, que nos femmes le sont à leurs régles.

A quelles tristes extrêmités ne faut-il donc pas s'attendre quand les régles viennent tout à coup à être supprimées à quelque âge que ce soit, ou ne paroissent point dans une fille qui  
n'a

(a) Sect. 6. Aph. 12.

n'a point encore connu d'homme? Des vaisseaux qui ne sont & ne doivent point être naturellement ouverts, cèdent à l'action de la pléthore & s'ouvrent par force, les règles leur sortent par les doigts, par les narines, par les pores de la tête, par le poulmon, &c. presque tous nos Auteurs sont remplis de ces exemples terribles. Ou si elles séjournent long-tems dans les vaisseaux, (b) elles s'y corrompent, infectent toute la masse du sang, les nerfs & les esprits, & produisent ainsi en peu de tems le Vertige, l'affection Hyftérique, la Catalepsie, &c.

Il faut appliquer la même doctrine au crachement de sang, au pissément de sang, aux Hémorrhagies des narines, aux sueurs, aux fleurs blanches, aux vieilles fistules, aux ulcères trop tôt desséchés, aux rhumes du cerveau improprement dits, à la pituite, à la salive, à l'urine, à la gale, à la teigne, & enfin à toutes sortes d'humeurs dont le cours ordinaire est interrompu.

---

## C H A P I T R E VIII.

### DES EVACUATIONS TROP ABONDANTES.

**R**IEN ne prouve mieux qu'une maladie peut venir de différentes causes tout-à-fait contraires que de voir le même effet, je veux dire, le Vertige produit par une évacuation supprimée,

(b) Quesnay, *æconom. animal.*

primée, & par une autre trop abondante. On concevra cette vérité, pour peu qu'on fasse attention à la structure des artères vertébrales. Elles ne conservent leur tunique musculéuse que jusqu'à leur entrée dans le crâne: ainsi elles ne doivent se contracter proportionnellement au sang qu'elles contiennent, que jusqu'à cet endroit; & par conséquent, lors même qu'elles deviennent presque vuides, on peut dire qu'elles ne sont pas moins pleines qu'auparavant, eu seulement égard au contact de leurs parois. Mais ces artères ayant une fois pénétré dans le cerveau, se dépouillent de leur tunique forte & élastique, comme je l'ai déjà dit. Ainsi elles doivent nécessairement s'affaïsser, à mesure qu'elles se désemplissent, ou qu'ils s'évacuë plus de liquide. Mais à mesure qu'il vient de nouveau sang dans les mêmes artères, ainsi que dans les carotides, elles se relevent & s'affaïssent encore le moment suivant qu'il est repris par les veines; ce trémouffement est sans doute assez considérable pour déranger les nerfs optiques. En effet, comme ils ont d'ailleurs d'autant plus perdu de leur liquide, que l'évacuation est plus abondante, il suit qu'ils sont flasques, lâches, épuisés d'esprits, & par conséquent qu'ils doivent céder avec une facilité extrême à la pulsation des carotides, qui doit être assez considérable, pour les raisons que j'ai dites ci-devant.

Suivant ce raisonnement, il est facile de résoudre ces questions. 1°. Pourquoi les Hydropiques sont-ils sujets au Vertige & aux défaillances, après qu'on leur a tiré d'un seul coup par la ponction toutes les eaux du bas ventre? Les vaisseaux délivrés de la pression des eaux reprennent leur diametre naturel.

Ainsi le sang trouvant plus de liberté à circuler, quitte tout à coup la tête & se précipite vers les parties inférieures; ce qui doit faire le même effet que les évacuations dont j'ai parlé, & produit la défaillance, comme Monsieur Sénac l'explique dans le Mémoire (a) que j'ai cité. 2°. Pourquoi est-on quelquefois attaqué du Vertige le lendemain du jour qu'on a trop bû, quoiqu'on ait assez dormi & que l'estomac n'y entre pour rien? Parce que la matière crapulaire étant évacuée par les urines, par les selles &c. il se fait dans les vaisseaux un vuide qui dérange les nerfs optiques, comme je viens de l'expliquer, & fait même quelquefois trembler les mains. 3°. Quelles sont les suites du coït trop fréquent? Il cause le Vertige avec de violentes douleurs d'estomac par l'épuisement d'esprits où il nous réduit, & par le tiraillement excessif des fibres de ce viscere.

Il est aisé de concevoir à présent pourquoi l'abstinence excessive, une trop long méditation, l'exercice immodéré, le flux menstruel trop copieux, les vomissemens, les dissenteries, les Hémorrhagies des narines, les Hémorrhoides; pourquoi en un mot toute évacuation trop abondante peut exciter le Vertige.



## C H A P I T R E IX.

### DE LA FOIBLESSE DES ESPRITS.

**L**a foiblesse des esprits occasionne les mêmes accidens que leur difette, mais bien plus fréquemment. C'est la cause de

(a) pag. 139.



de cette disposition Vertigineuse qu'on observe dans les uns plutôt que dans les autres, laquelle dépend, à mon avis, de la lenteur de la circulation. Voici ma preuve. Si l'homme est devenu mille fois plus robuste qu'il n'étoit autrefois, il est probable que ces vaisseaux étoient mille fois plus foibles, & son sang mille fois plus fluide. On ne peut nier cette proportion. Or qui est-ce qui a donné tant de forces & de ressort aux fibres, tant d'épaisseur ou de consistance au sang du fœtus devenu homme, si ce n'est la circulation? Et comment cela? Si ce n'est en faisant que les Elémens solides & liquides se touchent par plus de points. Ainsi la circulation entretient l'union des Elémens, & la rend d'autant plus étroite & plus forte qu'elle se fait avec plus de vélocité. D'où il suit que si elle est trop lente, non-seulement les fibres seront trop lâches & trop foibles, mais le sang sera trop fluide & trop dissous, par conséquent la lympe, le serum, le suc nerveux ou les esprits participeront de ce même vice: car toutes les liqueurs du corps sont formées de la même matière & par les mêmes loix, & il y a sans doute la même différence analogique entre les esprits d'une femme Hystérique & ceux d'un Payfan robuste, qu'entre le sang ou la lympe de l'un & de l'autre. Voilà la nature des esprits dont Aretée (a) fait mention, & ce que j'entends par disposition Vertigineuse. C'est cette extrême fluidité des esprits qui les rend si foibles & si mobiles, qu'ils cèdent à la moindre impression, & tournent, pour ainsi dire, avec un cercle.

F 2

pour-

(a) pag. 122.

pourquoi ceux qui sont d'un tempérament timide & craintif, pourquoi les enfans & les femmes, & principalement les Hystériques, pourquoi les Scorbutiques, & sur tout les Epileptiques sont si sujets au Vertige.



## C H A P I T R E X.

### DE LA CURE DU VERTIGE PLÉTHORIQUE.

**A**VANT que de passer aux causes sympathiques du Vertige, il seroit à propos d'ajouter la cure de ses causes idio-pathiques à la théorie qui a précédé. Mais comme en les traitant toutes les unes après les autres, il faudroit se jeter dans un détail d'une infinité de maladies qui sont différentes du Vertige, & qui par conséquent m'écarteroient trop de mon principal objet, je me contenterai de traiter les Vertiges idio-pathiques les plus fréquens, je veux dire ceux qui viennent de la pléthore & de la foiblesse des esprits.

Lorsqu'il est certain qu'un homme est pléthorique, comme il est à craindre que les vaisseaux ne se rompent à force d'être dilatés par la trop grande pression des liqueurs, il est évident que la saignée est indiquée. C'est pourquoi Hippocrate (a) faisoit beaucoup saigner les Athletes, & Vanhelmont même

(a) Aphorif. 3.

même ennemi déclaré de cette doctrine, l'approuve (b) en ce cas.

Il est bon d'avertir ici que je ne prescris la saignée en général, qu'en supposant la pléthore générale; car si elle n'est que dans les artères, comme il arrive le plus souvent, les veines sont alors presque vuides. Pourquoi donc les ouvrir? Ne suffiroit-il pas en ce cas de dissiper la raréfaction des liqueurs artérielles, en excitant les Hémorrhôides & les Hémorrhagies des narines? En effet les artères reprennant par là leur ressort naturel, seroient en état de pousser dans les veines le superflu du sang qui les suffoque. Mais voici d'autres moyens plus simples & presque'aussi efficaces que la Physique nous découvre.

Il est démontré qu'un fluide qui coule d'un petit canal élastique dans un large vaisseau qui n'a point de ressort, y croupit en quelque sorte, tant il s'y meut lentement. Si donc le diametre de toutes les veines prises ensemble devient trois fois plus considérable que celui des artères, il suit, toutes choses égales, que les deux tiers de la masse du sang pourront être contenu dans les veines: Or jusqu'à quel degré ne pourroit-on pas augmenter leur capacité? L'eau pénètre dans leur cavité par routes sortes de voyes, relâche leurs fibres, affoiblit leur tissu & par conséquent les dilate d'autant plus qu'elle est abondante & qu'elle y séjourne plus long-tems, comme on le remarque dans les Hydriques, dont les veines sont très-larges parce qu'elles sont prodigieusement gonflées

F 3

d'eau,

(b) De Febribus, Capit. 4. Num. 27,

d'eau, pendant que leurs artères sont petites, seches & arides; voilà en passant la cause de leur soif continuelle.

On doit inférer de ce raisonnement que la boisson ordinaire dans le Vertige pléthorique doit être de l'eau & par conséquent que les Bains sont fort salutaires, par cette seule raison qui est que les veines se désemplissent en faveur des artères, & qu'ainsi la circulation se fait plus librement. Je dis par cette seule raison, afin de faire remarquer que l'eau ne rend point par elle-même le sang plus dissous, comme on le voit par les expériences de Ruisch & de Boerhaave & par le sang des Buveurs d'eau qui n'est jamais fluide, qu'à cause de la foiblesse de la circulation qui vient elle-même, comme nous l'avons dit, du relâchement des fibres que l'eau procure.

La nourriture doit être très-légere; il faut étouffer, s'il est possible, les fortes passions & chasser les idées amoureuses, qui causent trop de mouvement dans la machine. Le sommeil trop long est nuisible principalement le jour & après le repas; mais en quelque tems qu'on se couche, la tête doit toujours être fort élevée. Enfin on doit éviter la lumière, le bruit, &c. & tout ce qui peut augmenter la rarefaction du sang.

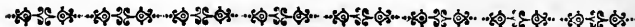
Quant aux médicamens antipléthoriques, les principaux sont le Nitre, le Tartre sans préparation, l'eau de Sureau, de Cerises, de Groseilles, &c. Toutes les plantes qui augmentent la circulation du sang, telles que le Romarin, le Thin, le Serpolet, la Marjolaine & autres fort célèbres dans la cure du

Ver-

Vertige font très-dangereuses dans le Vertige pléthorique, & ne conviennent peut-être que dans celui qui vient de la foiblesse des fibres & des esprits. L'exercice même qui est si salutaire dans ce dernier cas, comme nous le verrons dans la suite, est nuisible dans le Vertige pléthorique, quand la pléthore est parvenue à son dernier période. Tant il est vrai qu'il y'a une infinité de maladies comprises sous un même nom, qu'un remède qui est salutaire dans un cas, est nuisible dans un autre, par conséquent qu'il n'est point de spécifique universel & qu'en un mot un bon Médecin doit être esclave de la circonstance & suivre toujours la marche de la nature. Qu'il faut en effet de prudence, de sagacité & de doctrine dans une profession qui traite de la vie des hommes, & dans laquelle la moindre faute est de la dernière conséquence!

Il ne suffit pas de guérir la pléthore actuelle, il faut prendre garde qu'elle se régénere. C'est ce qu'on n'a point à craindre dans ceux qui ont la bile & l'urine âcres; car il est impossible qu'ils deviennent gras, à moins qu'on ne puisse corriger la grande âcreté de ces humeurs. Mais lorsqu'elles sont naturellement assez douces, on acquiert en peu de tems non-seulement beaucoup d'embonpoint, mais la pléthore se reproduit facilement, comme on l'observe dans les jeunes gens robustes qui sont plus de sang qu'il ne leur en faut pour croître, & qui pour cette raison sont si sujets au saignement de nez, au Vertige & à différentes apparitions qui se présentent lorsque le sang est prêt à couler, & qui se dissipent aussi-tôt après cette évacuation, si elle n'est pas trop abondante. Pour  
obvier

obvier à la récidence du Vertige pléthorique, après l'usage des remèdes que je viens d'indiquer, je conseille celui des plantes ameres & âcres, telles que l'Absinthe, le chardon bénit, la petite Centaurée, le Marrube blanc, la racine de Gentiane, &c.



## C H A P I T R E X I.

### *CURE DU VERTIGE QUI VIENT DE LA FOIBLESSE DES ESPRITS.*

**L**e suc nerveux n'est si mobile, ni si aisé à mettre en dérouté, que parce que le sang est trop fluide ou trop dissous; le sang n'est trop fluide & trop dissous que parce que les fibres sont trop foibles ou trop lâches: enfin les fibres ne sont si débiles que parce que les liqueurs ne circulent pas avec assez de vitesse: toutes ces choses ont été clairement prouvées ci-devant: toutes les causes qui augmenteront la circulation du sang, satisferont donc ici à l'indication thérapeutique: le frottement, par exemple, peut surpasser l'action des solides les mieux conditionnés, il fait passer plus vite le sang des artères dans les veines, & des veines au cœur: le cœur se contractant plus fréquemment, la même quantité de sang est plus souvent poussée dans les artères; & par conséquent le frottement augmente la circulation, comme il paroît par le pouls qui

qui redouble de vitesse, tandis qu'on se fait froter; l'action des fluides sur les solides est donc plus fréquente, & par conséquent les solides doivent réagir plus souvent sur les fluides. Or cette réaction n'est autre chose que l'approximation des élémens qui composent les fibres, le contact plus ferré, plus intime des fibres qui entrent dans la composition des vaisseaux; d'où il suit que le frottement rend les fibres plus solides, plus fortes & plus élastiques. Or plus les vaisseaux acquièrent d'élasticité, plus ils sont en état de comprimer les fluides qui circulent dans leur cavité, & il est certain que c'est de cette pression que dépend la consistance du sang & celle des esprits. Puisque la force de la circulation rend le tissu des fibres si compact, on demande pourquoi les enfans dans lesquels le sang circule si promptement, ont les fibres si foibles & si lâches: je réponds à cette objection qu'il faut distinguer la circulation qui n'est que propre ou rapide, d'avec celle qui est rapide & forte. A la vérité le sang circule avec beaucoup de vitesse dans les enfans; mais comme il est fort aqueux, il ne frappe que bien foiblement les parois des vaisseaux, dont il élude, pour ainsi dire, la réaction; au lieu que dans un âge plus avancé, les liquides se convertissant presque tous en sang rouge, vont attaquer les vaisseaux avec plus de force, & les provoquent ainsi à un combat plus vif & plus ardent. D'où l'on est en droit de conclure que les enfans doivent avoir les fibres foibles, quoique leur sang circule promptement, & que la consistance des humeurs dépend de la force avec laquelle les fluides & les solides agissent les uns sur les autres.

L'équitation est aussi un des moyens les plus efficaces pour remédier au genre du Vertige dont il s'agit. Je n'ai presque rien à ajouter à l'éloge que Sydenham en a fait. Je remarquerai seulement que comme l'air agit en raison de sa vitesse, il n'est rien de plus salutaire que de galoper contre le vent. Les vaisseaux extérieurs du corps & ceux du poumon se raffermissent par-là en peu de tems d'une façon fort sensible. Les Dames qui ne sont point dans l'habitude d'aller à cheval, peuvent se faire porter en chaise ou en carosse. Le mouvement d'un Vaisseau sur la Mer produit à-peu-près les mêmes effets. En un mot tous les différens genres d'exercice augmente la transpiration, comme on le voit par l'appetit qu'ils augmentent, & les selles qu'ils diminuent. Ce qui prouve qu'il s'est plus séparé de chyle des alimens, & que conséquemment les solides ont acquis plus de ressort. On conçoit à présent pourquoi les Anciens regardoient le frottement & l'exercice comme la base de leur thérapeutique dans les maux qui proviennent de pure débilité, tels que la Phtisie, le Rachitis, &c. Ceux qui seront curieux de connoître les différens genres d'exercice qui étoient autrefois en usage à Rome, peuvent lire Celse pag. 23.

Tous les remèdes qui rendent le cours des liqueurs plus rapide, sont donc salutaires en ce cas, pourvû qu'en même tems ils ne relâchent pas les fibres, tels que le Thé ou le Caffé: car quoique ces liqueurs dissipent quelquefois tout à coup de petits nuages de vapeurs, il s'en forme dans la suite de bien plus considérables, comme on le remarque en Hol-  
lande



lande où les femmes sont en général plus sujettes à ces maladies que les Françoises, parce qu'elles boivent sans cesse du Thé & du Caffé, & sont dans un climat plus humide.

Outre ces préceptes, en voici d'autres plus importans qu'ils ne le paroissent. Il vaut mieux demeurer au second, troisième ou quatrième étage qu'au premier; plus le lieu où le pays qu'on habite est humide, plus il faut profiter de cet avis. Les vapeurs grossières qui s'élevent de terre jusqu'à une certaine distance relâchent les fibres. Lorsqu'on demeure à rez-de-chaussée, le lit où l'on couche doit être un peu élevé, selon l'usage ordinaire des Hollandois qui sont obligés de se servir d'une petite échelle pour y monter. Sans cette sage précaution ils seroient continuellement comme dans un bain de vapeurs. La chambre où l'on couche doit être boisée sans verni; le bois sec absorbe l'humidité de l'air qui voltige sur la surface huileuse de la peinture, comme on le voit par les sels qui se fondent auprès des murailles peintes. C'est une remarque que les Chimistes & les Apotiquaires ont faite il y a long-tems. Les couvertures du lit doivent être chauffées tous les soirs & le lit bassiné. La chaleur dissipe les parties aqueuses qui sont entre les élémens fibreux, & par conséquent rend les vaisseaux plus solides. C'est dans ce sens qu'on dit que les fièvres ardentes dessèchent & brûlent. Cette précaution est principalement nécessaire aux Rachitiques. On doit toujours avoir le corps un peu ferré: (a) plus le diametre des vaisseaux se rétrécit, plus la chaleur s'aug-

G 2

mente.

(a) Boerhaave de Fibrâ debili & laxâ, Aph. 28, 3.

mente, parce que la force du cœur est toujours proportionnelle à la résistance des artères. Voilà en même-tems la raison pour laquelle la glace rend les mains si chaudes. On ne devrait aussi porter en ce cas que des chemises de flanelle fine séchées & toujours chauffées avant qu'on les prenne. La toile ne convient qu'à ceux qui transpirent trop, & il est démontré qu'on transpire trop peu dans ces maladies. Il suit que l'air est d'autant plus salutaire qu'il est plus sec. Enfin pendant tout le tems de la cure on doit fuir tous les objets qui tournent en rond & qui causent le Vertige. Ce n'est que lorsqu'on est tout-à-fait rétabli, qu'on doit peu à peu s'y accoutumer, jeter les yeux sur tous les corps mûs circulairement, regarder de haut en bas, marcher hardiment dans des chemins étroits, aller sur la mer, galoper à cheval en mille sens différens, &c. je ne doute point qu'en observant exactement ces préceptes, on ne guérisse parfaitement la plupart des Vertiges & des vapeurs qui viennent de la débilité des fibres & des esprits. Tant il est vrai que la Médecine n'est autre chose que le jugement éclairé par la Physique!

Si vous trouvez ces principes fondés sur de justes idées de l'économie animale, voici le régime de vivre qu'il faut suivre en conséquence. 1<sup>o</sup>. Pendant tout le tems de la cure, je conseille l'usage du lait, s'il ne s'aigrit point dans l'estomach. Le meilleur lait est celui d'une femme saine qui ne croît plus, qui fait de l'exercice, qui se nourrit de bons alimens. Il faut boire le lait tout chaud fortant des mammelles, ou téter la nourrice aussi-tôt après sa dernière digestion; après

après le lait de femme dont la nature est la plus analogue à la nôtre, parce qu'il contient le plus d'éléments terrestres ou fibreux, le meilleur est celui d'ânesse, ensuite celui de Chèvre & celui de Vache. Quelque le lait qu'on prenne on ne doit point le faire chauffer: l'action du feu change ou altère sa bonne qualité en faisant évaporer ses particules subtiles & nourricieres.

2°. Les œufs frais sortant du corps de la poule sont ici d'un grand secours. Selon les observations du célèbre Malphigi (b) le blanc d'œuf frais forme dans l'espace de vingt & un jours le corps entier d'un poulet par la chaleur naturelle de la poule qui couve l'œuf. La chaleur de l'homme est semblable à celle de la poule; le Thermometre de Fahrenheit en fait foi. Il doit donc se changer dans le corps de l'homme en parties très-solides. D'ailleurs les expériences chimiques que Monsieur Boerhaave (c) a faites sur la lymphe qui est la matière de la nutrition, démontrent clairement la parfaite analogie de ces deux substances. Le blanc d'œuf est donc une excellente nourriture dans la débilité des fibres & des esprits, principalement si on le délaye encore chaud dans de l'eau & du lait sans l'approcher du feu.

3°. Les bouillons de viande sont aussi d'un bon usage; l'animal dont on prend la chair pour les faire, doit être jeune, sain, & doit avoir fait de l'exercice. Après avoir entièrement dégraissé la viande, on la coupe par petits morceaux, & on

G 3

la

(b) De ovo incubato & de formatione pulli in ovo.

(c) Element. Chem. T. 2. in *Animalia*.

la fait cuire dans la machine de Papin ou dans toute autre semblable, afin que le suc de la viande le plus subtil & le plus nourrissant ne se dissipe point.

4°. On ne doit se servir que de pain qui a bien fermenté & qui est bien cuit, parce qu'il perd par-là sa viscosité qui relâche les fibres & le rend indigeste. On peut le préparer de bien des façons, en panée, en roties avec du vin, en gelée, en crème, &c.

5°. La boisson doit être de la *Bierre*, que les *Hollandois* nomment *Brunswick* ou du *Vin*; l'eau la plus légère est toujours plus pesante que le vin, parce qu'elle contient plus de parties Hétérogenes: elle doit donc relâcher ou affoiblir les fibres, & ainsi tous les alimens aqueux & gras sont contraires au mal dont il s'agit. Au contraire l'esprit qui est contenu dans le vin donne de la solidité aux vaisseaux jusqu'au point de les racornir enfin, comme on le remarque dans les cadavres de ceux qui ont bû beaucoup de liqueurs fortes & spiritueuses. Cette boisson doit donc être prise modérément. Il faut imiter la nature qui a percé les papilles des mamelles de très-petits trous afin que les enfans ne pussent pas têter à la fois une trop grande quantité de lait. Mais pour que le vin fasse plus d'effet dans l'estomach, & ne passe pas si vite dans les secondes voyes, il faut en faire des roties avec de la canelle & un peu de sucre. J'ai guéri des femmes très-déli-cates, *Hystériques* & *Vertigineuses* par l'usage prudent de ce *Cardiaque* qui seroit bien plus recherché, s'il étoit moins commun.

Pour

Pour ce qui regarde les remèdes Pharmaceutiques, il n'en est point fans doute de plus efficace en ce cas que la Li-maille d'Acier; on n'en prescrit l'usage qu'après avoir bien préparé les premières voyes; les expériences Chimiques de M. Boerhaave me font croire avec raison que son Souffre Métallique se dissout & s'absorbe par l'acide, dont le ventricule des personnes foibles est nécessairement rempli, & qu'il y produit un esprit fort chaud qui n'est du tout point acide. Tout le monde sçait que le Mars contient encore un autre principe qui est le plus astringent & le plus consolidant de tous les corps. Toutes les fois qu'une fille affligée des pâles couleurs en use, son pouls devient élevé & plus prompt, les parties extérieures de son corps s'échauffent, son visage prend une couleur vive & vermeille, d'où il suit que les vaisseaux ont acquis par ce remède plus d'élasticité, & les fluides plus de consistance. C'est ainsi que le Mars donne aux viscères la force de changer le chyle en sang rouge, sur-tout si en usant de ce grand remède, on fait tous les jours un peu d'exercice. Car j'ai souvent remarqué que sans cela ce même mal se régénéroit peu de tems après avoir disparu. Les Vapeurs & les Vertiges qui viennent de la pure débilité des fibres se dissipent par l'usage du même remède. Mais il faut des mains prudentes pour l'administrer, & bien connoître le tempérament de ceux à qui on l'ordonne.

Ceux qui aiment les formules toutes faites en trouveront ici plusieurs dont je me suis servi avec succès.

Rp. D'Opiate de Romarin, une once.

De

De Cachou à la Violette, deux dragmes.

De Mastic, une demie dragme.

De Gelée de Coings, une once.

Mêlez le tout avec S. Q. de Syrop de Myrte; la doze de cette Opiate est une demie dragme ou une dragme de trois heures en trois heures.

Rp. D'Ecorces de Tamarisc.

De Canelle,

De Quinquina,

De Fleurs de petite Centaurée, parties égales, une demie once.

De Pierre Hematite, une demie dragme.

De Limaille d'Acier, six dragmes.

De Sauge,

De Stécas Arabique, parties égales, une once,

De Vin d'Espagne, deux peintes & demie.

Laissez le tout en digestion pendant deux ou trois jours, vous aurez du Vin fort agréable au goût & excellent dans l'Hydropisie, le Vertige, les Vapeurs & les Pâles Couleurs. La doze de ce Vin est trois verres par jour,

Ou enfin,

Prenez des feuilles de Lavande,

De Romarin,

De Marjolaine,

De Sauge,

De Stécas Arabique, &c. parties égales une demie poignée.

Il faut que ces feuilles soient tres-sèches avant que de les pulvériser, on fume de cette poudre comme du Tabac, & on fait passer la fumée par le nez; cette fumée qui est agréable à l'odorat fortifie la membrane pituitaire de Schneider & le poumon: ainsi elle convient non-seulement dans le relâchement des fibres, mais dans les rhûmes du cerveau improprement dits, qui causent eux-mêmes quelquefois le Vertige, comme il est aisé de le concevoir.

Voilà un assez grand nombre de formules; il est aisé d'en faire & de les varier à l'infini, quand on connoît parfaitement les causes & les signes des Maladies, quand on sçait dévoiler les diverses formes sous lesquelles elles semblent se cacher, débouiller leurs complications & interpréter, pour ainsi dire, le langage équivoque de la nature. Sans cela il est impossible d'être heureux dans la pratique. L'expérience même la plus consommée n'est qu'une routine incertaine, pour ne rien dire de plus, quand elle n'est pas dirigée par les lumières de la Physique, par une étendue de génie capable de combiner plusieurs symptômes, de rassembler sous un seul point de vûë une foule d'idées à la fois, & en un mot par cet esprit de discussion qui est la clé de toutes les Sciences.

## C H A P I T R E X I I .

### DES CAUSES SYMPATHIQUES DU VERTIGE.

**J**e vais entrer dans le détail des causes sympathiques du Vertige.

H

10. Lors-

10. Lorsqu'il y a long-tems qu'on a mangé, le pilore est flasque & relâché, par conséquent s'il y a des vers dans les intestins, ils n'auront pas de peine à monter dans l'estomac. Voilà une cause fréquente des convulsions, du Vertige & de l'Epilepsie des enfans. Ainsi lorsque ces maux paroissent après une trop longue abstinence, ou lorsqu'on a lieu de soupçonner des vers, on doit employer des Anthelminthiques ou de forts purgatifs.

20. La bile monte aussi dans l'estomac après des jeûnes trop rigoureux, elle y est continuellement exposée à l'action de l'air qui devient tiède dans son passage, il n'est donc pas surprenant qu'après avoir séjourné quelque tems dans un viscere aussi chaud & aussi proche du cœur, elle s'y brûle, comme parle Duret, (a) s'y putrefie, s'y alcalise; ce qui produit des exhalaisons corrompues qui irritent les nerfs de l'estomac, & par conséquent ceux du cerveau qui leur sont continus. En ce cas il faut avoir recours à l'Oxirnel, à la crème de Tartre, au Sel Polycreste, au Tartre vitriolé, aux Tamarins, &c. vomitif, purgatif, tout doit être antiseptique, il faut, pour ainsi dire, baigner le corps dans de l'acide.

30. La colere & la fureur produisent les mêmes effets, ces passions agissent avec violence sur les conduits biliaires qui s'ouvrent dans le duodenum. Ainsi la bile doit monter dans le ventricule & s'y corrompre. Ce qui prouve qu'Homere, Hippocrate, &c. n'avoient pas raison de regarder la bile comme la source de ces passions.

40. Vo-

(a) Duret, *in coac.* Hippocrat.



40. Voici une nouvelle source de calamités. Pour peu qu'il se trouve d'acide dans l'estomac, le lait s'y coagule. La partie coagulée ne pouvant passer par le Pilore, séjourne dans la cavité de ce viscere & s'y aigrit. La même chose arrive, à mesure qu'on prend de nouveau lait. Il n'y a que la sérosité qui s'échappe dans les secondes voyes, la partie caseuse s'unit à celle qui y est restée & s'aigrit encore. Ainsi l'estomac se trouve enfin farci de fromage aigre. Voilà une nouvelle cause des convulsions Vertigineuses & Epileptiques des enfans.

Parcourons les autres causes sympathiques qui ont leur siège dans l'estomac. Lorsqu'on a trop mangé, ses principaux vaisseaux sont accablés par le poids des alimens, par conséquent ils perdent beaucoup de leur diamètre. Or cela ne peut arriver que le cours du sang n'y soit interrompu; ainsi il n'y a que les rameaux qui rampent autour de ses orifices dans lesquels la circulation soit libre. Tous le sang & tous les esprits qui étoient auparavant distribués par tout ce viscere, doivent donc se porter avec impétuosité vers ces deux ouvertures, ce qui fait qu'elles se contractent avec violence & se ferment spasmodiquement. Que devient alors la matiere dont le ventricule est surchargé? elle s'échauffe, se rarefie, & se putresce. Il sort de son sein des vapeurs putrides qui irritent les nerfs du ventricule, ou se portent au cerveau par la circulation. D'ailleurs ceux qui connoissent la situation de l'Aorte, ne peuvent douter qu'elle ne perde de son diamètre par la pression de ce viscere, d'où il suit qu'il monte d'autant plus de sang à la tête, qu'il en va moins aux parties inférieures;

res; ce qui forme un Vertige pléthorique, auquel les gens de lettres sont principalement sujets, parce qu'ils écrivent ou s'appliquent à l'étude aussi-tôt qu'ils sont sortis de table.

Les effets de la crapule sont semblables à ceux de la gourmandise. Le ventricule étant dilaté au-delà de ses forces naturelles, le pilore se bouche si exactement, qu'il ne laisse pas passer une seule goutte de liqueur dans les intestins. Voilà la cause de mille maux dangereux. Le Vertige & l'Apopléxie ne paroissent que comme les avant-coureurs d'une mort certaine. Ce que je dis ne regarde pas seulement l'excès du vin, mais l'excès du cidre, de la bière, du petit lait, de l'eau commune froide ou chaude, du thé, du café, des eaux minérales, &c. une trop grande quantité de liquide quel qu'il soit excite des Vertiges crapulaires plus dangereux que ceux qui viennent de l'ivresse; car ceux-ci disparaissent aussi-tôt que tout l'esprit du vin superflu s'est exhalé, & que par conséquent les solides & les liquides ont repris leur juste équilibre. C'est pourquoi le sommeil seul dissipe toutes les illusions de l'ivresse, à moins qu'il n'ait resté de mauvaises humeurs dans l'estomac.

Une épingle, une aiguille, un morceau de verre, ou de cristal, un noyau, une petite pierre, des grumeaux de sang: en un mot toute matière qui bouche le pilore, peut causer le Vertige & ses plus cruels symptômes. Vanhelmont (b) raconte l'histoire de son coq qui couroit de côté dans sa cour, tomboit souvent en arriere, ne se relevoit que pour aller donner contre une porte des coups violens de sa crête & de son front

(b) J. B. Vanhelm, *Pylorus Reclor.*

front, & mourut ainsi dans un accès terrible de Vertige. On l'ouvrit, & l'on ne trouva d'autre cause d'une mort si extraordinaire qu'un petit cailloux qui bouchoit exactement le pilore. Cet Auteur raconte plusieurs autres faits qui confirment celui-ci. Ruisch fait mention d'une jeune fille qui mourut après avoir avallé une aiguille qui s'arrêta au pilore. Presque tous les Livres sont remplis de pareils faits.

Je n'ai garde de passer sous silence la raréfaction de l'air dans le ventricule. J'entens non-seulement l'air que nous respirons, mais celui qui est contenu dans les alimens, & qui en sort par la chaleur des parties où ils séjournent. Cette raréfaction est quelquefois si considérable, qu'elle cause de violens Vertiges auxquels les Vieillards sont principalement sujets, parce qu'ils sont remplis de vents; en ce cas il suffit de relâcher les parties contractées, ou d'élargir leur diamètre par des remèdes huileux & aqueux. Le canal étant ouvert depuis la bouche jusqu'à l'anus, vents, pets, rots, borborygmes, tout l'air rarefié s'échape par l'une ou l'autre extrémité. C'est pourquoi je serois assez de l'avis de Vanhelimont qui a plus de foi dans cette dilatation des conduits que dans tous les prétendus carminatifs.

Voici une belle observation d'Aretée. (c) Lorsqu'un abcès du foye vient à s'ouvrir, on est sujet au Vertige & à les plus cruels symptômes. C'est ici qu'il faut beaucoup de jugement & de pénétration pour découvrir la cause des tristes catastrophes qui surviennent. Si on les attribue à quelque

H 3 cause

(c) Aret. pag. 127. 128.

cause idiopathique, on ordonnera des saignées qui feront périr le Malade, tandis qu'il ne s'agit que de purger entièrement cette vomique. Car on a beau faire, aucun symptôme ne se dissipe que lorsqu'on en a fait sortir tout le pus qu'elle contient. Ce qu'on dit du foye peut s'appliquer à tout autre viscere. Jugez combien cette observation est utile dans la pratique. Lisez l'ancien Auteur que je viens de citer, c'est le plus parfait Ecrivain, & l'Observateur le plus exact qu'on ait vû depuis Hippocrate.

La Péricneumonie n'est jamais plus dangereuse, que lorsqu'elle est accompagnée du Vertige. Mais ce symptôme ne vient certainement pas des vapeurs qui s'élèvent du poumon au cerveau, comme on se l'imaginoit avant Harvée. Depuis que cet illustre Auteur a découvert la circulation, on ne peut douter que l'inflammation des artères capillaires du poumon n'empêche une partie du sang de passer dans le ventricule gauche; ainsi il doit s'accumuler dans le ventricule droit, dans la veine cave, dans les jugulaires, & par conséquent dans le cerveau; de sorte qu'enfin les carotides & les artères de l'œil venant à se gonfler, les Péricneumoniques sont saisis du Vertige le plus violent. On peut être pris du Vertige pour la même raison en faisant de grands efforts pour porter des poids considérables; car la grande quantité d'air qu'on retient alors dans le poumon empêche l'action de ce viscere, & comprime l'artère pulmonaire. Ainsi le sang n'y pouvant circuler qu'avec peine, s'amasse dans le cerveau, comme je viens de le dire. Voilà en passant une des causes de la colique néphré.

néphrétique ou de l'inflammation des reins; car le sang qui s'étoit accumulé dans le poumon pendant tout le tenis de l'inspiration, est poussée après l'expiration avec tant de force dans le ventricule gauche, & dans l'Aorte qu'il se fait passage dans les petits vaisseaux des reins, les dilate & les enflamme d'autant plus qu'ils lui résistent moins. Il est aisé de concevoir à présent pourquoi on peut être pris du Vertige à force de courir, de retenir son haleine, d'éternuer, d'avoir le col ou la tête serrée.

La maladie nommée Cholera, (d) l'affection Histérique & Hippochondriaque, de violentes palpitations (e) du cœur, du sang grumulé (f) dans l'estomac, le rhûme du cerveau improprement dit, un Polype, l'Hydropisie Ascite, la Grossesse, l'usage de l'Opium (g) de petits vers cachés dans les replis de la membrane pituitaire de Schneider, certains vents, (h) certaines faisons, la Ciguë aquatique, la moindre particule de venin, un ulcere (i) dans les intestins: voilà les principales causes du Vertige Sympathique. En un mot pour faire une petite récapitulation de tout ce qui a été dit ci-devant, il faut conclure que tout ce qui affoiblit, épuise, trouble ou fixe les esprits; que tout ce qui irrite ou comprime médiatement ou immédiatement les nerfs ou la substance

du

(d) Aretæus, p. 14,

(e) Aret. p. 16. (f) p. 17.

(g) Morton *de Febris in genere*, p. 32.

(h) Hippocrat. Sect. 3. Aph. 5. 17. 23.

(i) Aretæus, p. 61.

du cerveau, & enfin que tout ce qui empêche le sang de circuler par les parties inférieures, peut causer le Vertige. Il est à propos de remarquer que de deux Vertiges, il y en a un qui vient de quelque dérangement de l'estomac. Vanhelimont (k) a fait de grands efforts pour prouver cette vérité qui étoit connue de presque tous les Médecins qui l'ont précédé.

Voilà l'histoire générale d'un mal très-fréquent & peu connu; tous les Auteurs qui en ont écrit sont à peine dignes d'être lus, excepté l'élégant Aretée & le subtil Bellini qui m'ont servi de guides: encore, j'ose le dire, ni l'un ni l'autre n'en a traité assez au long ni avec assez de méthode. Si les étudiants en Médecine retirent quelque fruit de ce petit Ouvrage, je croirai avoir bien profité de l'heureux loisir dont un jeune Médecin jouit long-tems avant que la pratique le détourne tout-à-fait de l'étude de sa profession, ou plutôt avant que l'une fasse fructifier l'autre, & pour ainsi dire, la couronne.

(k) Vanhelm, *Pylorus Restor.* N. 24.

F I N.

ME-



# M É M O I R E

SUR LA

## D Y S S E N T E R I E.

---

**T**OUT ce que les Médecins ons écrit jusqu'ici sur la Dyssenterie, ne me satisfaisant point, j'ai fait de nouvelles Expériences & de nouvelles Réflexions que je vais communiquer.

LORSQUE la Bile est échauffée par quelque cause que ce soit, elle s'épaissit, ne peut se filtrer par son tamis naturel, reflue dans le sang, circule avec lui, s'y subtilise, y dégénère, s'allie avec la Matière insensible de Sanctorius, & enfin transpire avec elle.

TANT que les Pores de la Peau sont ouverts, le Corps fait encore assés passablement ses fonctions, si ce n'est qu'on est tourmenté d'incommodes démangeaisons, qu'on a le sang agité, inquiet, & peu disposé au sommeil. Mais quand l'air commence à se rafraichir, les pores se ferment, & la Bile, qui, suivant la nature de tous les fluides, se jette où il y a le moins

de résistance, n'est pas plutôt refoulée dans les Veines, qu'impétueusement précipitée par des voies connues sur les Intestins.

L'AVEUGLE Nature se débarrasse ainsi d'un côté, pour s'embarraffer de l'autre.

MAIS ce qui sans Bile cause la Diarrée, je veux dire la Transpiration ordinaire arrêtée; avec elle, avec cette Humeur corrompue, fait naître la Dyssenterie.

QUI envenime, qui empoisonne de la sorte ce savon digestif? Qui lui donne la funeste propriété de mordre les Entrailles, on peut bien dire comme une Sangsue, puisqu'elle en tire le sang?

CHOSE incroyable, & qu'on n'eût jamais dévinée *à priori!* Toute cette dépravation vénimeuse vient du seul excès du Mouvement Mécanique de cette Humeur mêlée aux autres dans les Vaisseaux. Ce venin même, ce venin terrible, qui du plus doux des hommes, fait un animal enragé, doit selon moi, son origine à cette extrême alcalinescence de la Bile.

CETTE cause, qui me paroît la plus générale, donne lieu à ces Epidémies Bilieuses, qui surviennent avec le froid de l'Air. Le mois de 7bre. est pour cette raison, dans nos Climats, l'Epoque ordinaire de ces Dyssenteries, comme le mois de Janvier suivant fait la clôture de ce sanglant Théâtre.

ON voit pourquoi le même Mal, qui semble respecter l'Officier, attaque le Soldat avec furie, & d'autant plus, que celui-ci plus exposé aux alternatives du froid & du chaud, ne

CON-



connoit pas de meilleur remède contre le froid que l'Eau de vie. Et pourquoi encore la même Maladie, si rare en Hyver, est moins fréquente en Eté, qu'en Automne, & toutes choses égales, moins formidable.

DANS un tems, la Bile, qui a passé dans les Veines, transpire mieux; dans l'autre, la Nature accoutumée aux rigueurs de la Saison, leur a déjà payé son tribut d'infirmités.

MAINTENANT le Venin, quel qu'il soit, Pourpre, Rage, Peste, Putridité &c. passe toujours, du premier qui s'est infecté lui-même par des causes Naturelles internes, passe dis je, à ceux qui ne le sont pas, mais qui sont disposés à recevoir l'infection: De sorte que si l'Air se trouve chargé de Particules Dyssentériques qui volent çà & là au gré des Vents, ces Miasmes empoisonneurs, avant que de corrompre l'Air, s'étoient formés dans nos Veines. Suivant telle & telle disposition des Humeurs, elles recevront donc, ou n'admettront point la Contagion. Il est rare que les Maladies Epidémiques soient immédiatement produites par l'infection de l'Air.

LA Corruption Spontanée de nos Humeurs, étant la Cause de presque toutes les Maladies Contagieuses, la Dyssenterie ne doit pas tellement affecter de se montrer au commencement de l'Automne, qu'elle ne paroisse aussi, non seulement solitaire, mais aussi quelquefois Epidémique dans toutes les Saisons; & même lorsque le Corps, déjà fait, ou au chaud, ou au froid, n'essuie plus les vicissitudes de la Transpiration.

UNE Cause, qui excite le *Cholera*, peut bien donner lieu à la Dysenterie. Et sans accuser même le reflux impétueux de la Circonférence au Centre, la Bile aduste, qui, sans tant de détours & de furie, est directement versée dans le *Duodenum*, est plus que suffisante pour ronger & déchirer les Entrailles: Quoi qu'il faille avouer, que jamais le Mal n'est plus atroce, que lorsque les deux Causes se trouvent réunies.

TOUT vient à l'appui de cette Théorie. Les Exhalaisons, que le soleil élève au Printems, après avoir fondu la Croute de la Terre, sous laquelle elles étoient enchainées par le froid, ne contiennent point le Venin de la petite Vérole; elles ne font que le développer en nos Corps; soit ces Vapeurs mêmes putrescentes, devenues telles par le Feu souterrain, dans les lieux où elles ont croupi, sans jamais se renouveler; soit la nouvelle chaleur de l'Air.

A mesure que cette Chaleur croît, la fausse Péripneumonie, autre fruit du Printems, prend un Caractère de *Vérité* terrible, car cette *Vérité* est l'inflammation. La Pleurésie, les Fièvres ardentes, pourprées, putrides, pestilentielles, le *Cholera Morbus*, suivent, comme à la file, les diverses dépravations de nos sucs.

TOUT autre Systême paroît moins fondé. Tous ces Miasmes Contagieux, élevés des entrailles de la Terre, des Lacs, des Marais &c. sont de la fabrique de Physiciens oisifs, qui n'ont point été à l'Ecole de la Nature, ou qui n'en ont guères profité.

SI tous ces Maux & tant d'autres ne dépendent point essentiellement de la Constitution de l'Air corrompu par un Cahos de divers Elemens Hétérogènes, pourquoi la Dyssenterie y auroit-elle sa source & son Origine, tandis qu'il est prouvé, que la Bile se peut changer dans nos Corps en espèce d'Arsénic? Encore une fois la corruption putride de l'Air peut bien causer la Dyssenterie, (& plus rare & plus douce, quand sa sérénité n'est point troublée,) si les Corps, déjà échauffés, sont disposés à s'en infecter; Mais pour une Cause particulière & rare, (Cause que la seule Conjecture défend de rejeter & ne démontre point) n'est-il pas déraisonnable d'en faire une Cause générale?

APRÈS avoir prouvé que la Dyssenterie se forme originellement, non dans l'Atmosphère, mais dans le Corps humain, je dois exposer le siège, les Effets, & tous les ravages de cette cruelle Maladie.

AFFECTE-T-ELLE tous les Intestins? Oui, répond le bon Sydenham; ils sont tous affectés les uns après les autres.

PARDONNONS une Erreur générale à ce Grand Praticien; trop peu curieux de Théorie, il n'a pas ouvert un seul Cadavre, pour connoître le Siège des Maladies, & notamment de celle-ci. Peu clairvoyant sur leurs Causes, les raisons de leurs Effets ne l'inquiétoient pas davantage. Il observoit empiriquement, raisonnoit mal, & ordinairement traitoit bien il faut convenir que la Vérité fait bien plus d'honneur, quand ce n'est point par routine & comme par hasard qu'on la rencontre.

MAIS pourquoi ce zélé, ce diligent Observateur des Vivans, Degnerus, qui a laissé Sydenham si loin derrière lui dans cette Carrière, ne l'a-t-il pas été des Morts? Il n'a fait, je l'entrevois, que peu de Dissections; & que lui ont-elles appris? ce que personne n'ignore; qu'ici la Gangrène finit la Tragédie. Pourquoi les Anatomistes, peu inquiets de la nature des Maladies, négligent-ils de les chercher, de les voir dans leurs sujets? Vains Scrutateurs d'un Labyrinthe, dont Harvée nous a donné la clé, l'Anatomie a fait cent pas, & la vraie Médecine à peine un seul par elle. Que ne tournent-ils leur industrie à des vûes plus utiles? Le Corps humain est assés connu pour éclairer la Médecine; mais les Maladies ne le sont point assés.

IL m'a été avantageux d'avoir fait ces réflexions; Elles m'ont fait sentir, que les Médecins, qui n'osent ouvrir les Corps, morts de Maladies Contagieuses, ne remplissent pas toute l'étendue des Devoirs de leur Profession. Je n'ai point dédaigné les lumières, qui viennent par cette pénible voie, & par une autre encore plus dégoutante: Ce qui, vivant, ne m'avoit fait aucun mal, je ne l'ai point redouté, mort. Il n'a manqué à mon zèle que d'être plus éclairé: véritablement la brièveté de son Emploi demandoit plus de lumières.

VOICI donc ce que m'ont appris l'ouverture & l'examen de tant de Cadavres, qui m'étoient livrés chaque jour dans ces Ecoles vivantes de Médecine, hors desquelles cette science ne s'acquiert qu'avec beaucoup de tems, de difficultés, & de meurtres.

JE ne dis point avec Sydenham en quelles années j'ai fait cette multitude d'Observations & d'expériences, que j'ai rassemblées en un Corps de Doctrine, & comme sous un même point de vûe: je ne dis point quand ont régné les Dyssenteries, que je vais plutôt expliquer que décrire, parce que de telles Observations ne repandant aucun jour sur ce qui regarde le caractère & la Cause des Maladies, me paroissent assés frivoles, & ne servir qu'à faire voir l'analogie de celles qui se sont montrées dans un tems, avec celles qui ont paru dans un autre. Venons donc au fait.

LE Canal Intestinal est d'autant plus mal-traité, qu'on descend plus vers l'Anus; & d'autant moins par conséquent, qu'on s'en éloigne davantage. Au delà des Intestins grêles, où ils commencent (pris en remontant) on ne voit point d'autres vestiges du mal mortel, qu'une légère rougeur peut-être; Ce n'est que dans toute la longueur du gros Boyau, qu'on trouve, non sans horreur, les funestes traces de la Maladie; des schirres, des duretés pierreuses, trouvées telles sous le doigt, des inflammations, des suppurations, des abcès (qui passent plus de dehors en dedans du Canal, que de dedans en dehors; abcès qui contiennent quelquefois beaucoup de matières vermineuses & de petits vers) la Gangrène, le sphacèle, de fortes adhérences des Intestins au Péritoine, enfin un si grand dépouillement du velouté qui tapisse intérieurement le Canal, qu'il est souvent tout enlevé de la dernière moitié des Intestins, qui ne semblent alors qu'une espèce de chair vive.

CES Phénomènes, plus ou moins considérables dans tous les sujets, soit à la suite d'une Dysenterie solitaire acéscente, soit à la suite d'une Dysenterie Bilieuse Epidémique, prouvent sans réplique que cette maladie, de quelque espèce qu'elle soit, a toujours son Siège dans les gros Intestins, & jamais dans les grêles.

IL est surprenant que les Médecins n'aient laissé l'honneur de publier une vérité si facile à découvrir.

MAIS quoi! les Intestins grêles ne feroient donc jamais affectés? je le crois. La rougeur même, dont j'ai parlé, ne se fait pas toujours remarquer: & après les plus opiniâtres Dysenteries, je ne l'ai guères vüe s'étendre au de-là de la longueur de quelques travers de doigts; & jamais en cet endroit même, le Tissu délicat de la Membrane veloutée ne m'a paru aucunement effleuré.

IL seroit cependant possible, que les Intestins Grêles fussent attaqués, & même plus que les Gros; mais en un cas fort rare (si jamais il est arrivé) j'entens le renversement du Mouvement Péristaltique des Intestins. Par ce desordre en effet, par ce bouleversement, qui est si fréquent dans le *Cholera*; & sans lequel il ne se fait point de *Volvulus*, les Matières remontant moins vite qu'elles ne descendent, parce qu'elles montent contre leur propre poids; & par conséquent s'ajournant dans la première moitié du Canal, plus que dans la seconde, y imprimeroient une plus forte empreinte; & enfin l'Estomac, rempli lui-même d'Humeurs Morbifiques, rongé, soulevé sans cesse,

cesse, pourroit faire voir par un Vomissement sanguinolent, qu'il a lui-même gagné la Dyssenterie.

LE cas, que j'imagine seulement comme possible, ne seroit il donc jamais arrivé? Car combien de Gens, sans avoir fait aucune chute, comme dans l'exemple rapporté par Degnerus, vomissent dans la Dyssenterie des Matières Sanglantes, qui viennent certainement du Ventricule? Lorsque le sang est pur, vient-il d'un Vaisseau rompu? Est-ce Hémorragie? Faut-il que les Matières, rejetées par la bouche, ne soient que mêlées de sang, pour constituer une Dyssenterie d'Estomac; espèce, dont aucun Auteur n'a parlé. Il est difficile de dire, si un petit Vaisseau s'est rompu par de Violens efforts, ou s'il a été rongé par la Bile, qui ne remonte jamais plus facilement que par la Diète, Mère de cette Humeur, comme dit Celse.

IL est certain que, qui met en pièces les Intestins, peut aussi déchirer l'Estomac. La Bile Dyssentérique est certainement plus rongeanche & plus caustique que la Cholérique, quoique celle-ci semble se faire un jeu d'appeller à elle tous les Suc des Viscères, de fondre toute la Masse du Sang & des Humeurs, de renverser l'Action des Intestins, & toute l'harmonie du Bas Ventre.

MAIS sans nous amuser à des spéculations plus subtiles, qu'utiles, avançons, & que le flambeau d'une saine Théorie éclaire tous nos pas.

QUELQUE subtile & Volatile que soit la Bile Dyssentérique, ses plus petites particules sont composées d'huile rance

& fétide, & de principes salins, ignés, alcalescens, formant ensemble par leur mélange intime une sorte d'Amalgame Arsenical, qui par sa ténacité visqueuse reste colé aux parois Intestinales, qu'il brule, pique & déchire. Comment des Nerfs aussi exquis & en aussi grand nombre ne sentiroient-ils pas un Million de pointes aiguifées, qui les divisent? De là ces douleurs fixes ou errantes, & bien dignes par leur vivacité des parties souffrantes: Car à qui appartient-il, si ce n'est aux Intestins, où se trouvent tant de *Pléxus*, ou d'entrelacemens nerveux, de se distinguer par un sentiment exquis? A quelle déplorable extrémité le Corps & l'ame sont souvent réduits par un seul vent, qui agit avec toute son Elasticité contre ses Barrières!

DE là encore tant d'autres effets de l'action de la Bile dépravée; ce suintement de Sang mêlé aux selles; ce ratiffement douloureux du mucus; plus douloureux du velouté, lequel tient par des filers nerveux & vasculoux aux Membranes, qui sont dessous, se détache, se dépouille, s'enlève peu à peu de haut en bas, à un tel point, que je l'ai vu souvent (non sans gémir, non sans déplorer le sort de l'humanité,) pendre, de la manière la plus pitoïable, d'environ la longueur d'un tiers d'aune de France, au derrière de ces Malheureux.

TOUT ce qu'ils demandoient avec le plus d'instance, c'étoit qu'on leur coupât *ces espèces de chair*, comme parle Hippocrate, qui les incommodoient si fort, & que d'ignorans Chirurgiens prenoient pour le Rectum même, parce que cette Membrane fine, gonflée de suc, *intestinum mentebatur*,  
pour



pour imiter une heureuse expression de Martial. On coupoit en effet ce Velouté, le plus près de l'Anus qu'il étoit possible, & c'étoit, hélas! le dernier service qu'on leur rendoit, comme on en peut aisément juger.

A mesure que l'Humeur corrosive descend, tant par son propre poids, que par l'action des Intestins, les tranchées & toutes les Matières, qu'elles détachent, descendent avec elles.

Vous voudrez savoir qu'elle est la composition des Selles; Elles sont composées d'excrémens, de fucs muqueux, de morceaux de velouté, de Sang rarement pur, que je n'ai jamais vû tel, en tant que tiré par une Humeur Dissentérique; de Matières vermineuses, de petits vers, de pus enfin, qui annonce une suppuration mortelle. Toutes ces matières confondües entr'elles, forment un mélange liquide excrémentitiel, plus ou moins clair, dont la couleur, l'odeur, la consistance, varient à l'infini, suivant cependant toujours l'état, ou les degrés de la maladie.

Plus les Tranchées sont vives, longues, plus sur tout le Ténésme est violent, plus les selles sont fatigantes & douloureuses. Tels sont les effets, telle est la dissipation d'Esprits qui s'ensuit, qu'il n'est pas surprenant que les forces soient si vite épuisées.

MAIS quelle est cette irritation singulière des Nerfs du *Rectum*, qui consume la Machine en vains efforts, souvent pour un rien, pour un grain de velouté, ou même de *mucus*, & qui trompant la Volonté, toujours dupe des Mouvements les plus illusoires, la persuade que le Corps, le plus vuide, est

réellement plein, & qu'il en va sortir, comme on le desire, une grande quantité d'ordures? Pourquoi les autres Tranchées, celles qui résident ailleurs, & tranchent aussi le sentiment, ne s'en jouent-elles point de la même manière? Voilà ce que les Névrologues, & tous nos fureteurs de Nerfs ne découvriront jamais.

Je ne demande point la raison des autres effets du Ténésme. Le mal parvenu enfin, & fixé à sa dernière retraite, le *Rectum* sans cesse & fortement irrité, est forcé de s'allonger, de faire une sortie, & les Malades de se le remettre souvent en place avec les doigts.

Je ne m'inquiète pas plus de celle du Priapisme. La connoissance Anatomique de la Partie, celle de la nature mordante de Sucs infects, topiquement appliqués à l'Anus, qui en est pénétré, tout prouve que cette violente & facheuse érection vient de l'irritation du petit Muscle, connu par les Anatomistes, qui part de la surface interne du sphincter de l'Anus, & va s'insérer au bulbe de l'Urèthre: par quelque cause en effet qu'il soit titillé, comme certains impuissans le savent par expérience, il affermit & rend durable un trop court ou trop foible Phénomène d'Amour.

Pourquoi tant de Nerfs, qui forment ça & là dans la Capacité du Bas Ventre des entrelacemens, semblables à ceux des cordes d'un Mât de Vaisseau; spasmodiquement irrités, ne produiroient-ils pas, comme dans la Néphrétique, cette douloureuse rétraction des Testicules, que je ne vois pas qu'on ait observée avant moi dans la Dysenterie?

PAR

PAR la même Sympathie encore (car je laisse là celle qui produit les Nausées & les Vomissements, Symptômes communs aussi à la Néphrétique) le Ténésme passe facilement des Selles aux Urines. Tantôt elles se suppriment tout-à-fait, tantôt elles coulent goutte à goutte, avec une douleur qui imite celle du Calcul, non des Reins, mais de la Vessie, en se faisant vivement sentir au bout Gland, à la faveur de la continuité des Membranes.

APRÈS tant de misères & de calamités dans le vivant, ne devois-je pas m'attendre à voir dans le mort tout ce que j'ai décrit, & que les vestiges de la Maladie m'offriroient dans la plus sale image, comme les ruines & les cendres d'un Palais brûlé?

L'EMBARRAS est de savoir pourquoi l'Incendie a semblé respecter le Toit de l'Edifice, je veux dire, la première moitié du Canal. Foible embarras cependant, pour peu qu'on veuille considérer, que l'Humeur Dyssentérique ne fait que glisser depuis le *Duodenum*, jusqu'à la Valvule, qui fait la distinction Anatomique, & comme la Séparation du Canal Intestinal; que c'est là qu'elle s'arrête, séjourne, & que commence visiblement la Tragédie.

MAIS aiant une fois passé cette Barrière, les Intestins s'élargissent; & la cause maligne plus à l'aïse, poussée en enbas par un mouvement plus foible, presque en stagnation, y fait son nid & ses ravages, d'autant plus, que la Bile, qui vient du foye, se joint à celle dont le Sang se dépure, comme de toutes ses autres parties Hétérogènes, dans ce Cloaque.

CELA posé, quelque phlogistique que paroisse la rougeur légère, dont j'ai fait mention, elle n'en impose qu'à ceux qui ne voient pas plus loin que leurs yeux. C'est une inflammation, si l'on veut, mais qui est l'effet, & non la Cause de la Maladie. Tant & de si vives irritations Topiques & autres de la Tunique Nerveuse, & des filets de Nerfs, qui entourent & composent en partie les Vaisseaux Sanguins, peuvent bien tellement y étrangler la Circulation, qu'il s'y fasse, comme dit Mr. Boerhaave, des Erreurs de lieu, *errores loci*. Faute encore de pouvoir passer dans les Tuiaux sans nombre, bouchés & détruits, le sang revenant sur ses pas, engorgera les parties vivantes; & de toutes ces façons, les Intestins grêles, sans être le Siège de la Dyssenterie, pourront cependant participer à quelque rougeur, moins forte, à la vérité, que celle de la Plèvre des Pleurétiques, & seulement d'une teinte plus foncée & plus vive que la naturelle.

CE Phénomène ainsi expliqué, on n'en peut pas légitimement conclure, que le mal attaque indifféremment tout le Canal; encore moins, qu'il vienne toujours d'inflammation, comme l'eût crié ce savant Déclamateur Mr. Hequet, à la vûë de l'état mal interprété du Cadavre. D'ailleurs la plupart des Dyssenteries sont sans Fièvre; donc sans inflammation, du moins de la Nature de celles que nous connoissons. Presque toutes les inflammations d'entrailles sont aussi sans Dyssenterie (& *vicissim*) parce que le sang le plus phlogistique-ment condensé en un canal bouché, est rarement assez acre pour le ronger; encore ne regarderois-je l'effet de cette corrosion,

rosion, que comme une espèce d'Hémorragie, qui donne un sang pur.

TELS sont les principaux Symptômes de la Dyssenterie encore mobile ou errante dans les premières voies, avec les raisons, qui peuvent en faciliter l'intelligence, beaucoup mieux, si trop de confiance ne m'abuse, qu'on n'a fait jusqu'à présent.

LORSQU'ON n'a pas profité de la mobilité de la cause Morbifique, pour l'emporter & la chasser hors du Corps, & qu'on lui a donné, ou le tems, ou la facilité de passer dans le Sang, elle y produit des accidens plus fâcheux que les premiers, & qui sont les Signes ou les Symptômes de l'Humeur Dyssentérique transportée dans les secondes voies.

QUAND on considère l'extrême porosité d'un Canal aussi spongieux, duquel les Lavemens & la nourriture donnés sous cette forme, passent quelquefois tout entiers dans le Sang, porosité prouvée par tant d'autres Expériences Anatomiques, on conçoit clairement qu'une Humeur Contagieuse peut y pénétrer facilement, si on ne se dépêche de l'expulser.

OR le Principe malin entré dans le Sang, y fait naître des maux divers, tous dépendans de la différente nature des parties, sur lesquelles il se jette & se fixe, si elles sont solides; ou avec lesquelles il coule, si elles sont fluides. On aura, par exemple, la Fièvre, (pour ne rien dire de celle qui vient de Virritation des nerfs, vague, & intercostal, communs aux intestins & au cœur) la Bile étant mêlée, ou remêlée au Sang; car celle même qui l'avoit quitté, pour se jeter & se dépo-

déposer sur les Intestins, les quitte à son tour, pour revenir au grand Courant, par une forte de Circulation fâcheuse. Portée à l'Estomac, qu'elle pique & brûle, comme un tison de feu, elle y produit ce cruel Symptôme, qu'on nomme *Cardialgie*, & des douleurs d'autant plus vives, que le *Plexus* Stomachique est fort abondant en Nerfs, & plus tendu que celui d'aucun Viscère. Tant d'autres *Plexus* irrités par une *Dysfenterie* errante, causeront dans l'homme, comme dans la Femme, ce qu'on appelle vulgairement des *Vapeurs*, lesquelles consistent dans cette irrégulière agitation d'esprits, qui se jouent de tant de manières de notre pauvre Imagination.

Si les Miasmes Vénéneux se transportent aux oreilles, ils produisent la surdité, Symptôme aussi peu à craindre ici, que dans les Fièvres, où il se montre si souvent aux Praticiens, qui en ont bon augure, persuadés que la Masse du Sang est d'autant plus débarassée. Si c'est au Poumon que le mal s'est fixé, l'Hémoptisie paroît, vraie *Dysfenterie*, qui n'a fait que changer de viscère.

L'HIDROPISIE du bas Ventre nommée *Ascite*, des Abcès, diverses Tumeurs aux Côtes, aux Viscères, aux Articulations; la Paralytie de tel ou tel Membre, diverses Douleurs vives, Rheumatiques, aux Testicules, au Coccix, au milieu des Membres, à la Plante des piés, sur lesquels les Convalescens ont autant de peine à s'appuyer, que s'ils relévoient de la petite Vérole; des furoncles, des dartres, cent sortes de pustules cutanées, dont tout le Corps & le Visage même insupportablement démangé, se trouvent couverts (à moins que la ma-

tière

tière repompée n'ait été consumée par une Fièvre avantageuse, ou n'ait coulé par les Sueurs, par les Urines &c.). Telle est la formidable queue de cette insidieuse maladie, suite nécessaire du reflux de la Bile Dysentérique, de la dissolution du Sang qu'elle produit, des Sucs qu'elle arrête, fait croupir, suppurer; de la manière dont elle s'accroche, avec son alliage de Transpiration à la peau, qu'elle élève, ronge &c.: Telles sont les Scènes de ce nouveau Théâtre; Scènes d'autant plus terribles, qu'il est plus vivant, & plus animé.

Si tels sont les effets de la Dysenterie rentrée dans les Vaisseaux, vous voyez d'avance combien il est dangereux d'arrêter ce Mal, & que c'est le faire rentrer en dedans, au lieu de le chasser dehors. Il ne faut pas même l'abandonner à son Cours. La Nature n'a pas toujours la force de se dégager elle-même de ses Liens; au contraire une fois prise, souvent elle s'y embarrasse de plus en plus, se consume & meurt en de vains efforts.

LORS que la Bile changée en espèce d'Arсениc, ou de Cantharides, enfonce les pointes de ses sels corrompus jusqu'au vif des Entrailles; que fait la Nature? ce que fait une montre bien montée; celle-ci marque les heures sans le savoir; l'autre, non moins aveugle, mais si heureuse, si bien guidée pour l'ordinaire dans son aveuglement, qu'elle a mérité le nom de Sage, se sert de la force que tous les Corps animés ont en partage, pour secouer le Joug de ses adhérences bilieuses, & tâcher de se délivrer; de se séparer de cette poix caustique qui la fait souffrir: force innée, la seule qu'elle ait, mais qui

L

n'est

n'est pas, à beaucoup près, toujours suffisante, pour mettre les Nerfs à l'abri de tant de piqûres & d'instrumens tranchans; mouvement automatique, vainement nié par les *Stabliens*, aussi prompt, aussi vif que le sentiment même, qu'il suit de près, comme pour voler à son secours.

Ce mouvement donc, qui se montre par tout dans l'Oeconomie Animale, est le premier Médecin de la Nature: c'est lui qui détache l'Humeur acre & gluante colée aux Intestins: Et comme cela ne se fait point sans douleur, de là naît le premier sentiment de tranchées sourdes, qui suit la dilacération des Fibres; & comme on fait descendre un poids au moien de cordes & de poulies, cette Force naturelle tirant de fibres en fibres, celles des Viscères, y produit une irritation, un ébranlement, qui suppose un redoublement d'oscillation & de contraction dans les Solides. Or on sent que ce surplus de mouvement attirant, proportionnellement à son degré de force, ou de vivacité, une source d'Humeurs, plus ou moins abondante, augmente ainsi considérablement les Sécrétions qui se font dans toute l'étendue du canal intestinal; Sécrétions que le relâchement ou la laxité naturelle du tissu fibreux & glanduleux augmente encore.

Telle est la Cause la plus fréquente du *Cholera*, de la Dysenterie & de la Diarrée Biliéuse. Par-tout la Nature suit les mêmes Loix, dès qu'elle est blessée par quelque Corps étranger; cela se voit dans l'Oeil, dans l'Urèthre &c.; Les Liquides qu'elle fait couler par le Mécanisme que je viens de don-



donner, deviennent le Véhicule de l'Humeur, qu'ils ne portent, ne baloient, n'entraînent, qu'après l'avoir délaïée & adoucie.

CETTE conduite de la Machine, ne nous montre-t-elle pas évidemment celle que nous devons tenir? La Nature servant ainsi de guide à l'Art, ne semble-t-elle pas crier à haute Voix: voyez ce que je fais, & comme je m'y prends; Médecins imitez-moi: Il n'y a pas un moment à perdre; La Vraie Prudence est ici d'être vif. *Periculum in Morâ.*

LE Roi de France éprouva lui même ce danger dans la grande Maladie qu'il eut à Metz, avant le siege de Fribourg. Si on eût plutôt donné l'Emétique à sa Majesté, elle n'eût pas été à deux doigts de la mort. Le Quinquina ne borne pas ses vertus à guérir les fièvres intermittentes, ni l'Emétique à guérir les Dysenteries. Mais c'est surtout dans ces maladies qu'il faut couper l'arbre par la racine, si l'on veut l'empêcher de pousser tant de funestes branches; si on veut parer, ou obvier à cette Légion de Maux dont un seul est la Cause.

MAINTENANT comment peut-on parfaitement aider la Nature à faire cette grande Opération? par l'Emétique, plus capable qu'aucun autre Purgatif, de détacher & d'enlever l'espèce de cole arsenicale dont il s'agit.

QUOI l'Emétique! un remède si violent dans un mal si violent lui-même! une préparation chymique, si tranchante, dans des Visçères déjà tranchés, déchirés par la Bile, comme par tous les Venins Corrosifs!

DISCOURS frivoles, préjugés que l'Expérience détruit! si les Médecins les plus Zélés pour les progrès de l'Art, se préviennent contre les meilleurs Médicamens, ou parce qu'ils n'osent les employer, ou parce que le Public les redoute, il faut un Siècle à la Médecine pour faire un pas. Triste Réflexion, parce qu'elle est vraie!

NON, rien n'est moins violent que l'Emétique; Il ne s'attache, ne se prend, ne s'incorpore point aux Matières gluantes, comme font avec danger nos Résines purgatives, & il détache & expulse à souhait le Poison corrosif, Point de superpurgation; rien de fâcheux; Nulles suites à craindre après l'usage de cette Poudre Soluble. Elle frappe, frappe un seul coup; la Machine le sent; (non toujours) & c'est fait. C'est une piqueure d'aiguille, ou d'épingle, qui préserve de cent mille dards; c'est un coup d'épéon qui sauve un Cavalier de l'Ennemi; & la plaie aussi-tot faite, aussi-tot guérie, sur-tout par le prudent usage de l'Opium,

QUEL mal d'ailleurs, quand on seroit un peu tranché? quand on vomiroit? les heureuses secousses du Vomissement emportent tous les jours des Points assez vifs, tant dans la Pleurésie, que dans la Dyssenterie &c. Plus les tranchées sont vives, plus le sentiment est aigu; plus il en résulte de Vivacité dans cette manœuvre sourde, par laquelle on a prouvé, que la Nature cherche à se débarrasser, & se débarrasse en effet si souvent sans le secours de l'Art, du fardeau qui l'opprime. Le rongement que l'Emétique produit en des Entrailles délicates, n'est donc point d'un sinistre présage, si le Sang ne le suit

suit pas : au contraire, ce n'est qu'un petit mal, pour un grand bien, puisqu'il marque un décolement, qui ne peut se faire sans quelque douleur.

COMPARERA-T-ON à présent les plus petits désavantages, une causticité, un rongement momentané, quand même il tireroit quelques gouttes de Sang de plus que n'eût fait la Cause de la Maladie, aux plus grands avantages qui résultent de l'action qui a produit cet effet peu fâcheux? Des terreurs paniques doivent-elles contrebalancer la certitude où je suis de la merveilleuse utilité du Tartre Stibié, parce que ce remède est suspect au Peuple, qui n'est point en état d'en juger, & aux Médecins qui ne l'ont point éprouvé?

IL est effectivement un Art connu de faire prendre l'Emétique, en autant d'eau, & en si petite Dose, que la maladie, l'âge, & le tempérament l'exigent. Lorsqu'on n'a point de Tartre Stibié, séché au four (car alors il ne fait point vomir, & convient par conséquent à ceux qui ne peuvent vomir sans de trop violens efforts) l'Emétique ordinaire, beaucoup délayé, & comme noyé dans un grand lavage, où il est parfaitement dissous, produit communément le même effet. Rarement fait-il vomir ainsi préparé; il enfile la voie des selles avec tant de douceur, qu'on ne sent guères plus, pour l'ordinaire, la manière d'opérer, quelque considérable qu'elle soit, que celle du *Sel de Seignette*.

POUR moi, qui ai si souvent usé de ce remède, je trouve que la Rubarbe, qui purge infiniment moins, échauffe davantage. Tant il est vrai que l'Emétique réunit tout à la fois la

vertu d'un grand Purgatif, avec, pour ainsi dire, l'innocence d'un Minoratif. Et voilà pourquoi, je l'ajoute pour faire voir l'aveuglement de ceux qui détestent les remèdes chymiques, & les grandes obligations que nous avons à la Chymie: Voilà pourquoi ce remède est employé avec succès, non seulement dans la Dyssenterie, mais dans la petite Vérole, dans les Fièvres putrides, dans la Diarrée &c. où il agit en évacuant, comme en secouant, dans toutes les Maladies Soporées qui en exigent une plus forte dose. L'Âme, pour le dire en passant, semble-t-elle éteinte? tout le sentiment de cette surprenante Machine du Cerveau, est-il suffoqué, ou enlevé dans des Tuyaux farcis de Sang sous un monceau de moëlle affaïssée? Que fait l'Emétique: Il renverse l'Estomac, donne un branle considérable à toutes les Parties Correspondantes. Les Liqueurs croupies marchent, & l'Esprit avec elles. Quelle admirable Puissance de la Médecine! C'est la Reine des Sciences.

MAIS pour ne point m'écarter dans un Sujet si fécond, contentons nous de quelques Réflexions qui appuient solidement le point le plus essentiel de ma Pratique; & qu'on voye de plus en plus, s'il se peut, combien de lumières il faut avoir & quel Homme supérieur il faut être, pour mériter le titre de Médecin, donné cependant à tant de sots & d'ignorans. C'est toujours le hazard qui dirige le meilleur Praticien, quand il n'est point éclairé par la Théorie. Sydenham, qui s'en est passé, avec elle, n'eût point fait tant de faux pas; Et encore une fois la Vérité lui eût fait plus d'honneur.

CON-

CONSERVER ce qui se trouve dans les premières voies, c'est craindre d'enlever au feu qui va consumer les Viscères, les Alimens qui ne peuvent que l'entretenir & l'augmenter.

VOULOIR corriger la Maladie par quelque prétendu Spécifique, projet impossible, promesse de Charlatan! Le Seul spécifique d'un homme au fait de sa Profession, c'est la Méthode. C'est la Cause, & non les Effets, qu'il faut attaquer. Suspendre, arrêter brusquement ce que la Nature fait si sagement couler, c'est la prendre à contresens; c'est être de ces Médecins Vulgaires, qui ne semblent se piquer de la suivre, que lorsqu'elle est dans le mauvais chemin.

LES Astringens ayant formé une espèce de Digue, qui empêche ces eaux salutaires de s'étendre librement au loin, & de charier avec elles le Venin, il n'est point délaïé; en conséquence, il ne peut être détaché des lieux de son adhérence, que l'affluence de ces liqueurs eût en partie détruite. Bien pis; ce que les eaux détrempent sous la croute des astringens, entre plus facilement par les Veines lactées & par tant d'autres voyes dans le Sang; & plus la glüe Dyssentérique reste colée aux parois intestinales, plus le loup, comme on dit, a de disposition à s'enfermer dans la Bergerie.

IL est évident que les parties les plus déliées, les plus mobiles de cette glutinosité empoisonnée, s'étant insinuées dans les Veines, soit pour avoir négligé de la délayer, de la ratifier; soit pour avoir, qui plus est, tenu une conduite capable de la faire rétrogarder; on verra s'élever les orages dont

j'ai

j'ai fait le détail, & qui naissent tous de cette diverse Métastase de la Dyssenterie.

SI tels sont les ravages de ce venin dans le Sang, qu'ils nous font vivement regretter sa présence dans les premières voyes, parce que les blessures qu'il y fait, sont beaucoup plus à la portée des secours, cette seule Vérité ne nous éclaire-t-elle pas sur toutes les autres? N'est-il pas clair, que tout l'Art consiste à chasser le mal par le plus court chemin? Qui doute, qu'il ne faille d'autant plus évacuer, qu'il y a plus d'humours Dyssentériques, & que le Sujet est bilieux, & sur tout crapuleux.

LA même Pratique est aussi absolument nécessaire dans les Dyssenteries, d'une qualité entièrement opposée à celle dont j'ai prétendu parler jusqu'à présent, c'est-à-dire, dans celles où domine l'acescence, & dont la contagion est bannie; raison pour laquelle on les appelle *Solitaires*. En l'une & l'autre espèce, il faut purger, sans balancer, & d'autant plus vigoureusement, qu'on a le Corps rempli de fruits, de lait, (coagulé par quelque acide dans les Entrailles,) d'huîtres, de viandes, principalement salées, de poisson, de légumes, & en un mot de crapule, soit acescente, soit putrescente. Or quel autre remède que l'Emétique peut mieux chasser & emporter comme d'emblée cet amas de Matières amoncelées; restes indigestes d'alimens aigris, rances, ou pourris, dont l'énorme quantité engotie & farcit toute l'étendue des gros Intestins.

CE gourmand de profession a dans le Ventre tout ce qu'il a mangé depuis huit jours; & que n'a-t-il pas mangé? cepen-

cependant, Médecin, vous ne voulez point purger! Pour moi, je ne respecte pas plus ce tonneau d'ordures, que vôtre honteuse ignorance. Quoi! vous ne voyez pas que se mêlant peu à peu aux Matières que l'Humeur Dyssentérique, quelle qu'elle soit, a déjà infectées, tout ce vaste cloaque s'infectera tout entier lui-même, comme un grand tas de pommes se corrompt par une seule pomme pourrie? & alors ce n'est plus un monstre ordinaire que vous avez à combattre, c'est un Hydre, qui demande un Hercule en Médecine.

L'EMÈTIQUE donc, voilà la massue dont il faut s'armer, avant qu'une seule tête en ait produit tant d'autres. Il est en effet si puissant en certaines dispositions du Corps, qu'à la plus petite dose, ( $\frac{1}{4}$  de grain fort délayé) donnée à un Seigneur fort crapuleux, je l'ai vû vuidier, à la fois, & tout un baril d'ordures, & toute la matière morbifique, qui avoit fait venir beaucoup de Sang, de sorte qu'au bout de 24. heures tout le mal rongean disparut pour jamais. Par rapport à l'état actuel & futur, on peut donc regarder l'Emétique, comme une Médecine *Térapeutique & Prophylactique*.

QUE peut opposer à cela Degnerus? Que peuvent objecter tous les Médecins d'un sentiment contraire? car c'est principalement dans les Dyssenteries mêmes de ce Docteur de Nimègue, que le Tartre Stibié remporte aisément la Palme sur tous les autres remèdes; c'est précisément dans celles, qui sont véritablement Bilieuses & Epidémiques, qu'il se distingue le plus, & se montre même absolument nécessaire. Le défaut

d'expérience à cet égard ( car la prévention de Degnerus contre l'Emétique, l'a empêché de l'essayer ) la timidité de tant d'autres, trop honorée du nom de Prudence ( puisqu'elle vient le plus souvent de ce qu'on n'ose s'éloigner du chemin frayé, ou de la méthode favorite de chaque País : ) de si foibles raisons l'emporteront-elles sur les plus fortes & les plus concluantes ? sur tant d'observations & d'expériences, toujours les mêmes en divers lieux, sur une heureuse hardiesse, justifiée par des Succès sans nombre ?

IL est si nécessaire de purger fortement, au lieu de *purgeoter* ; Il est si essentiel de commencer par là le traitement, que, si on ne l'a pas fait, dèsqu'on a pû & dû le faire, il faut cependant toujours en venir là, en quelque tems de la Maladie que ce soit, pourvû que les solides ne soient point encore entamés ; car il est des cas désespérés, où l'on n'agit pas seulement en pure perte, on profane le Remède, & on deshonne le Médecin.

A plus forte raison faut-il se hâter de mettre en oeuvre les plus grands secours, si l'on a eu affaire à un Médecin assés ignorant pour donner le *Diascordium* & autres dangereuses drogues, sous prétexte de reserrer des Fibres trop lâches, & de fermer des Vaisseaux ouverts.

MAIS lorsque le Mal a déjà duré un certain tems, toute l'étendue de son Siège, ou du Canal qu'il parcourt, étant arrosée & infiltrée d'une prodigieuse quantité de Sucs plus rongeurs & plus gangréneux que jamais ; qui le croiroit ? (& c'est à l'éloge de l'Emétique promptement employé que je l'ajoute)



ce remède m'a paru insuffisant pour couper pié aux funestes progrès de la Maladie.

A quel plus puissant purgatif avoir donc recours, dans ces opiniâtres Dyssenteries, qui menacent de gangrène? Au Verre d'Antimoine? Je l'ai plusieurs fois donné à la dose d'un quart de grain dans de la Cire, faisant boire par dessus des liquides capables d'empâter, ou d'émousser les pointes corrosives de ce verre, tels que l'eau de Ris, l'eau de pattes de Poulardes, l'eau de Pariétaire avec de l'huile d'Amandes douces, du Syrop violat, du Suif fondu, qu'on donne aux Pauvres, pour appaiser les simples tranchées de la Dyssenterie, tant par la bouche, qu'en lavement.

RIEN de plus efficace que cette dernière préparation chymique: J'ai vû frèquement le ventre le plus dur, le plus tendu, le plus douloureux, se détendre & s'amollir par son Opération: les Malades charmés sembloient se le manier, comme s'il n'eût plus fait partie de leur Corps, tant il étoit insensible. Les tranchées se calment, les Selles se modèrent; souvent les unes & les autres disparoissent presque sur le champ sans retour & sans suite: ce qui prouve, qu'il vaut mieux tard que jamais attaquer un puissant Ennemi avec les plus fortes armes.

QUAND la Cause est emportée, les Effets cessent aussi impunément, que nécessairement. Combien de Soldats qui alloient vraisemblablement périr, ont été, des portes de la Mort, rappelés à la Vie, graces à l'heureuse Opération d'un remède, que j'essayai d'abord par désespoir.

CEPENDANT comme ce n'est point ici un de ces cas, où le Médecin puisse, ni doive rien céder aux préjugés, ou aux répugnances du Malade, ne saisissons point d'une main foible des momens aussi précieux que les premiers: ils ne peuvent ni se rappeler, ni toujours se réparer. Plus l'occasion passe vite, *Occasio præceps*, plus il est téméraire de se flatter de réussir, quand coupable de négligence dans les commencemens on n'a pas fait valoir les plus grandes ressources de l'Art.

J'AI remarqué que moins on a été purgé dans le cours de la Maladie, soit naturellement, soit artificiellement, plus ce *Verre* est indiqué, plus il purge (rarement fait-il vomir) & par là fait de miracles. Cette préparation d'Antimoine m'a paru absolument nécessaire pour redresser, autant qu'il est possible, les torts punissables de ces Médecins, que j'ose appeller *Astringens*, du nom de leurs détestables remèdes. Il y a moins à compter sur ce Médicament, lorsque malgré le prompt usage, & même réitéré, s'il le faut, de l'Emétique, les choses vont cependant de mal en pis; quoiqu'au fond ce qui peut le plus efficacement écarter une gangrène prochaine, dont menace un Mal rebelle, ne doive jamais être dédaigné. La gangrène une fois formée, le meilleur Médecin, & le meilleur Quinquina sont inutiles.

VOILA la Cure essentielle de toutes les Dysenteries humides, dans lesquelles les selles démontrent qu'il y a des Humeurs à évacuer. Quelle que soit la Nature de ces Humeurs, cette méthode est préférable à toutes les autres. Qu'importe la qualité du Poison, s'il est prouvé qu'il faut vite s'en délivrer,

vrer, & qu'il ne doit rester aucun prétexte de négliger l'Emétique? Cette Doctrine comprend non seulement les Epidémies Biliéuses, Alcalines, Putrides, & d'une puanteur Contagieuse (contre laquelle il n'est point de Vinaigre assés fort, tant pour le Médecin qui s'en lave, que pour le Malade qui en boit); elle regarde aussi les Dyssenteries Solitaires; soit Biliéuses, quoique d'une Bile plus douce, & non contagieuse; soit encore produites par des Matières disposées à s'aigrir, ou à se putréfier.

Je vais dire plus, sans craindre qu'on m'accuse d'exagerer la vertu de l'Emétique; elle seroit en effet trop bornée, à ces Dyssenteries, dont la Cause matérielle est, ou si ténace, ou si abondante, que le Simple délaïement ne pût suffire pour l'éteindre; elle s'étend jusques à ces Maladies du même genre, qui n'étant, ni ce qu'on appelle sèches, ou sans Humeurs, ni inflammatoires, proprement parlant, ne semblent pourtant pas tout-à-fait exemptes de Disposition Phlogistique.

ON reconnoit cette espèce à une Douleur fixe, poignante, vive, mais non atroce, comme dans les Dyssenteries vraiment inflammatoires; les selles montrent du Sang, ou tout-à-fait pur, suivant quelques Auteurs, ou mêlé de quelques matières, non semblables, ni aux Raclures de Boyaux, ni à de la Lavûre de Chair, mais à une mucosité picéuse, ou goudronneuse, dont l'excrétion n'empêche pas les Douleurs de continuer avec beaucoup de vivacité. Comme ces Matières constituent la Dyssenterie, & sont la Cause qui ronge les Entrailles, il est certain qu'il n'y en reste toujours que trop pour leur repos.

CRAIGNONS le point fixe, beaucoup plus que les tranchées ordinaires; car quoique la Fièvre ne paroisse point encore, il marque la disposition inflammatoire qui caractérise la Dyssenterie du même Genre: Mais songeons en même tems qu'ordinairement plus on va à la garde robe, moins on rend de Sang, & plus de Dyssenterie.

QUE la Douleur ne se taise donc point sans de bonnes raisons, qu'elle ne cède qu'au Sang versé, d'une main, plutôt prodigue, qu'avare; & à la Méthode Antiphlogistique, & même, s'il est besoin, Antiseptique. Si elle vient tout à coup & d'elle même à cesser, tandis que le pauvre Malade se réjouit avec l'ignorant qui l'assassine, en criant, *Victoire*; la gangrène & la mort sont déjà dans les Viscères. Mais en même tems ne négligeons jamais la voie des Selles; car non seulement le Sang arrêté & condensé dans quelques Vaisseaux intestinaux, peut facilement ronger ces tuyaux douloureusement tendus, amincis, & conséquemment sur lesquels la brulante acrimonie de ce Sang croupi peut facilement mordre d'un côté; mais de l'autre, une Bile résineuse presque toujours de moitié, dans l'affaire, pique, blesse, ouvre les Intestins.

TELLES sont les deux Causes qu'il faut combattre dans les Dyssenteries humides & inflammatoires, quelque peu qu'elles soient l'un & l'autre.

DE là nait 1. la nécessité de faire autant de Saignées qu'il en faut pour résoudre, ou dégager l'inflammation, soit formée, soit prête à se former 2. Celle d'évacuer, non par des

des résines, dont le danger a été insinué cy devant, non par des Minoratifs, connus pour insuffisans, mais, je le repète, par l'Emétique.

ON se récrieroit encore ici vainement; le Tartre Stibié enhardi, si j'ose m'exprimer ainsi, par les détentes, ou les relachemens que la Saignée produit, passe mieux, agit de concert avec elles, & les seconde merveilleusement. Il expulse l'Humeur qui mine l'Intestin, d'autant plus impunément que la Veine ouverte a déjà donné du jour à la Circulation, & lieu à la détente dont je viens de parler.

L'EMÉTIQUE n'est donc jamais employé dans ces soupçons de légère phlogose, avec plus de prudence & moins de péril, que lorsqu'au moins une Saignée l'a précédé.

CEPENDANT si on est fondé à soupçonner quelque amas de crapule, dans les premières voyes, j'ose avancer que le mieux seroit de commencer par purger: & supposé qu'on se trompât, il est facile de se redresser, en venant promptement à la Saignée. La difficulté du passage de l'Emétique; les violens efforts qu'il fait faire; les Douleurs qu'il augmente, tout éclaire aisément cette erreur, d'ailleurs peu dangereuse par la manière, dont on donne aujourd'hui ce remede.

A dire vrai, on est quelquefois fort embarrassé, tant les signes sont obscurs, auquel on doit d'abord donner la préférence, ou de l'Emétique, ou de la Saignée. Le meilleur Médecin, comme le meilleur Philosophe; n'est pas toujours le moins incertain. Ce que le Malade raconte des repas qu'il a faits;

a faits; ce que le Médecin lui aura vû manger lui-même depuis quelques jours, la plénitude apparente d'un ventre constipé, gonflé de Vents, spasmodiquement tendu, tout séduit quelque-fois le tact le plus attentif & le plus fin: j'avoüe que j'ai vû des cas, où j'aurois voulu avoir commencé par la Saignée, & d'autres, par la Purgation. J'en dois ajouter un autre, qui fait ici une Observation importante; c'est que j'ai une fois donné l'Emétique, quoiqu'il y eût quelque disposition inflammatoire, & presque nulle crapule, comme je m'en étois, sur la confession du Malade, faussement persuadé: & cependant les Douleurs parurent sur le champ se moderer, & la Matière Dyssenterique qui vint à la garde-robe, mieux détachée que par aucun minoratif, diminua tellement la fréquence des Selles & la vivacité des tranchées, qu'au moien de quelques Boissons détersives, antiseptiques & antiphlogistiques, telles que l'eau commune, la limonade, le petit lait, sans lavement, sans bouillon, la curation fut heureuse en peu de jours. Ainsi l'Emétique fort détrempé n'est rien moins que redoutable, dans les circonstances mêmes, où il m'eût fait toujours trembler, si cette méprise ne m'eût rassuré. N'est-ce pas de la même manière qu'on a découvert l'utilité de la Saignée, pour faire sortir la Rougeole, la petite Verole &c.; lorsqu'on l'a faite par une forte d'erreur, dans des maladies qu'on imaginoit tout autres que celles-là? Quel Triomphe pour l'Emétique!

JOIGNONS les avantages de la Saignée à ceux de notre remède favori. Elle fait plus vite éclore la Fièvre, que le point fixe annonce, & qui se couve comme sous les cendres du mal Phlogistique.

UN

UN Point douloureux, sans Fièvre, est souvent plus à craindre, seul, qu'avec elle. En général la Saignée accélérant ce mouvement excessif des Liqueurs, est donc en soi, pour cette raison même, avantageuse & salutaire.

RAPPELONS-NOUS que la brusque disparition de la douleur, est un signe de gangrène, parceque cette espèce de désertion ne vient pas, comme dans les Points vifs bien guéris, d'une heureuse résolution du Sang rentré dans ses tuyaux; mais d'une rétrogression spontanée de toutes les Liqueurs vitales qui ont abandonné la partie souffrante.

N'EST-IL pas vrai, que lorsqu'il n'y a point de Fièvre, ce reflux total est plus dangereux, que lorsqu'il y en a? n'est-il pas évident que cet abandon des Forces de la vie doit être alors plus ordinaire?

LORSQUE la douleur est prête à s'éclipser par le défaut de ces forces vitales, elle est conservée soigneusement par la Fièvre avec la vie de la partie, graces au Sang & à la chaleur qu'elle y porte, choses précieuses, que la partie affectée étoit sur le point de perdre.

ORDINAIREMENT une partie de l'embarras inflammatoire se lève par la Saignée, avec une partie de la douleur, qui de forte & d'insupportable qu'elle étoit, devient plus tolérable & plus modérée. Cette Soustraction de la Cause & de son Effet, excite la Fièvre, parce que le vuide produit dans les Vaisseaux, doit être nécessairement rempli par la nouvelle progression des Liquides, dont le cours est augmenté:

N

mais

mais ce mouvement nouveau dans la Masse du Sang! doit diminuer encore la Douleur, si tel est le vuide des Vaisseaux, qui étoient bouchés il n'y a qu'un moment, qu'il puisse faire marcher & entraîner avec lui plus ou moins de la Matière qui fait l'Obstruction: & pour que la Fièvre chasse même la douleur sans retour, il suffit qu'elle vienne à bout de mettre en mouvement toute l'Humeur qui n'en avoit plus.

C'EST ainsi que la Fièvre peut avantageusement entretenir les Douleurs Dysentériques & autres, lorsqu'elles sont trop tôt & sans raison prêtes à s'échapper. On voit que c'est en suppléant au Mouvement qui manque aux Liquides, ou en l'excitant, qu'elle entretient ces Maux salutaires, d'où résulte en ce cas, le danger évident de l'absence de la Fièvre, que les Médecins Prudens regrettent, & sont quelquefois si fâchés de ne pouvoir faire naître. La Fièvre n'augmente nos Douleurs, que lorsque les Vaisseaux sont trop pleins.

JE compare le Sang phlogistique sur lequel agit la Fièvre, lorsqu'on a ouvert la Veine, & par conséquent que le Volume des Liqueurs a été diminué, à un glaçon emporté & battu de toutes parts par un torrent rapide: les coups qu'il reçoit, ne tardent pas à le fondre à le mêler & le faire circuler avec tout le courant des eaux. La même chose arrive dans les Obstructions inflammatoires: la Fièvre n'est qu'un flot qui pousse celui qui n'alloit plus. Par cette Mécanique le Sang croupi reflue dans ses tuyaux & reprend son cours avec assés de facilité. De là toutes ces belles & surprenantes guérisons  
que



que la Fièvre opère en d'habiles mains. Tel est le Bénéfice de la Fièvre.

J'AI aussi fait voir celui de la Saignée, & combien il est, je ne dis pas utile, mais nécessaire de seconder, loin qu'on ait rien à craindre de son usage, l'ouverture de la veine par l'Emétique; (a) &, ce que je dois ajouter, malgré quelque disposition inflammatoire qui sembleroit le contr'indiquer, je viens de le donner, pour le dire en passant, dans une fausse Peripneumonie, qui n'étoit cependant pas si absolument fausse, qu'il n'y eût quelque phlogose dans toute la masse du sang, comme on en pouvoit juger par la surface coëneuse des Saignées, & sur-tout dans la poitrine; ce que manifestoit une petite toux sèche, & une respiration fréquente & laborieuse: je l'ai donné, dis-je, ce remède si effrayant, entre deux accès de catarrhe suffoquant, le malade étant plus tranquille, a qui? à un (b) Seigneur de cette Cour, & sous les yeux d'un Prince si universellement éclairé, si pénétrant en tout genre, que certainement le grand Boerhaave, le réformateur de notre Art, n'a point eu dans cette maladie des vües plus sages que Sa Majesté; ni Hippocrate, plus d'honneur que moi en cette occasion. Le moïen d'en dire davantage, lors qu'osant à peine dire la moitié du vrai, on court risque de passer peut-être pour un vil flatteur, uniquement parce qu'on parle d'un Roi! Mais, pour revenir à mon Tartre Stibié, telles ont été les puissantes & heureuses sécouffes qu'il a produites, qu'elles

N 2

font

(a) V. la *Maladie de Mr. le Fevre* dans un *observat. de Med. Prat.*

(b) Mr. le Comte de Rottemburg.

font venues à bout de dégorgé un poumon farci de glue. J'entens cette prodigieuse quantité de matières visqueuses, qui amassées de loin dans le sang, & enfin fixées au poumon, le boucheoient d'autant plus, & fermoient les vésicules à l'ingrès de l'air, qu'après avoir été fonduës par des jours & des poëles fort chauds, elles avoient ensuite été comme figées par le froid dans ce principal organe de la vie. Or si ce médicament agit avec tant d'énergie, s'il débarasse tout-à-fait un viscère, qu'il ne secoüe cependant que Sympathiquement, s'il romt ainsi, pour ainsi dire, la maladie, jusqu'à mettre désormais le malade hors de danger; qu'on juge à présent ce qu'il fera sur des parties qu'il affecte immédiatement; & avec quelle facilité les ratissant en quelque sorte, il détachera & enlèvera toutes ces raclures gluantes & caustiques, qui constituent la Dyssenterie.

QUELQUE soit cependant l'excellence & l'étendue des vertus de l'Emétique, il est des cas qui ne permettent pas d'en faire usage: je n'ai garde de les dissimuler; ce n'est point l'Esprit de Systême qui me conduit.

QUOIQUE l'Emétique ne ronge, ni n'enflamme, en grand lavage; on doit cependant s'en abstenir; 1<sup>o</sup>. dans ces Dyssenteries vraiment inflammatoires, soit de Sang pur, soit mêlé à des Matières rongeantes, parce qu'alors on ne doit pas plus s'embarrasser de la Dyssenterie, que s'il n'y en avoit point; toutes les attentions & les Forces de l'Art doivent se tourner vers l'inflammation des Intestins, qui dégénère si vite en une fatale gangrène. L'Inflammation étant apaisée, il est tems d'atta-

d'attaquer la Cause humorale morbifique, que la Methode Antiphlogistique a déjà beaucoup énermée, mais pas plutôt; *festina lente.*

LORSQUE le Malade a les Entrailles d'une si grande délicatesse, que le Tartre Stibié les a écorchées jusqu'au Sang, toutes les fois qu'il en a pris, ou même a causé quelque Hémorragie; il ne faut point le donner; les expériences antérieures l'ont proscrit.

LA même précaution doit avoir lieu, lorsqu'on est sujet à vomir le Sang, soit de l'Estomac, soit du Poumon, ou à la suite d'une chute, ou par une Hémophtisie habituelle.

QUAND la Dyssenterie est sèche, ou absolument sans aucune Humeur, qui exige la purgation, il n'est question que de détendre, d'amollir les solides, & de noyer, ce qui se fait sans peine, le peu d'Humeurs Dyssentériques; si les Médecins prudens n'osent risquer la manne, de peur d'irriter, jugez combien le Tartre Stibié seroit dangereux. Craignons-le, sur-tout dans ces Dyssenteries dont les selles s'arrêtant trop brusquement, ou par elles-mêmes, ou par un Art téméraire, ne laissent après elles que des tourmens d'autant plus atroces. Disons donc ici (avec Hippocrate dans le *Colera sec.*) *cave ne vomat.* Précepte sage, & certainement d'une grande pénétration, mais encore plus nécessaire dans une suppression imprudemment procurée. En effet l'action du vomissement attirant en haut toutes les matières contenues dans le Canal, où elles descendoient peu à peu, seroit remonter la Dyssenterie jusques dans l'Estomac par le Mécanisme que j'ai exposé ci-devant.

A plus forte raison, si le Mouvement Périftaltique des Inteftins renverfé, y avoit déjà porté la Maladie, notre grand Remède feroit-il infiniment pernicieux.

IL n'eft point auffi (c'eft une Conclufion de ce qui a précédé,) abfolument néceffaire dans ces Dyffenteries légères, dont quelque purgatif doux peut détacher & emporter l'Humour morbifique, & où quelque Boiffon graffe & huileufe peut remédier à fon peu de caufficité. C'eft pourquoi j'ai guéri moi-même en divers lieux un fi grand nombre de ces Maladies, lorsqu'elles étoient de peu de conféquence, non feulement fans l'Emétique, mais tantôt avec la Rubarbe feule, tantôt avec le feul Ypecacuanha, tantôt avec le feul Syमारouba, car j'ai voulu éprouver féparément toutes ces chofes. Comme tout eft fain aux gens fains, tout réuffit à ceux qui font peu malades.

QUOIQ'IL n'y ait point d'inflammation, ni de difpofition inflammatoire, il fuffit qu'il y ait Pléthore & Fièvre, enfemble, ou féparément, pour en venir à la fignée, malgré la crapule des premières voyes, avant que d'ordonner à un remède, qui peut augmenter la Fièvre, & dans certains fujets occafionner trop d'efforts & de gonflemens. La Saignée faite, le remède agit plus doucement, comme on l'a expliqué, mais une Fièvre légère, fans Pléthore dans un Tempéramment cacochyme, ne m'engage point à perdre un Sang précieux. Il eft la fource des forces qui ne fe perdent que trop vite.

IL s'enfuit que l'Emétique doit être banni de ces Dyffenteries, dont l'Humour douce & modique eft auffi facile à déla-

délayer, adoucir, évacuer, qu'il est impossible d'en venir à bout sans Emétique, lorsqu'il se présente une cause beaucoup plus terrible à combattre.

Qu'ON ajoute à cela les divers états qui ne permettent pas l'Emétique, la Grossesse, la Phtyfie, l'Accouchement, dont les effets produisent une Dyssenterie Mécanique qui se guérit d'elle même; la Dyssenterie, produite par le Mercure (a) par certains venins &c., & on aura les principales exceptions que j'ai dû faire. En Médecine, il n'y a peut-être pas de Règle si générale, qui n'en ait. Mais si l'on ne peut jamais tout dire, si on ne peut tout faire entrer dans un Traité complet, que fera ce dans un Mémoire fait pour les Gens de l'Art?

JE regarde au reste comme frivoles & dénuées d'expérience, les autres Objections qu'on fait contre l'Emétique.

Loin

- (\*) S'il y a crapule dans cette Dyssenterie, soit parce que le malade n'a pas été, ou a été mal préparé aux frictions, ou à l'usage interne du Mercure, soit parce qu'il a trop mangé, depuis qu'il est dans les grands remèdes, il faut donner, non l'Emétique, qui animeroit trop l'action d'un fossile déjà trop fougueux, mais purger simplement avec la Rubarbe, & ensuite calmer avec le syrop de Diacode, après l'opération de chaque minoratif, qu'on est souvent obligé de réitérer, avant que le fond de la crapule soit emporté. L'Ypecacuanha ne convient qu'à ceux dont les Intestins laches ont peu de ressort. C'est pourquoi je n'approuve point Mr. Astruc qui n'a qu'une même méthode dans tous les cas qu'il expose de morb. Vener.

Loin de relacher les Fibres intestinales, comme le craint Degnerus, il rend le ventre d'autant plus paresseux & constipé, qu'il a produit une plus grande évacuation. Il faut que les sources se soient remplies d'autres fucs, pour en filtrer de nouveaux dans le Canal.

Mais je veux que l'Emétique laisse quelque penchant à la Diarrhée, quel dommage, je vous prie, dans un Mal, qui ne demandant qu'à être délayé, ne peut s'énerver & se relacher qu'avec les fibres intestinales?

CONCLUONS donc, nous en avons acheté le Droit par une chaîne d'Observations sûres & de raisonnemens rigoureux, concluons en faveur de l'Emétique; il merite certainement la préférence sur tous les autres remèdes, sans excepter le *Kermes Mineral*, ou la *Poudre des Charrieux*, dont je me suis convaincu que certains Praticiens font une trop grande estime; mais principalement encore une fois, dans ces Epidémies terribles par leur contagion, ou dans ces Dyssenteries solitaires, mais crapuleuses de toute espèce.

J'AI insisté fortement sur ce grand Point de Pratique, tant pour mieux l'inculquer & comme le graver dans le cerveau des Lecteurs, qu'en même tems pour faire voir que les Observations contraires en apparence, publiées jusqu'ici, sont trop foibles, trop timides, & sans contredit moins contre l'Emétique, qu'on avoie n'avoir point éprouvé, qu'en faveur d'autres remèdes légèrement examinés & trop fortement préconisés.

LA chose est affés de conséquence & affés neuve, pour l'avoir approfondie; bien des Médecins François de ma connoissance ayant à la vérité souvent employé l'Emétique dans la Dyssenterie, avec un succès qui confirme les miens & les a enhardis; mais personne, que je sache, n'ayant prouvé la nécessité des plus puissans Purgatifs dans cette Maladie. Quoi de plus sérieux & de plus intéressant en effet, que de démontrer clairement quelle doit être la Baze fondamentale de la Curation d'un Mal aussi insidieux & terrible qui se répand au loin dans les Aires, ravage les Camps & les Villes, & détruit souvent dans une Campagne plus de Soldats que l'Armée Ennemie. Dans les Maladies, tout dépend du premier coup d'œil; si on ne l'a pas juste, on ne peut que s'égarer; mais comme dit le Vers Latin, qui a bien commencé a presque fini.

AYANT déjà fait une bonne brèche, & comme forcé l'Ennemi dans ses derniers retranchemens, ce qu'il reste à sçavoir & à faire, est bien peu de chose; choses connües, ou faciles à connoître. Car après tout ce que j'ai dit, qui ne conviendra que l'Ypecacuanha & la Rubarbe, j'entens sa Teinture même de Rolfincius, telle que Degnerus nous la recommande, certes non sans raison, ni sans amour de l'Humanité; qui ne conviendra, dis-je, que ces deux Médicamens ont une vertu de trop, l'Astringente; Vertu dangereuse des deux parts, & qui nous apprend bien qu'un Remède doit être connu à fond, non par une vaine Analyse Chymique, qui ne repré-

sente plus la chose, mais par la bonne Méthode & l'Expérience. Tant il y a d'Art dans le nôtre!

Qui ne voit encore qu'il ne faut user de ces Remèdes, que lorsque leur autre vertu Purgative, (seule, quand le Mal est doux & benin; à la suite de l'Emétique; quand il paroît redoutable) peut suffire à extirper le peu qu'il y a de racines Dyssentériques? Qui ne sent que l'Ypecacuanha & la Rubarbe purgeant & resserrant tout ensemble, il ne faut point se presser de les mettre en œuvre dans le second cas, c'est-à-dire dans les violentes Dyssenteries, de peur qu'ils ne fassent plus de mal en resserrant, que de bien en purgeant; ou que du moins une qualité ne nuise à l'autre: d'où il suit, qu'il faut prendre habilement le moment, où il est besoin d'astreindre & de fermer l'Ecluse: & comme ce besoin est indiqué par un trop grand relachement & par l'absence des Douleurs, il est évident que l'emploi de tout Astringent doit être relegué à la fin de ces cruelles Dyssenteries dont nous parlons.

MAIS parce qu'il en est d'un grand nombre de Dyssenteries, comme de tant d'autres Maladies, qui non seulement se guérissent fort bien, abandonnées à elles-mêmes, mais, qui plus est, maltraitées; il n'est pas surprenant, qu'outre la rubarbe, l'Ypecacuanha & le Simarouba, une foule innombrable d'autres remèdes obscurs, vantés par le Peuple & par nos Auteurs, aient réellement assés d'efficace, pour faire souvent orier au Miracle, des Esprits bien dignes de prôner chacun sa Drogue.



JE dirai ici ce que j'ai observé au sujet de l'Ypecacuanha, c'est que donné grain à grain, avec quelque Sirop, ou Conserve Astringente, comme celle de Coïng, il ne fait point vomir, refferre mieux, & arrête plus vite le cours de ces Dyssenteries, qui quoique légères en soi, tirent en longueur, font honte au Médecin, & ennuyent le Malade défolé de n'en point voir la fin.

POUR ce qui est du prétendu *Macer des Anciens*, on avoit voulu asservir, disons plus, sacrifier la Médecine à une Racine, qui, quelque précieuse qu'elle soit, ne peut jamais valoir, qu'autant qu'elle répond aux vûes de l'Art, & entre dans le Plan de cette Méthode clairement raisonnée, sans laquelle un Médecin n'est au plus qu'un heureux Charlatan. La fureur de tous Paris pour l'Ypecacuanha & pour l'Empirique qui le prescrivait dans tous les cas, le plaçoit par conséquent à tort & à travers, cette fureur, dis-je, qui ne permettoit d'envifager que les Gens sauvés par le nouveau Remède, & jamais ceux qu'il avoit fait périr, ne devoit pas durer long-tems: les vrais Médecins l'avoient prédit; c'est pourquoi ils n'ont point été surpris du discrédit où est tombé l'Ypecacuanha.

Toujours peu à peu moins ébloui, moins frappé des succès de cette Racine, le Peuple a daigné voir enfin qu'elle n'empêchoit pas bien des Malades de succomber: avec plus de lumières, il eût rejeté la perte de tant de Citoyens sur la mal-adresse ou l'ignorance de ceux qui s'en servent, autant que sur son peu de vertu enfin reconnue.

MAIS que dis-je! Mr. de Jussieu même a négligé de  
O 2 faire

faire cette réflexion; voyant la Poudre Helvétienne moins en vogue, il a mieux aimé tâcher d'élever son *Ecorce* sur les débris de la *Racine*. Par bonheur il n'a pas été plus heureux que le Père du premier Médecin de la Reine de France; & comme dit fort bien celui de Nimègue, il a plutôt obscurci, qu'éclairci les vertus du *Symarouba*, à force de les exagérer.

AVANT que d'avoir lû Degnerus, je m'étois cent fois convaincu que le *Symarouba* ne meritoit pas les éloges outrés, qu'on lui avoit donnés dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris. Voici le résultat de mes Expériences, qui s'accordent avec celles de ce Praticien.

L'ECORCE de la Cayenne arrête mieux que la Racine du Brésil les déjections sanguines, par cette vertu sédative, qui la rend recommandable dans les pertes du Sexe; mais celle-ci remporte le prix à son tour dans les excréctions muqueuses, plus communes, & plus abondantes qu'aucune autre.

Qui donc l'emportera des deux rivales? celle qui resserre en calmant, ou celle qui purge en reserrant? Chacune a sa place & son mérite. Je ne prétens pas rendre, à Dieu ne plaise, à l'*Ypecacuanha* sa première renommée Empirique, fruit des vains discours d'un Peuple trop ami des nouveautés; mais il ne seroit pas juste aussi qu'il fut dépouillé du peu qu'il vaut. Cette Racine me paroît un peu calmante, quoique moins que le *Symarouba*; mais elle purge; qualité essentielle, qui manque à l'*Ecorce*, laquelle d'ailleurs montre moins d'astriiction dans les cas les plus fréquens dont je viens de parler.

parler. Ce qui me fait croire, qu'en général, l'une l'emporte sur l'autre. Lorsqu'il est tems de resserrer, qu'un très-long relachement seroit à craindre, que les selles sont muqueuses & même entremêlées de quelques filamens sanguins, je mets en usage l'Ypecacuanha. Le Symarouba trouve un sage emploi dans les déjections sanglantes, comme je l'ai dit, & il suffit au relachement médiocre, tant de la Diarrhée & de la Dyssenterie, que du *Colera*. Lorsqu'il faut purger, & par conséquent dans toutes les conjonctures que j'ai exposées, il n'est pas suspect; il est redoutable.

C'EN est assés sur ce parallèle, sans qu'il soit nécessaire d'y faire entrer la Rubarbe, aussi évidemment supérieure aux fameuses *Racine* & *Ecorce*, lorsqu'il est besoin, ou d'évacuer; ou de purger & d'astreindre à la fois; & seulement leur inférieure, quand il est à propos de tarir, ou de fermer les sources abdominales.

S'IL falloit opter, ô que j'aimerois mieux que la Médecine fut privée du l'Ypecacuanha & du Symarouba, à quelque haut degré de mérite spécifique que la Prévention les ait fait monter, que de l'excellente Teinture de Rolfincius! Elle perdrait infiniment moins, autant que j'en puis juger par les heureux succès que m'ont procurés les conseils zélés de Degerus, dans plusieurs Dyssenteries, où le Symarouba & l'Ypecacuanha étoient pour le moins inutiles. Cette Préparation de Rubarbe est en effet merveilleuse, toutes les fois que l'abondance des Humeurs Dyssentériques, (parmi lesquelles je compte la crapule, prête à le devenir,) ou que leur qualité

gluante, difficile à détacher, ne force pas de préluder par l'Emétique.

PLUS le Sel de Tartre, qui entre dans la composition de cette Teinture est alcalinescente, plus elle est salutaire dans la Dyssenterie acescente, & satisfait à l'indication. On doit prendre garde d'user ensuite d'aucunes choses acides, ou acescentes, qui en étant les seuls correctifs, ne peuvent qu'énerver cette composition, & ajouter aux Causes de la Maladie une Cause semblable.

AU contraire, il faut l'appuyer de remèdes Analogues, Amers, Putrescens, qui combattent la nature du Mal, autant & non plus qu'il faut.

MAIS si la Dyssenterie est Biliéuse, supposé que la Rubarbe suffit, comme elle m'a suffi quelque-fois, (soit dans les Epidémies Contagieuses, soit dans les Dyssenteries Solitaires, putrescentes, ou alcescentes avec crapule) c'est alors qu'il faudroit la corriger, à l'exemple de Degnerus, par de véritables Acides ou Antiputrides.

TELLE est l'importance de la distinction des Maladies, en leurs principales espèces, & que je me fais bon gré, de ne m'être point attaché aux divisions ordinaires de la Dyssenterie en sèche & humide! Il en résulte une toute autre perspective, pour qui n'a point, pour ainsi dire, sur le Cristallin de l'ame, la Cataracte de l'ignorance & des préjugés.

EN effet comme dans le Scorbut, le Citron & le Cochlearia, & tout ce qui a rapport à ces deux espèces de remèdes,

dés, font face aux deux espèces dominantes de ce mal; l'acide, & l'alcalcescent, & tout ce qui participe à ces deux natures opposées, peuvent domter les deux principales Dyssenteries. On fait que l'un se tire de deux *Règnes*, comme parlent les Chimistes, le Végétal & le Minéral, & l'autre toujours d'un seul, le *Règne Animal*.

ON pourroit encore subdiviser notre Maladie, & trouver la réalité de ces subdivisions dans les diverses dépravations de la Bile, comme on a découvert celles du Scorbut dans les différentes dégénération des sels humains; & cette comparaison pourroit se soutenir assés loin, à la faveur de cette belle Théorie Chymique, dont le Grand Boerhaave a sù le premier illustrer la Physiologie & la Pratique même de son Art. Mais en verité, si j'osois dire, ou marquer jusqu'à quel point les Arts peuvent être utiles, & à quel autre ils cessent de l'être, je regarderois toutes ces Spéculations comme curieuses par leur subtilité, (étant une espèce d'Analyse, ou de décomposition des Maladies qui en font l'objet) mais je ne les mettrois pas plus au rang des connoissances nécessaires à un Médecin, que la fine Anatomie.

QUELQUE vraie que soit cette subdivision dans la Théorie, nous ne pouvons la suivre dans la Pratique; nos yeux, ne sont point faits pour saisir & voir tout ce qui se passe dans le Corps humain. Les diverses acrimonies de la Bile peuvent bien multiplier les Dyssenteries, & en faire autant d'espèces différentes l'une de l'autre; mais où sont les signes sensibles qui puissent nous les faire distinguer? Où sont les  
Micro-

Microscopes qui grossissent assés les Objets, pour les rendre visibles?

ON peut appercevoir, j'en conviens, les dégénérationes de la Bile & des autres Humeurs, à l'odeur des Rôts, des Sueurs, de la Transpiration, de l'Haleine, des Matières qu'on vomit, à l'odeur, au goût, à la couleur des Urines, des Excrémens qu'on ne peut trop examiner (a): on peut distinguer l'aigre, l'acide, l'acreur, la putréfaction, les qualités rances & salées, nidoreuses, l'acrimonie muriatique, & même la diverse combinaison de ces Principes &c.; & un Praticien éclairé, faisant passer les connoissances & la pénétration de son Esprit dans ses yeux, verra sans doute bien des choses qu'un homme sans génie ne verra point. J'ose même dire, qu'avec le génie de l'Art & moins de science, il pourra pénétrer plus loin qu'un homme très-savant, dépourvû au reste de ce précieux Don de la Nature, qu'on peut plutôt sentir que définir: mais la même Sagacité qui l'empêche de rejeter tout ce qui semble inutile au premier coup d'œil, lui défend aussi de se livrer avec trop d'empressement & de complaisance à ce qui n'est que subtil & curieux.

BORNONS nous donc aux deux Dyssenteries principales, & bien distinctes par l'opposition diamétrale de leur nature; je veux dire l'acéscence & l'alcalescente; & je me contenterai de dire ici ce que j'ai observé dans la Pratique.

L'ESPRIT

(a) *Scientia bonus odor ex re qualibet.* C'est ce que Boerhaave a prouvé dans son discours de *Explorand. Excrement. necessit.*

## SUR LA DYSSENTERIE. 113

L'ESPRIT de Sel dulcifié, donné en lavement en très-grande dose, apaise les tranchées violentes de la Dyssenterie putride; il les augmente dans l'espèce contraire, comme il est facile de le concevoir par le peu d'idées chymiques qui ont précédé.

L'ESPRIT de soufre, ou le Vinaigre à son défaut, dans une Ptisane réduite à une agréable acidité, produit à peu près les mêmes effets. Le Vinaigre m'a paru préférable à l'Esprit de Vitriol, qui n'est pas dans les entrailles, sans y déposer quelque sédiment Métallique rongean; ce que ne fait, ni le Vinaigre, ni l'Esprit de soufre, que j'ai toujours vû lui être préféré, pour cette raison, par les bons Médecins.

LA Limonade végétale ordinaire, faite avec le jus, & non avec le Syrop de Citron vient après la Minérale, qui vaut mieux dans la putréfaction, parce qu'elle est beaucoup plus acide.

LE petit Lait est une boisson trop négligée aujourd'hui; boisson détersive, qui peut fondre tous les fucs en Diarrhée, & détacher par là, & purger les Colles Dyssentériques, en même tems qu'elle diminue l'ardeur fébrile, & tempère ces acieurs chaudes, qui brûlent l'Estomac, le Pyloré, & l'Anus.

ON conçoit enfin la grande utilité de tout ce qui est acide, ou acescent, dans les Dyssenteries qui sont d'une nature contraire, telles que les Biliieuses, qui sont mon principal objet, soit Solitaires, soit Epidémiques, Contagieuses, ou non. Ajoutons, pour faire voir encore la nécessité d'évacuer d'abord

la crapule, ou la Dyssenterie même, que les plus forts acides ne sont pas trop puissans, dans cette putridité, qui ne permet au Médecin d'approcher du lit des Malades, que le nez bouché; & qu'ils sont inefficaces, quand le volume des Matières, ou la source de la putréfaction est trop considérable. Le contraire a lieu par conséquent dans les Dyssenteries, qui viennent d'une Cause opposée. C'est ce que nous dicte la saine Chymie sagement appliquée à la Médecine.

MAIS je dois m'étendre sur cette seconde espèce, acide ou plutôt acescente; car les vraies acides ne sont causées que par des poisons corrosifs; espèce rare dont Boerhaave a donné la Cure, dans l'endroit de sa Physiologie, où il traite des *Antidotes*.

LA Dyssenterie acescente attaque, non les gens robustes, (c'est à la putrescente que la force de leur Corps semble les avoir dévoués;) mais les personnes délicates, qui ont les Fibres laches & le Sang dissous, peu d'Humeurs, principalement peu de Bile, delà facile à énerver par une fonte d'aigres spontanés; elle attaque les filles qui ont les pâles couleurs, les Tempérammens Hectiques, Cachectiques, Cacochemes, les femmes que la grossesse fait tous les jours vomir, & en général ceux, chez qui tout s'aigrit aisément, & à plus forte raison, qui usent beaucoup d'alimens acescens, tels que les fruits.

ET pour dire ici ce que je pense de cette prétendue Cause de la Dyssenterie, ils peuvent bien reduire en Acte une Disposition prochaine; ils nuisent à ceux qui ont du Penchant



chant à la Diarrée, à la Lienterie, qui sont d'un Tempérament froid, qui ont les excréments verts, les urines peu odoriférentes & peu colorées &c.; mais ils sont salutaires à ceux qui ont les fibres roides, le Sang compact; à ceux-là, sur-tout, qui dissipant trop de fluides par le travail de l'Esprit & du Corps, ont un Sang épais, dont la lie croupissant dans tout le Système de la Veine Porte, forme, ou menace de former ces Obstructions atrabilaires, qui de loin font gonfler les Vaisseaux Hémorroïdaux; mal qui se connoit encore aux difficultés de respirer, aux tensions spasmodiques, à la lenteur du pouls &c. Ils servent non seulement aux Rateux, aux Hippochondriaques, aux Hystériques, § mais aux Tempéramens salins, huileux, vifs, ardens, sujets à des fougues de Bile, à la Colère &c.

DE là vient que Boerhaave, le plus grand Philosophe-Médecin qui ait jamais été, recommande tant de fois dans ses Aphorismes, les fruits mûrs, *fructus boreos maturos*: & je ne doute point que s'il eût traité de la Dyssenterie, (sur laquelle, ainsi que sur d'autres maladies qu'il a passées sous silence, il manquoit apparemment d'expériences, *non omnia possumus omnes*.) il n'eût conseillé ces Sucrs tirés par le Soleil, ces Sucrs si doux, si rafraichissans, si dissolvans, qu'il n'en est point qui le soient plus, dans mille cas, où les rejettent & les blâment tant de graves ignorans. Par exemple, les Humeurs tendent-elles à l'Alcalifation? Quoi de comparable aux fruits? Par leur seule Vertu tempérante, ils empêchent plus de Dyssenteries, qu'ils n'en produisent.

DEMANDEZ-LE à ceux qui aiment éperdûment les fruits; loin d'être plus sujets à ce Mal, ils en sont exemts par-là même; privilège moins accordé à ceux qui les craignent & n'en mangent point. J'ai connu de grands Mangeurs de fruits, qui n'avoient ni Colique, ni Diarrée; (c'est le pis qui en puisse arriver,) ils ne s'en portoitent que mieux. Leurs Humeurs plus délayées, leur donnoient dans l'Ame ce sentiment de fraîcheur charmante que respire un Teint reposé: plus de constipation; plus de maux de tête; la cause qui produisoit ces accidens, une subtile putridité repompée dans les Veines, n'est plus; le Ventre est libre, le Sang doux & disposé au Sommeil, comme celui des enfans. Pourquoi ce Bénéfice des fruits, si ce n'est parce que toutes les Liqueurs du Corps humain les plus échauffées, cessent de l'être, & que l'eau n'éteint pas mieux le feu, que le fruit parfaitement mûr ne rafraichit?

IL me sera bien permis de me livrer encore à quelques réflexions, dont tant de Préjugés justifient la nécessité.

IL est certain que la Dyssenterie attaque bien des Gens qui n'ont point mangé de fruits, ou qui en ont fort sobrement usé; qu'elle se montre souvent avant leur saison, comme en des lieux, où il n'en croît point.

COMBIEN encore, comme l'observe Degnerus, combien d'enfans à la mammelle sont pris de ce mal, quoique leur Mère & leur Nourrice ne mangent point de fruits, n'ayent pû faire passer jusqu'à eux leur propriété.

DANS

DANS les Lieux, où il y a tous les ans beaucoup de fruits, dont les habitans en mangent toujours à peu près la même quantité, les Dyssenteries offrent des variétés infinies, faisant en un tems de grands ravages, & disparoissant ensuite durant une & plusieurs années.

EN général elles sont plus ou moins malignes, épidémiques, contagieuses, bilieuses; & par conséquent d'une Matière opposée à celle des fruits.

IL passe pour un fait constant dans nos Armées, que le raisin d'un certain Canton d'Alsace a la merveilleuse vertu & de préserver de la Dyssenterie ceux qui ne l'ont pas, & d'en guérir ceux qui l'ont.

QU'ON examine la qualité de ce raisin, on conviendra qu'il n'est point si différent de tout autre; qu'il en est d'aussi excellent pour le Mal même dont il s'agit; qu'il n'est point Spécifique dans la Dyssenterie; & que c'est un Jugement précipité, qui a passé de bouche en bouche. Des gens, qui croient qu'en général le raisin donne cette Maladie, peuvent bien croire, que celui de cet endroit la guérit spécifiquement.

CE qu'il y a de vrai, c'est que celui dont il s'agit, remède comme tout autre, en fondant les Sucs épais, résineux, en tempérant l'ardeur de la Bile, en corrigeant l'alcalescence de ses sels &c.

CELA posé, pour quelques Dyssenteries Solitaires, que l'excès des Melons, des Prunes, des Pêches, des Raisins, des Groseilles, des Pommes, des Poires &c., pourra causer, dans ceux sur-tout, qui ont déjà les Humeurs trop analogues aux

fruits, c'est à dire, trop disposées à s'aigrir, ou dont la transpiration aura commencé à se dévoyer; n'est-il pas déraisonnable de prendre une Cause aussi particulière & conditionnelle, pour une Cause générale d'un Mal qui en reconnoit une infinité d'autres? Pour moi, loin de craindre l'usage des fruits dans les Dyssenteries qui regnent le plus communément (les Bilieuses) j'en userois aussi volontiers que dans ces Diarrées également cuisantes, de même nature, car elles ne diffèrent que de quelques degrés de causticité. Qu'on ne m'objecte point que les fruits relâchent, car ce n'est point le relâchement qui est à craindre, c'est la matière qui tranche, ou brûle les Entrailles.

IL n'y a que dans les Dyssenteries de l'espèce contraire, que les fruits soient nuisibles & pernicieux,

VOILÀ les choses, tant connües, que faciles à connoître, que j'avois à exposer, telles que ma propre expérience me les suggère. Il me reste à faire quelques réflexions sur la Saignée, l'Opium &c.

SI on veut savoir pourquoi je saigne si peu dans la Dyssenterie, n'ayant jusqu'ici recommandé la Saignée, que dans certains cas particuliers, auxquels j'ajoute la phlogosé Dyssentérique que le Mercure produit quelquefois dans la Salivation vérolique; je réponds que de cent Dyssentériques, je doute qu'il y en ait quatre ou cinq, qui aient la Fièvre. Or si elle n'est considérable, si un pouls plein ne m'en impose la loi, je ne fais point ouvrir la Veine: je ne me rends point aux selles de sang & de douleur, aux tourmens d'entrailles;

aux

aux violentes tranchées, au plus insupportable ténésme; il n'a besoin que d'un mucilage onctueux; c'est une roüe, (car alors le Rectum peut lui être comparé,) qui ne peut faire ses mouvemens sans cri. Les Alimens qu'Hippocrate conseille en ce cas, sont, avec sa permission, tout à fait déplacés. Je ne nourris pas plus que je ne saigne. Je purge, je délaye, j'adoucis, je calme, &c. C'est en général tout ce que je fais. Pourquoi épuiser d'avance un Malade, dont les forces sont si vite abatües & comme prosternées? Ne pouvons nous pas noyer, pour ainsi dire, la Maladie dans un torrent de liquides? N'avons nous pas les Bains externes, si les internes ne fussent pas, pour détendre, quoi qu'ils arrosent & parcourent avec tant de facilité toute l'étendue du siége démontré de la Maladie? Tant de boissons émollientes, relâchantes, adoucissantes, tempérantes, peuvent bien rafraichir la Masse des Humeurs, sans recourir à la Saignée pour cela; car il faut convenir qu'elle a cette vertu, & rafraichit la Bile; en ce qu'elle est moins soüettée, si elle ne la corrige pas.

Si les Dyssenteries nullement inflammatoires, mais d'ailleurs atroces & terribles, se guérissent fort bien sans la saignée, comme je n'en puis douter, pourquoi ouvrir indifféremment la Veine dans toutes ces Maladies? si elles sont acescentes, la Saignée, en diminuant le Jeu des Ressorts des Solides, & le Volume des Fluides, favorise d'autant plus la dégénération spontanée de l'Humeur Dyssentérique; & si le Mal est Putrescent, la Saignée ne corrige point, encoré une fois, la putréfaction.

JE n'ai cependant point fait d'observations, qui me fassent croire que la saignée soit aussi dangereuse dans les Dyssentéries Biliéuses, que le rapporte Degnerus. Je n'ai point vû de Malades, quoique mal à propos saignés, pris, incontinent après, d'un Vomissement de Sang mortel: un tel Phénomène doit-il être uniquement rejetté sur la Saignée?

QUOIQ'IL en soit, voici un raisonnement de cet Auteur, que je n'approuve point. La Saignée, dit-il, trouble & dérange les mouvemens salutaires de la Nature. Mais en quoi, & comment? Elle relache, détend; elle fait que les Humeurs qui coulent, ou non, ont moins de frottemens à essuyer; c'est par là qu'elle rafraichit, tempère; c'est par là, qu'occasionnant une plus abondante filtration de Sucs, par les Glandes & les Canaux afférens dilatés, elle agit conséquemment de concert avec la Nature. Et si on vouloit parler de la petite vérole, de la Rougeole &c., on verroit que la Saignée, loin de détourner la Machine du But où visent ses opérations, ne sert qu'à les favoriser, & à le lui faire atteindre plus heureusement, en facilitant tant d'éruptions difficiles, & dégageant par là le Poumon & autres Viscères, du venin qui les irrite; ce que j'insinue pour montrer que la Saignée n'est point coupable de ce dont on l'accuse, ni en général, ni en particulier, dans cette Maladie: de sorte que cette manière dont le Médecin de Nimegue explique un fait peu certain, n'est pas moins obscure que celle dont Sydenham se sert, pour rendre raison de la prétendue Révulsion immédiate qu'il veut faire, dit-il, par la Saignée de l'Humeur

Dissen-

Dyffentérique; car l'idée de la *Fièvre Dyffentérique*, qui le fuit par-tout, ne lui fait voir dans toutes les Dyffenteries, qu'une Fièvre de même nature, jettée & comme rentrée, ou fixée avec ses Humeurs acres, sur les Intestins. C'est pourquoi la définition que ce grand Praticien donne de la Dyffenterie, n'est pas plus claire que les Idées qu'il en a, & ne forme, si je l'ose dire, qu'un vrai Galimathias.

Ce qui doit surprendre après cela, ce n'est pas que ce fameux Docteur se soit livré au plus aveugle Empirisme? c'est qu'un Médecin si attentif n'ait point distingué les Dyffenteries inflammatoires (qui seules exigent des Saignées) de celles qui ne le sont pas; car quant aux deux espèces dominantes, il n'est pas étonnant qu'il ne les ait pas connues. C'eût été pour son tems pousser ses vûes, plus loin qu'il n'appartient à un Médecin Clinique, & si je l'ose dire, qu'il n'appartenoit au Genie de Sydenham. Pouvoit-il d'ailleurs trouver dans un Art qu'il ne savoit pas, qu'il meprisa d'abord, & avec lequel la seule vertu de l'Esprit vitriol, qu'on lui recommanda dans les petites véroles putrides, le reconcilia enfin, pouvoit-il, dis-je, dans cette ignorance & cette façon de penser de la Chymie, y trouver les ressources & les lumières qu'elle fournit à ceux d'entre ses Sectateurs qui ont plus de Jugement que de Fourneaux. Certainement elle est plus utile à la Médecine que, je ne dis pas la connoissance de l'Oeconomie Animale, mais l'Anatomie seule proprement dite.

Je suis fâché de ne pouvoir de même excuser l'oubli où Sydenham a laissé les Bains; car le moyen de ne pas lui

Q

en

en faveur mauvais gré, puisqu'il a traité des Dyssenteries sèches, dans lesquelles ce Remède est si excellent qu'il suffit seul quelquefois. Cependant uniquement occupé de faire suer ses Malades, ce qui ne procure qu'une détente peu naturelle, & aux dépens du Sang que les sueurs dépouillent de sa Lymphé, il ne fait aucune mention des Bains, qui suppléent tellement aux Saignées, tant dans la Dyssenterie sèche, que dans le *Colera* sec, que je vois avec douleur ce point de Pratique, usité autrefois dans tant de Maladies, aujourd'hui négligé & comme dédaigné. On fait par expérience que l'eau du Bain commence par lâcher le tissu des Vaisseaux dans l'Interstice desquels elle se loge d'abord, avant que de pénétrer dans la Masse du Sang. D'où l'on comprend combien ce remède est utile dans les tensions seches, spasmodiques & douloureuses.

Si j'ose critiquer un Homme Illustre, c'est que l'autorité ne fait rien, ou la Raison doit présider, & que quelquefois le hazard veut que le Maître en ait moins que le Disciple. On ne manque point au respect dû à la Mémoire des Grands Hommes, pour faire voir qu'ils ont été hommes comme les autres; que tel, qu'il faut suivre en tant d'occasions, en celle-ci doit être abandonné; comme on ne s'élève point au dessus de ces Chênes immortels de l'Art, ni même on ne se met à leur niveau, pour oser dire (lorsqu'on peut le prouver) qu'on a trouvé, ou rencontré un meilleur chemin.

EN deux mots; que les Intestins ne soient plus irrités, & les petites playes que la Dyssenterie leur aura faites, se

for-



fermeront sous la couche grasse & douce dont on les vernira, comme se ferme une coupûre au doigt, soigneusement mise à l'abri de l'Air, & de tout ce qui pourroit s'opposer à la réunion de fibres.

TEL est le but auquel tendent & ma Théorie & ma Pratique; telle est toute la perspective de ma Curation; à l'Opium près, qui y entre. Je ne l'ai point oublié, pour avoir différé d'en parler.

LE Fleuve d'oubli n'eût jamais plus de vertu dans l'imagination des Poètes, que l'Opium dans nos Corps. On perd avec lui le souvenir & le sentiment des plus cruelles douleurs; il désirrite, il rend aux oscillations trop vivement mûës, leur ton naturel; il calme la Circulation, plus de tumulte dans les sens; plus d'*ataxie* dans les Esprits; l'ame s'endort avec nos maux, & le repos succedant à l'agitation, elle goute à longs traits les Douceurs d'un Etat tranquile, dont elle ne fort qu'à regret.

LE moyen de ne pas déplorer encore ici le sort de la Médecine, en voyant le plus grand (a) des Chimistes n'user jamais d'Opium dans tout le Cours d'une vaste Pratique, & le bon Hecquet applaudir à un Art Empirique, & à un cercle de remèdes trop foibles aussi pour pouvoir remplacer le pavôt, & trop étroit pour remplir toute l'étendue d'un Art aussi vaste que la Médecine.

IL faudroit faire un Traité, si je voulois entrer dans le

Q 2

détail

(a) Staahl.

détail de tous les cas où les bons Médecins employent l'Opium avec succès; c'est pourquoi je me bornerai à déterminer son usage & ses abus dans la Maladie qui fait le sujet de cet ouvrage.

J'AI observé avec Degnerus que l'Opium suspendant toutes les fonctions du Corps, arrête conséquemment les excrétiens salutaires, comme celles qui ne le sont pas; les excrétiens dont la Nature se sert pour se délivrer des Causes qui la gênent, ou l'oppriment, comme celles qui l'épuisent & peuvent devenir funestes. D'où l'on voit qu'un remède aussi délicat, qui tantôt peut nuire, & tantôt servir, demande beaucoup de circonspection. La Prudence veut qu'on suive en tout les vûes de la Nature, qui ne sont pas toujours difficiles à démasquer. C'est elle qui nous ordonne en général de suivre la louable coutume, où l'on est depuis bien des années, de n'employer les diverses préparations du Pavôt, qu'après avoir en quelque sorte lâché la bride aux évacuations naturelles & même artificielles; espèce de ruisseau que l'Art fait habilement couler pour entraîner les ordures & les Corps hétérogènes qui irritent les Intestins, & pour balayer ainsi cet égout.

PLUS les Causes, qui excitent les ressorts des Solides à attirer les Liquides nécessaires, sont fortes, puissantes, compliquées; plus il y a de crapule en stagnation; plus il s'y est joint d'indigestions sur indigestions; plus le corps est rempli d'Humeurs alcalines, telles que les Huitres (qui d'une Diarrhée habituelle, mal-à-propos traitée par la Médecine  
Gymna-

Gymnastique dans un Sujet échauffé, peuvent tout à coup former un *Trouffe-galant* :) plus les Humeurs abondent dans un Corps lâche, gras, bilieux; plus elles sont corrosives, d'une acidité rongeanse, ou d'une putridité gangreneuse; & sur-tout d'une fougue impétueuse, qui rend la Bile prompte à s'effaroucher, & à faire ça & là les plus grands ravages; moins on doit s'imaginer qu'un remède, quoique si ami de la paix, le soit de la Maladie; plus il est dangereux de vouloir suspendre, ou arrêter, sous prétexte de calmer les douleurs, une source bienfaisante, ouverte exprès par les mains mêmes de la Nature.

UN Cavalier, qui veut tout à coup arrêter un Courfier vite dans le fort de sa Course, risque d'en être renversé.

ON trouve l'image & la vérité de cette comparaison dans toute répercussion du Venin Dyssentérique & autre, avec tous les défaits qui la suivent.

OR l'Opium en empêchant le ventre de couler, tant dans la Diarrhée, qui précède, ou vient après la Dyssenterie, que dans ce mal même, dans le *Colera* &c., fait l'office de répercussif ou d'astringent, à un tel point, que j'ai toujours trouvés heureux, ceux qui après l'imprudent usage de ce remède, ont été repris des mêmes accidens qu'on avoit redoutés, & dont les Maladies, après quelque tems de trêve apparente, ont recommencé avec plus de fureur.

C'EST une tempête, une bourasque, moins à craindre, qu'un calme perfide & trompeur; une guerre, si l'on veut,

préférable à la paix. Tant il est nécessaire de moins songer à corriger, qu'à aider nôtre pauvre Machine à se débarrasser des levains morbifiques, quels qu'ils soient, avant que d'en venir à l'Opium? tant encore la Colère de la Nature, pour m'exprimer ainsi, est moins effrayante, que ces fausses tranquillités, dans lesquelles s'endorment & le Donneur & le préneur de Pavôt.

JE n'ai cependant jamais vû qui que ce soit, dont on eût eu pour but de calmer les douleurs, ou les évacuations immodérées, ne point se réveiller, comme Degnerus dit l'avoir observé. Est-il bien sûr encore, que ce qui survint à la suite de l'Opium, dans le cas qu'il raconte, en fût une suite nécessaire? comment peut-on concevoir que les Narcotiques prudemment administrés dans la seule vûë que je viens de dire, puissent causer la mort?

QUOIQUE IL en soit, les excrétiions se suppriment, tant que la vertu de l'Opium agit sur les solides & les fluides, comme la Raïson, tant que dure le gonflement des Liqueurs, dans l'ivresse: mais sa vertu Stupéfiante est-elle évaporée? les évacuations renaissent, & souvent avec plus d'abondance que jamais: comme d'ailleurs cela se vérifie dans les Coliques menstruelles, dans la salivation de la Petite Vérole & autres évacuations, qui ne s'arrêtent que pour mieux recouler.

L'OPIMUM enfin est dangereux dans les Dyssenteries, comme dans tous les Maux inflammatoires, & même dans ces dévoyemens chauds & brulans, qui causent des tranchées de feu. Il les augmente; le Nitre les modère, il contient les  
bonnes

bonnes qualités de l'Opium, par le calme, qu'il procure, sans en avoir les mauvaises.

POUR mieux juger de la délicatesse de l'emploi de l'Opium dans les Maladies, dont la Cause doit d'abord s'évacuer, je vais donner une Observation importante sur le *Colera*. Ce n'est pas sortir de la famille du Mal que je traite; car telle est leur affinité, ou leur analogie, qu'il n'en est guères de plus grande entre les Maladies: elle justifiera toute ma Doctrine, en l'appuyant solidement. Après cela il ne me restera plus qu'à mettre à la queue de mon Ouvrage, celle de la Dysenterie, & j'aurai rempli ma Carrière.

UN Laquis de M. le Duc de Grammont, nommé Henry, se trouva tout à coup attaqué du *Colera*: c'étoit durant le dernier siège de Fribourg. Les évacuations supérieures & inférieures étoient énormes, & partoient impétueusement ensemble; les entrailles n'étoient point coupées par des tranchées ordinaires; des douleurs brulantes perçoient comme d'un fer chaud l'Hippocondre gauche. Le Malade ne pouvoit s'empêcher de jeter des cris; son pouls étoit mauvais, foible, inégal, fort agité; ses yeux s'obscurcissoient, comme d'un vertige ténébreux; son visage étoit pâle & froid, son nez glacé, les extrémités froides, une sueur pareille étoit répandue sur tout le corps; la mort sembloit aux portes.

DANS une aussi déplorable situation, qu'eût fait le célèbre Sydenham? Il vous le dit lui-même; il eût vite recouru à son Laudanum liquide. Je m'en donnai bien garde; je ne crains alors rien tant que les Opiats, & voici pourquoi.

J'A

J'AVOIS affaire à un jeune homme vigoureux, marié à Paris, garçon sage à l'Armée, échauffé par d'autres causes, & buvant volontiers de l'eau de vie pour soutenir les fatigues d'une longue route à pié. Je me rappelai d'ailleurs, & cela me sera toujours présent à l'esprit, combien un mauvais Conseil est dangereux en Médecine; combien de meurtres il en peut arriver, sur-tout lorsqu'il sort de la bouche d'un Médecin fameux. Véritablement, quand je fus pris de ce formidable *Colera*, dont je donne ailleurs la Description, qui vint à la suite de tant de Diarrhées, à la fin du mois d'Août, suivant sa marche ordinaire, je n'eus rien de plus pressé, que de suivre l'Avis de Sydenham, voyant les extrémités de mon Corps si vite glacées; & ce conseil, qui pensa me coûter la vie, m'a fort éclairé.

IL seroit à souhaiter que les Médecins eussent eu toutes les Maladies qu'ils traitent dans leurs livres, ou au lit de leurs Malades; plus instruits à leurs propres dépens, ils feroient moins de fautes, le poulx, ou la plume à la main.

MON *Colera* m'a donc défilé les yeux sur l'utilité prétendue des Narcotiques promptement administrés; j'ai reconnu ma faute; & par elle, celle des Praciens les plus distingués; & combien il est dangereux de suivre les Opinions & les Méthodes les plus célèbres, lorsqu'elles ne sont qu'Empiriques.

LES Narcotiques sont aussi périlleux dans un corps brulé, qu'on n'a point eu la précaution de rafraichir auparavant, que la Saignée est nécessaire, malgré les évacuations qui  
parois-

paroissent la défendre, au jugement de ceux qui n'en ont point. C'est ce que le succès a vérifié tant de fois; mais sur-tout dans le Malade dont il est ici question. On doit trembler de suivre l'Autorité du Médecin qui en a le plus; mais on ne doit pas balancer de suivre ses propres lumières, quand elles sont évidentes,

JE les suivis donc dans le *Colera*; je me tournai du côté des Saignées, dont des observations sûres m'avoient démontré l'utilité; au défaut du Chirurgien de Mr. le D. de G. vint un jeune garçon qui saignoit & rasoit j'entre dans ce détail, pour rendre la vérité plus authentique qui saignoit & rasoit. Effrayé de l'état du Malade, de son froid mortel, de son mauvais pouls, qu'il se donna les airs de toucher, car qui ne jocie pas le Médecin? Mr. me dit-il, en tournant vers moi des yeux fort étonnés de ce que je voulois faire, voilà un homme qui va périr dans l'opération, il auroit plutôt besoin d'une bonne rotie au vin, que d'une Saignée. On peut excuser un Barbier, quand on considère combien de mauvais Médecins sont pris, ou plutôt prennent tous les jours leurs Malades au même hameçon. Je rassurai mon homme sur ses frayeurs, & le déterminai à user de sa Lancette. Comme le sang couloit, vous allez voir, dis-je au Barbier, qui n'en croyoit rien, un changement surprenant.

CE que je pensois, ce que j'avois déjà tant de fois observé & heureusement prédit, arriva sur l'heure: le pouls se remit en meilleur état; la chaleur revint aux extrémités & au visage; les évacuations, sur-tout le vomissement & les dou-

R

leurs

leurs du bas Ventre parurent moins énormes; on rouvrit la veine deux heures après: le sang coula librement, les mêmes accidens se calmèrent encore; la fièvre s'éleva au gré de mes souhaits; on saigna quatre autres fois, pour la dompter, elle, & le reste des douleurs, qui sans ce puissant secours eussent fait une inflammation mortelle. Le Malade au reste n'usa que de lavemens & de boissons antiphlogistiques, de petit lait, d'eau de poulet &c., & il ne fut purgé avec deux onces de Tamarins dans une once de petit lait, que lorsque l'on vit le moment de pouvoir faire passer un purgatif de l'Estomac dans les Intestins, sans irriter ce premier Viscère, qui mérite, pour ainsi dire, le plus grand respect dans tous les cas, où il importe à la vie de rapeller le mouvement naturel des Intestins, de tout déterminer en embas, au lieu de bouleverser l'Oeconomie abdominale.

CE n'est pas la première fois que réfléchissant mûrement sur des accidens semblables, j'avois compris qu'ils provenoient tous, non-seulement d'une Bile échauffée, ardente, en furie, quoique moins mordante que la Dyssentérique; mais de ce que presque tout le sang attiré par la chaleur & la grande irritation de tant de Viscères déjà engoués par diverses stagnations, s'y étoit porté, en avoit augmenté de plus en plus la disposition phlogistique, & les avoit enfin tellement farcis, que tous les Muscles correspondans étoient tourmentés en conséquence de crampes violentes & douloureuses; car le vuide des Vaisseaux produit le même effet que leur extrême plénitude, quoique moins fortement & moins universellement.

Vous



Vous allez voir comment tout s'explique, comment tout s'ouvre avec cette clé. Que s'ensuit-il de cette dérivation d'une si grande quantité de Sang dans la Région abdominale? qu'il en reste d'autant moins dans les parties supérieures: qu'ainsi la Tête doit être toujours libre & sans douleur, enforte que le Malade a l'Esprit présent jusqu'à la dernière extrémité: que les Artères Cutanées & Axillaires étant conséquemment presque vuides, le pouls doit être petit, vacillant, remontant, mauvais; & les sueurs, froides, faute d'être poussées par les forces de la vie qui manquent, même à la region du cœur, qu'il faut quelquefois frotter avec des serviettes chaudes, comme les extrémités.

MAINTENANT (s'il faut redire en deux mots quel est l'effet de tant de sang versé) celui qui est en dépôt, amoncelé dans quelques parties, qui ne l'ont reçu qu'aux dépens des autres, grace à la Circulation ouverte & à la restitution des ressorts étouffés, rentre peu à peu dans le grand courant des Liquides; & se partageant de toutes parts également, il forme enfin ce parfait équilibre, qui ne laisse aucune douleur, ne suppose aucun embarras, aucune tension, nul désordre, & rend en un mot la vie, où alloit être la Mort. C'est pourquoi le prompt retour de la chaleur naturelle chasse si facilement le froid mortel.

J'AVOÛERAI qu'alors, dans cet Etat où toute chaleur paroît perdue, la Saignée a quelque chose d'effrayant: mais remarquez, je vous prie, que c'est dans un homme robuste qu'elle se fait, & que j'avois lieu de compter sur la force du

tempéramment. Le seul embarras cependant que causent les Bains, sur-tout à l'Armée, ou plutôt l'impossibilité d'y avoir recours, m'empêcha de les mettre en usage. L'eau chaude relâchant les Vaisseaux, & faisant entrer dans le Sang, le feu qu'elle contient, restitue la chaleur, rend le pouls meilleur, & la Saignée moins effrayante. Les Bains sont très-bien placés avant elle, & ils sont nécessaires dans ceux qui pourroient périr dans l'opération de la Saignée, faute de forces qui fissent marcher le Sang croupi, à mesure qu'on verse celui qui circule. O combien, pour le dire en passant, de petites véroles mortellement rentrées par le froid de l'Air, sont mieux *resorties* par ce même remède (que la Saignée peut impunément suivre, lorsqu'elle paroît indiquée) que par tous les Cordiaux de la Pharmacie.

DANS tous les cas semblables à celui-ci, qui l'est lui-même au Mal cruel dont je pensai mourir en 1741; dans tous ces cas, dis-je, où il semble que la plus grande partie de la Masse du Sang croupisse dans les Viscères du Bas-Ventre, il n'y en a pas un seul qui ne contienne en soi la Cause immédiate qui l'irrite, & qui ne soit encore Sympatiquement irrité par l'Action des parties voisines. De-là une prodigieuse source d'humeurs, qui abandonnent leurs Reservoirs, affluant de toutes parts, se jette, plus brusquement encore, qu'elle n'est attirée, & comme provoquée *quâ data portu*, par-tout où les voyes sont ouvertes. Faut-il demander ce qui les attire & les effarouche, pour ainsi dire, de la sorte? Qui ne voit, en considérant la vivacité nouvelle avec laquelle joüent les oscillations des solides, que

que chaque Viscère, que chaque Membrane, chaque Vaisseau; chaque Nerf, chaque Fibre, donne ou verse d'abord, de l'un dans l'autre, les Sucs qui y sont contenus; que chaque partie, après avoir attiré à elle de quoi remplacer ce qu'elle a perdu, reverfe de nouveau dans le Canal voisin la dernière acquisition qu'elle a faite. Il faut bien que les choses soient ainsi, & continuent à l'infini sur ce ton là, pour pouvoir fournir si promptement à cette excessive dépense que la Nature fait dans le *Colera*; mal terrible, dans lequel, comme nous l'apprend l'Éty-mologie du mot, tout se vuide, jusqu'à la Vésicule du Fiel, & où presque toute la Masse du Sang fondue & changée en eau, passe par les Selles sans couleur avec les autres sucs.

PAR cette Théorie, il est facile de rendre raison de ces surprenantes évacuations, de cet effrayant vuide des Vaisseaux, de ces Crampes locales, errantes, univérſelles, de cette tension que j'ai éprouvée dans les Membranes Stomachiques, sur lesquelles l'eau avidement avalée, tombe comme dans un puits, ou résonne comme sur un tambour, pour être impétueusement rejetée au loin, sans que rien puisse enfler le Pylore, quelquefois tout-à-fait & spasmodiquement fermé: pour ne rien dire de tant d'autres Symptômes, qui accompagnent le *Colera*, lorsqu'il est tant soit peu inflammatoire. Sans doute dans ceux qui sans inflammation & sans arrêt du Sang dans l'Abdomen, sont cependant cruellement tourmentés par le *Colera*, il s'en-suit que la Bile en fougue, en furie, errant çà & là, vagabonde dans les deux voyes, peut produire, seule, presque toutes les funestes Catastrophes qu'on voit dans le même mal compliqué,

quoiqu'elles exigent alors dans le traitement diverses circon-  
 spections, où je ne dois point entrer ici. Ainsi ce que la Bile  
 a de plus en Causticité corrosive dans la Dyssenterie, elle l'a  
 de plus en mouvement, en agitation dans le *Colera*; se jettant  
 impétueusement sur les Fibres, elle sollicite davantage leur  
 Contraction, & suscite par là de plus fréquentes & de plus  
 copieuses excrétiens.

ON me pardonnera de m'être un peu étendu sur ce Mal,  
 & parce qu'il est comme le Cousin Germain de l'autre, & parce  
 que Sydenham n'en a pas moins traité empiriquement; & pour  
 faire voir en même tems, plus clairement que jamais, l'absolue  
 nécessité de détendre, de redresser les mouvemens renversés,  
 d'évacuer enfin l'Humeur impétueuse, à laquelle on doit don-  
 ner un aussi libre cours dans le *Colera* qu'aux Sucs rongeurs,  
 dans la Dyssenterie, avant que d'oser la brider ou l'arrêter dans  
 ces deux cas, ou même la chasser dans le premier; & qu'en-  
 fin ce n'est que par les Saignées & par les Bains, ordinaire-  
 ment mieux placés d'abord, comme je l'ai enseigné, qu'on  
 peut impunément reprimer, moderer d'aussi grandes Pertes,  
 que celles de ce *Troussé-Galant*: d'où j'infère que tout Astringent,  
 tout Narcotique, tout prétendu spécifique en un mot  
 seroit dangereux, où la Méthode seule doit présider; mais  
 c'est assés avoir prouvé le danger de ce Médicament, dans les  
 circonstances où il est évident qu'on doit s'en abstenir.

Nous touchons à la fin de ce Mémoire, je veux dire  
 aux suites de la Dyssenterie, & aux moyens d'y remédier.

JE ne m'arrêterai point à la Diarrhée; c'est une aussi  
 heu-

heureuse dégénération de la Dyssenterie, que celle de la Diarrhée en Dyssenterie, est funeste, quoi qu'il faille avouer, que les plus forts Astringens ne venant pas toujours à bout de rendre aux fibres trop relâchées leurs Ressorts naturels, le Malade, qui se croyoit hors d'affaire, succombe quelquefois. Ce qui prouve de plus en plus qu'on ne sauroit trop diligemment, soit emporter ce qui reste de Glüe Dyssentérique, lorsqu'elle entretient l'écoulement, soit astreindre de toutes ses forces des Vaisseaux menacés d'un relâchement presque Paralytique. Le Simarouba, le Dioscordium, les Eaux Minérales, où le Fer domine, l'Alun Calciné, la Brique rougie, le Fer rouge éteint dans quelque Eau distillée Astringente, le Coing, le Saffran de Mars Astringent, la Pierre Hémétique, le Sang Dragon, la Rubarbe torréfiée, la Corne de Cerf &c. ; voilà les Astringens qu'on peut donner sous une forme qui varie à l'infini. Les Oeufs frais avec un peu d'excellent Pontac, font le Régime convenable, que couronne enfin l'exercice du Cheval.

L'HYDROPIE est la seconde queüe de la Dyssenterie; queüe dangereuse & difficile à extirper, quand elle est seule; plus facile, quand la Diarrhée l'accompagne.

SI cette complication manque, il faut la faire venir; (cela est aisé) à force d'Hydragogues, tels que la seconde écorce du Sureau, le Diagrède, la Racine & la Résine de Jalap, les cendres de Genêt, & autres semblables, qui peuvent, en relâchant l'Estomac & les Intestins, procurer enfin un Dévoisement salutaire. Pour le dire en termes de Guerre, je le regarde comme une espèce de Saignée, faite aux Eaux du Bas  
Ventre,

Ventre, qui par là se détournent, quittent leur Lit, diminuent sensiblement, & s'écoulent enfin avec d'autant plus de facilité, qu'on leur a plus largement ouvert la porte des Selles & des Urines.

L'EXPÉRIENCE a prouvé il y a long-tems à Sydenham que l'Hydropisie se dissipoit par ces deux voyes: s'il n'en a pas connu la raison, il en faut rejeter la Cause sur l'ignorance de son siècle, & non sur la sienne. Du tems de ce Célèbre Praticien, on ne connoissoit point les Vaisseaux absorbans, ni par conséquent la manière dont excités par un surplus de mouvement imprimé aux solides par l'action des purgatifs, ils peuvent s'ouvrir aux fucs épanchés, les recevoir, & s'en décharger dans les premiers Tuyaux auxquels ils aboutissent; ceux-ci, dans de plus grands, jusqu'à ce qu'enfin l'Hydropisie même coule par les Veines émulgentes & mésentériques, qui répondent aux deux voyes d'issue du Corps.

LORSQUE l'Ascite se trouve seule, il n'y a donc point de meilleur parti à prendre, que de faire librement couler le Ventre, de procurer une Copieuse Diarrhée, sans trop d'égard pour l'affoiblissement qui s'ensuit. Il faut même l'entretenir jusqu'à ce, que la Fluctuation des Eaux du Bas Ventre ne se fasse plus sentir. Ensuite ce n'est que quand le Ventre paroît sec, qu'il faut mettre en œuvre les plus puissans astringens, mais par degrés; du moins, au plus fort; afin de ne pas opposer à la pente des eaux déjà santes, descend, une Digue qui les feroit monter en retrogradant. Lorsque la Diarrhée est de la partie, on voit par cette Doctrine, qu'il faut aussi précieusement conserver cette évacuation.

TROI-

TROISIÈME suite de la Dyssenterie, les Douleurs Rheumatiques, d'autant plus fréquentes, qu'on a négligé de saigner ceux qui en avoient besoin, quoiqu'elles attaquent aussi ceux qui ont été trop doucement purgés, rarement ceux qui ont pris l'Emétique.

CES Douleurs se dissipent d'elles-mêmes peu à peu avec le tems: je ne les ai guères vûes durer au delà d'un mois. C'est pourquoi je n'y fais ordinairement rien, ou que peu de choses, mettant seulement les Malades à la Diette Lactée, au Ris, aux Oeufs &c. Il n'est point de meilleur Régime que celui du Lait, pour adoucir & anéantir enfin, comme on fait la Goutte, tout ce qui peut s'être transporté çà & là de Particules Dyssentériques. Un convalescent peut bien se rétablir par ce qui nourrit tant de Gouteux robustes. Il peut d'ailleurs y mêler, comme eux, suivant son appetit, outre les choses que j'ai dites, le Gruau, la Semoule, & tant d'autres choses semblables, qui préparées avec le Lait, font de très-bons Alimens. De plus, quel Remède peut mieux calmer ces Douleurs, soit qu'elles viennent de la rentrée des *Miasmes* de la Maladie, qui irritent, agacent les Nerfs & les Membranes Nerveuses; soit de l'arrêt du Sang, ou de la Lymphe dans les Muscles, dans les Articulations; arrêt que tant d'efforts durant le Cours de la Maladie, ont bien pû occasionner, indépendamment de cette seconde cause. La même conduite réussit également, il ne faut ni rafraichir, ni échauffer: si on rafraichit, sur-tout par des Saignées, comme dans les Rheumatismes ordinaires, on ruine des Tempéramens déjà ruinés; on risque de jeter dans l'Hydro-

pisie ceux qui en ont été heureusement préservés. Plus la foiblesse est grande, plus le Ton des Fibres est perdu, plus il faut craindre de diminuer le Volume du Sang, & par là d'en démolir la substance.

Si on échauffe par des Vins, par des Liqueurs fortes, sous prétexte de fortifier un Estomac délabré & Lientérique; par des Cordiaux, pour rallumer les forces languissantes; on augmente, loin de la diminuer, l'espèce de Phloposé singulière qui constitue la Nature du Rheumatisme. Un Potage au Lait, avec quinze ou vingt gouttes de Laudanum liquide de Sydenham, c'est tout ce que je donne le soir dans ces Douleurs, ainsi que dans celles de la Vérole, qu'il faut pallier, en attendant un parfait traitement.

L'HEMOPHTYSIE succède encore à la Dyssenterie mal traitée, quoique bien guérie en apparence. Cet accident afflige aussi principalement ceux, qui étant Pléthoriques, ou Fébricitans, ou regorgeans d'Humeurs, n'ont point été traités comme je l'ai dit. A plus forte raison doit-il se montrer, lorsqu'ayant cicatrisé en quelque sorte beaucoup trop tôt les plaies intestinales, la Cause Morbifique forcée de refluer en arrière, s'est jettée par la Circulation sur le Poumon.

LORSQU'ON a affaire à un Sujet Pléthorique que la Maladie n'a point affoibli, quelquefois il peut être permis d'ouvrir la Veine; mais ce cas est rare. C'est pourquoi, je me suis toujours contenté d'adoucir cette Dyssenterie Pulmonaire par le même Régime Lacté, auquel on doit s'affujettir Pithagoriquement, jusqu'à ce que le crachement de Sang soit passé. Il  
cesse



cesse quelquefois, lorsque la Dyssenterie semble se rallumer comme de ses cendres: alors je ne discontinüe point le Lait. Il poursuit l'ennemi, par tout où son caprice semble le promener, ou le fixer. Ces transports divers, cette espèce de jeu des Maladies n'est pas rare. La Gonorrhée des yeux ne cesse-t-elle pas, des que la Nature ou l'Art l'ont fait revenir à son premier siege? Hippocrate n'a-t-il pas vü le mal même dont je traite, & la Goutte se succéder, & l'un se guérir par l'autre tour à tour? J'arrive à la conclusion.

ON a vu le danger d'une Dyssenterie qui n'a pas un libre cours, & même, tant la Médecine est nécessaire, qui n'est pas provoquée dans ses premiers commencemens, d'où il fuit, qu'il n'est point de plus funeste Méthode que l'Astringente.

LES mauvais traitemens contre lesquels je m'élève, n'ont point été inconnus à Hippocrate, ni eux, ni leurs suites les plus fâcheuses. J'ai vu avec plaisir qu'il ne balance pas de donner d'abord son Hellebore; vomitif usité dans son tems; lui qui craignoit tant de faire vomir, quand veritablement cela étoit à craindre.

QUOIQUE dans l'heureux Emploi que j'ai fait de l'Emétique, je n'aye point pris pour modèle, un Médecin qui a été assés souvent, mais en secret, celui de Sydenham, j'ai cependant été conduit au même but trop échapé aux yeux des Modernes, si ce n'est par l'analogie d'un remede aujourd'hui relegué aux *Petites Maisons*, du moins par des observations qui m'ont apparemment fait naitre les mêmes réflexions. Ce que je ne puis ajouter, sans être flatté de me rencontrer avec un Homme qui montre un si excellent jugement dans ses Ecrits.

TEL est le Tableau d'une maladie qui prenant autant de formes que Protée, a été prise pour la Peste même plus d'une fois. Elle en peut avoir le charbon & autres terribles Symptômes. Qu'arrive t'il de cette erreur? On a vû, à ce seul nom (Peste) prononcé par un ignorant, on a vû, dis-je, des villes entières prêtes à être abandonnées, & qui l'eussent été sans l'Eloquence & les lumières de quelques Médecins. Quelle ne doit pas être alors la récompense d'un Sujet capable d'en contenir tant d'autres suïans d'effroi? Que ne doit-on pas à ces Hommes rares, infiniment utiles, quand ils ne sauroient que distinguer entr'elles tant de maladies qui se ressemblent, à ces Hommes dont le coup d'œil vif & juste ne perd pas, pour ainsi dire, une nuance dans la multitude confuse des couleurs de l'Art, enfin à ces Esprits fermes & courageux que la crainte de la contagion ne peut intimider, & qui s'en approchent avec autant d'audace, que d'humanité, pour rassurer les uns, & guérir les autres? La bravoure du Médecin est de ne point connoître de peril, de voler où son devoir l'appelle; son habileté, d'en bien discerner l'espèce & le degré, pour mieux l'écarter & mieux tranquiliser tout un peuple en alarmes. O que celui-là même qui s'éveille au premier signal pour servir les citoiens, pauvres & riches, qui aussi désintéressé qu'il peut l'être, se dévoue nuit & jour à la fanté publique, & peut réellement y contribuër par son génie & ses connoissances! O qu'un tel homme merite d'estime & de considération dans un Etat! Malheureusement le vrai Médecin ne fait pas dans une année la moitié du chemin qu'un vil charlatan fait dans un jour.

F I N.

MALA-

MALADIES  
VÉNÉRIENNES.





# MALADIES VENERIENNES.

---

## CHAPITRE I.

*De L'Origine du mal Vénérien.*



LE SILENCE (a) de tous les Medecins de l'antiquité, depuis le siècle d'Hippocrate jusqu'à la fin du xv. sur le mal Vénérien, est une de ces preuves négatives qui ont toute la force des argumens positifs. Il n'y a pas plus de 240. ans qu'on a commencé d'écrire sur ce vilain mal; & depuis ce tems,

(a) Astruc *De Morbis Vener.* p. 2. 3.

Observat. sur les Ecrits modernes, T. 4. L. 57. p. 169. 270. 271. 272.

tems, on en compte plus de 200. Traités. Seroit-il possible qu'un mal si terrible & si contagieux, eut échappé aux recherches des anciens Medecins: eux qui ont décrit les moindres maladies avec une exactitude si scrupuleuse, & une si merveilleuse sagacité? Joignez à ce silence celui de tous les Historiens de la Grèce & de Rome, qui ont raconté en détail toutes les débauches des Princes de leur tems. Si ce fruit de l'impudicité effrénée eût existé alors, tous ces Princes auroient-ils pû s'en garantir? Depuis sa naissance, que de grands Seigneurs, ne comptons-nous pas au nombre de ceux que Rabelais appelle, *Précieux Vérolés*? Un Empereur Charles V, suivant le témoignage de Vesale (a), de Fallope (b), & de Francantianus (c): un François I. selon Mezerai (d), & tous les Historiens de France: un Charles IX (e), suivant les actes de la Chambre des Comptes de Montpellier: un Henri III (f): un Duc de Mayenne (g), suivant les mêmes Historiens, sans parler d'une infinité d'autres Princes & Personnages illustres, qui ont payé ce malheureux tribut à la volupté.

Quel

(a) Vesal. *Epist. de Radice Chinae.*

(b) *De Morb. Gall. c. 60.*

(c) *De Morb. Gall. c. 60.*

(d) *Abregé chronol. à l'an 1538.*

*Bayle, Dict. crit. à l'art. de Franc. 1. à la note D.*

(e) Riviere, *Obs. Med. cent. 2. obs. 14.*

(f) *Mezeray, Abregé chronol. à l'an. 1574.*

(g) *Mezeray, à l'an. 1574.*

Quel prodige, que dans toute l'antiquité, aucun Prince, aucun Homme confiderable, n'ait gagné ce mal; & fi plusieurs en ont été attaqués, quel prodige plus grand encore, qu'aucun Historien n'en ait fait mention?

Mais quand même des Medecins auffi attentifs à décrire les maladies qui naiffoient de leur tems, & des Historiens auffi libres & auffi hardis que ceux de l'antiquité, euffent négligé d'en parler, du moins les Poètes ne l'auroient pas oublié. Car comment fuppofer tant de difcretion dans une Race communément auffi indifcrete & auffi mordante; je parle des Poètes Satyriques & Epigrammatiques, ausquels ce feul accident pouvoit fournir cent traits de plaifanterie, que dis-je! eût été un fonds inépuifable de fatyre & de raillerie. On fçait de combien de façons, ce mal a donné lieu de plaifanter à un Rabelais, à un Marot, à un Théophile, à un Sigogne, à un Berthelot, à un S. Amand, à un Regnier, à un Rouffeau (a). D'où vient cette difference entre les Anciens & les Modernes? Ceux-là étoient-ils donc plus chaftes, plus réservés que ceux-ci. L'Horace Latin avoit-il plus de pudeur, que l'Horace François?

Jusqu'ici nous avons prouvé que la Vérole n'avoit pas été connuë dans tous les tems, par le même argument dont

T

Lucre-

(a) A fon vifage boutonné

Je reconnois le mal immonde,

Mal, qu'à fa femme il a donné,

Et qu'elle rend à tout le monde.

*Coupl.*

Lucrece s'est servi contre ceux qui prétendoient que le Monde étoit de toute éternité (b).

D'un autre côté, pourquoi cet embarras, cet étonnement des Médecins à la fin du xv. siècle, lorsqu'ils virent paroître ce nouveau phénomène de la débauche? Leurs Ecrits témoignent unanimement qu'ils n'avoient jamais entendu parler de ce mal étrange, ni d'aucun autre qui eût de semblables symptômes; qu'il avoit commencé à éclore dans le Roïaume de Naples; qu'il s'étoit communiqué aux Napolitains & aux François; & que ce funeste présent avoit été fait originaiement aux uns & aux autres par les Soldats Espagnols nouvellement revenus de l'Amérique, où Christophe Colomb les avoit conduits.

Il faut convenir que parmi tous les argumens qu'on propose en faveur de la prétendue antiquité de la Vérole, il en est d'assez plausibles, & d'assez concluans en apparence, pour meriter d'être examinés. C'est ce que je vais faire avec toute l'impartialité possible, & je suis dans le dessein de n'en dissimuler aucun.

<sup>1</sup> Astruc. Hippocrate\*, dit-on, traite des Maladies des parties hon-  
teuses dans le troisiéme Livre de ses Epidémiques, Section  
P. 4. 5. 6.  
7, 8. & 9.  
troisiéme; il y parle d'écoulemens, d'ulcères, de tubercules aux  
aînes

(b) *Præterea si nulla fuit genitalis origo  
Terrarum & cali, semperque æterna fuit;  
Cur supra bellum Thebanum & funera Troje,  
Non alias alii quoque res cecinere Poete.*

De Rerum natur, L. 5.



aînes, de grandes pustules, de matiere pire que le pus, d'abcès aux dents, &c. Dans tous ces passages, mis en pieces avec plus d'adresse, que de bonne foi, il est plus clair que le jour qu'Hippocrate n'a pas eu seulement la moindre idée de ce vilain mal, & qu'il n'a voulu que décrire la peste, comme Galien en convient dans son troisième Commentaire. La peste en effet attaque indifféremment toutes les parties du corps: Ecoutons encore Lucrece.

*Profluvium porro qui tetri sanguinis acre  
Exierat, tamen in nervos huic morbus & artus  
Ibat, & in partes genitales corporis ipsas,  
Et graviter partim metuentes limina leti  
Vivebant ferro privati parte virili.*

Lucret. de rer. naturâ. L. 6.

Galien (a) a divers passages que nos adversaires ne manquent pas d'alleguer. Celle (b) fait mention d'ulcères malins qui se communiquoient par le coït. Mais si l'on examine sans prévention les lieux où je renvoie, on n'y trouvera point un mal qui ait tous les caractères de celui dont il s'agit. Tous les maux prétendus Vénériens, dont les Anciens ont fait mention, cedoient à des remedes inefficaces dans la Vérole; ils n'usoient que de fomentations, de bains, de médicamens, ou de méthodes vulgaires; ils ne connoissoient aucun spécifique antivénérien. On est donc en droit de conclure

T 2

que

(a) Gal. *De loc. affect.*, c. 6.

*De Sympatb. caus.*, c. 2.

*De Compos. Medicam.*, c. 14.

(b) Cels. *L. 5. Sect. 14. L. 6. c. 3.*

que les maladies les plus fémblables aux Vénériennes, qu'on trouve décrites dans les Livres des anciens Médecins, étoient cependant d'une nature toute différente.

Les Historiens ne font pas davantage contre nous. La maladie féminine des Scytes, dont parle Herodote, Liv. I. n'étoit rien moins que le mal de Naples. Pour détourner si mal adroitement le sens de cet Auteur, il faut en vérité n'avoir jamais lû ce qu'Hippocrate'en dit dans son magnifique Traité de l'Air, des Eaux & des Lieux: car après avoir dit que plusieurs Scytes ont le mal féminin, il ajoûte qu'ils font tout comme des femmes, qu'ils parlent, font habillés comme elles, & font adorés de ceux qui font véritablement hommes, & craignent de cesser de l'être; d'où il résulte que ces Scytes étoient Eunuques, & qu'il n'est ici fait mention que d'impuissance (a).

Les taches & les callosités que César-Auguste avoit çà & là éparfés sur le corps, étoient, dit-on, des presens de Venus. Qu'on voie ce que Suetone rapporte à ce sujet, art. 80. on sera convaincu qu'il prouve tout le contraire de ce que nos Antagonistes lui font dire. Donner la Vérole à Tibere, sur ce que Tacite & Pline en disent, l'un Annal. Liv. 4. l'autre Vol. 2. pag. 327. & Ep. 24. c'est, je vous jure, abuser bien grossièrement de leurs passages. La maladie de cet Empereur, appelée *Mentagra* (non de *Mentula*, comme certains le l'imaginent, mais à cause du menton qui étoit son siege) étoit une galle qui défiguroit horriblement cette partie, ou peut-être

(a) Voyez mes Lettres sur la santé, chez Prault le pere, Quai de Gèvres.

être un mal à peu près semblable aux Aphtes. L'onguent dont Galien faisoit frotter les pustules de Tibere, ne prouve donc point qu'elles fussent Véroliques, ni que la Vérole fût connue du tems de Galien.

D'autres Historiens, tels que Jofephe, Eusebe (a), Pal-lade (b), ont aussi fait mention d'abcès, d'ulcères, de putré-factions & de gangrenes aux parties secrètes; mais c'étoit le plus souvent les personnes livrées à une débauche excessive, qui contractoient ces sortes de maladies, qui leur étoient communiquées par des femmes impudiques & mal saines; par des femmes qui avoient des ulcères causés par leurs fré-quentes prostitutions; par des femmes lépreuses, ou qui avoi-ent eu récemment commerce avec des Lépreux: & indépen-damment de toutes ces circonstances, ne peut-on pas suppo-ser que, comme les yeux à force de lire, & les poulmons à force de parler, contractent des maladies, l'usage immodéré des femmes a dû aussi causer souvent des maux fâcheux, de l'espece dont il s'agit, dans des parties fatiguées & excédées par une débauche continuelle.

Voyons\* si l'on trouve dans les Poètes anciens de ve- \* Afruc,  
ritables allusions au mal Vénérien. p. 8. 9.

*Dum Capitolio*

*Regina dementes ruinas,*

*Funus & Imperio parabat*

*Contaminato cum grege turpium*

*Morbo virorum.*

T 3

Dans

(a) *Hist. Ecclesiast. Lib. 8. cap. 16.*

(b) *Hist. Lanfiac. Vit. 32.*

Dans cette strophe de l'Od. 37. Liv. I. on prétend qu'Horace accuse Cleopatre d'avoir à sa suite des *Syphillitiques*, tandis qu'il est plus clair que le jour qu'il ne s'agit encore aujourd'hui que d'Eunuques, sujets sans contredit à tous les maux qui naissent de la mutilation, ou du crime *Antiphysique* qui ne leur étoit que trop familier. Du tems de ce même Poëte, il paroît qu'on badinoit beaucoup sur un mal qu'il nomme *Campanus*, Liv. 2. Satire 5.

*Campanum in morbum, in faciem permulta jocatus.*

Aucun autre Auteur n'en fait mention; c'est pourquoi les Grammairiens & les Commentateurs n'entendent point la signification de ce mot; d'où ils concluent presque tous que ce mal est la Vérole. Belle conclusion! Mais comme on aime à se distinguer dans le monde par des opinions paradoxes, à peine est-on terrassé sur un article, qu'on trouve cent moyens de se relever, & par toutes les autres objections que je vais passer en revêté, on verra combien l'esprit humain est ingénieux à se mettre vainement à la torture. On introduit Juvenal avec ce passage, Sat. 2.

*Podice lavi*

*Ceduntur tumida, Medico ridente, marisca.*

Mais quoi! ne voit-on pas que ces Condylomes, loin d'être Vénériens, sont formés par la même cause qui produit des Callosités dans les parties du corps qu'on exerce le plus; leur formation est donc aussi naturelle que celle des Crêtes, ou des Verrues conglomérées, qui ne contiennent pour l'ordinaire aucun Virus. Ces vilains maux, qui faisoient rire mali-

malignement le Médecin, venoient donc & peuvent venir tous les jours à ceux qui font dans la criminelle habitude de n'être hommes, que parmi les femmes; *inter mulieres viri, inter viros mulieres*, selon l'expression de Saint Gregoire de Nazianze, dans l'Épitaphe de Bazile le Grand.

Martial \* parle aussi de Condilomes ou duretés, qui ne \* Liv. 1. Epigr. 66. différent de ceux de Juvenal que par la figure, & qui ne viennent que de la même usurpation de l'office féminin.

Après avoir réfuté les argumens qu'on tire des anciens, Médecins, Poètes & Historiens, qui croiroit que j'aurois encore d'autres & de plus forts adverfaires à combattre, & que ces adverfaires seroient des Théologiens? N'est-il pas en effet bien plaifant de les voir mettre tout en œuvre pour prouver que ce pauvre Job avoit la Vérole, pendant que Bayle & des Médecins, tels que Bartholin & M. Astruc \* prétendent que \* Pref. 5. ce seroit faire injure à ce saint homme que de lui donner une incommodité aussi honteuse, & qu'on devoit par respect couvrir son mal d'un voile plus honnête, ou n'en point parler. Lisez, je vous prie, la Dissertation du P. Calmet Benediétin, sur la maladie de Job: elle se trouve au commencement de son Commentaire sur le Livre de Job; vous verrez avec quel faste ce Religieux étale toute son érudition pour persuader que cet homme pieux fut rongé de Vérole jusques aux os. Il s' imagine aussi que le mal de Lesbos & le luxe de Nole, dont parlent Lucien & Aufone, n'étoient autre chose que le mal Vénérien; mais on sçait à quoi s'en tenir sur de pareilles reveries. Lisez la description que Job, ce pauvre patient, cet

cet homme selon Dieu, fait lui-même de son mal, comparez-la avec celle du mal de Naples, telle qu'on la trouve dans tous les Auteurs qui en ont écrit, la différence est si énorme que vous en ferez frappé.

Quand Guy Patin dit dans sa 368. Lettre, qu'il croiroit volontiers que non seulement Job avoit la verole, mais que David & Salomon l'avoient aussi, il y a toute apparence qu'il n'a voulu que plaisanter, & donner du ridicule au Capucin Bolduc, & au Jesuite Pinéda, qui insinuent la même opinion que le Pere Calmet, dans leurs Commentaires sur le livre de Job. Quoiqu'il en soit, je défie de trouver dans les Pseaumes (a), un seul passage véritablement concluant pour l'antiquité du mal vénérien: tous les argumens qu'on tire de l'Ecclesiaste (b), & des Proverbes (c), n'y ont pas plus de rapport; de sorte que pour peu qu'on soit versé dans la lecture des Livres sacrés & profanes, il est aisé de se convaincre, que toute l'érudition de nos adversaires, est aussi peu fondée qu'infructueuse.

Ce n'est pas tout; le plus ancien, & en même tems le plus sublime de tous les Ecrivains, Moyse, dont l'autorité est si respectable, fournit les plus fortes armes contre nous. Ce sage Legislateur a décrit en effet les maladies les plus semblables à celles dont il s'agit; c'est pourquoi on veut tirer du xv. chap. du Lévitique, des raisons pour prouver que ce mal s'étoit

(a) V. Pseaume 6. vers. 2. 3. XXXI. vers. 3. XXXVII. v. 4. 6. 8.

(b) Ecclef. c. 19. v. 2. & 3.

(c) Proverb. c. 5. v. 8.

s'étoit glissé dans l'armée des Juifs; mais si l'on entre bien dans le sens de l'Auteur, on verra que la première espèce de Gonorrhée, dont on croit qu'il fait mention, n'est autre chose qu'une humeur visqueuse, semblable à la salive, qui bouche le trou du gland, comme il arrive tous les jours à des jeunes gens, sains & robustes, qui se trouvent dans un cercle de jolies femmes, capables de faire encore des impressions bien plus vives. Ce même symptôme paroît quelquefois, lors qu'étant à la selle, on fait de grands efforts. La chaleur peut assez dilater les orifices des vaisseaux, pour laisser échapper une matière blanchâtre & mucilagineuse, qui étant retenu dans l'urètre, se putréfie aisément. On sçait par expérience que quelques gouttes d'huile de terebenthine donnent à l'urine une odeur de violette; qu'une certaine quantité de cette même huile dilate tellement les vaisseaux, qu'elle fait couler continuellement des parties honteuses, une matière assez semblable à celle de la chaudepisse, tant ce remède agit par sa chaleur; & c'est pour cette raison qu'on en fait prendre à ceux qui craignent les suites d'un commerce suspect: ce remède en effet par le grand mouvement qu'il excite, accélère l'écoulement; mais par malheur ce ne peut être qu'en donnant plus d'activité au virus.

Qu'on ne m'objecte donc point toutes les précautions de Moïse; persuadé sans doute que Dieu ne déteste rien plus qu'un homme sans femme, ce sage Législateur n'a jamais eu d'autre but que d'obvier à tout ce qui pourroit former quelque obstacle à la propagation: grand partisan du commande-

ment divin, *crefcite & multiplicamini*, il a prévenu toutes les occasions qui pourroient en empêcher l'exécution, & a fait des loix pour obliger les Ifraélites à fe marier,

La deuxième efpece de Gonorrhée dont il parle, n'eft qu'une pollution, à laquelle les femmes font fujettes, presque autant que les hommes, principalement vers la fin du sommeil, lorsque les pertes étant réparées, on jouit de la plus douce erreur. Moyfe déclaroit impurs, jusqu'après le coucher du foleil, ceux qui avoient eu ces fortes de songes. Je fçai que la matière de ces pollutions, bouchant l'orifice de l'urètre, se corrompt aifément dans les pays chauds, & en conféquence, peut produire des maux fâcheux; & voilà le feul moyen de juftifier la fcrupuleufe féverité de ce grand homme.

Pour éclaircir davantage le point dont il s'agit, faisons attention à ce qui fuit: *Une femme qui a fes regles, dit Moyfe, doit être séparée du commerce des hommes; elle est impure, rend impur tout ce qu'elle touche, & tous ceux qui l'approchent.* Le fang menftruel, qui coule principalement des vaiffeaux de l'uterus, retenu en partie dans les rides & les inégalités de la vulve, y devient bientôt acre & corrompu. Il eft donc d'un homme prudent, furtout dans les pays chauds, de refufer les careffes d'une femme qui n'eft pas bien purgée de ces immondices; ou le coït qui met en feu les parties libidineufes, fera bientôt changer les caufes de fon plaifir, en celles de fa douleur; & quoique le mal proprement dit Venerien n'y entre pour rien, on voit fouvent ces inflammations, ces éryfipeles,  
& ces



& ces suppurations que les anciens Medecins ont décrites, & qu'on prend sans fondement pour des presens de Venus.

Il est aisé de comprendre à présent pourquoi c'étoit un crime dans l'ancienne loi, de s'unir le jour de séparation; pourquoi il étoit expressément défendu aux femmes de converser avec les hommes, qui dans ces climats brulants, se fussent souvent exposés aux dangers qui eussent pu s'en suivre; & tous les jours le plaisir ne fait-il pas sentir aux hommes qu'elle est l'empire du corps sur l'ame & la raison? Pour éviter les mêmes accidens en Asie, en Afrique, & en Amérique, les femmes se lavent au moins deux fois par jour les Parties génitales; en Turquie & en Perse, elles se baignent tous les jours, matin & soir; c'est une loi pour les femmes, comme la Circoncision pour les hommes.

Moyse ordonne encore la séparation dans ce qu'on nomme perte de sang, c'est-à-dire, lorsque les femmes ont un flux de sang excessif, de longue durée, morbifique, ou non naturel, par les voies menstruelles.

Le troisième écoulement dont il parle, est une espece de Gonorrhée commune aujourd'hui par toute la terre aux femmes oisives, qui ont les fibres lâches, & se nourrissent d'alimens trop exquis. Ce rhumatisme de la Matrice, comme parle Charleton, est produit par la même cause, qui rend les enfans si sujets aux rhumes du cerveau improprement dits. Le relâchement, ou la dilation des vaisseaux de la Membrane pituitaire de Schneider, laisse couler sans cesse de leur nez une morve épaisse, comme la débilité des vaisseaux de l'ute-

rus produit ce qu'on appelle les fleurs blanches, les femmes qui ont cet écoulement, sont si froides, qu'elles sentent à peine le plus vif aiguillon de l'amour; leur commerce n'est aucunement contagieux. Deux signes, qui seuls suffiroient pour faire distinguer ce flux, de celui de la Gonorrhée, s'il n'y en avoit encore d'autres plus différentiels & caractéristiques. Dans toutes ces prétendues chaudepiffes, dont il est fait mention dans les Livres saints, il n'y avoit donc aucun virus; & par conséquent il seroit fort à souhaiter que celles de notre tems leur ressemblassent.

On nous objecte un mal d'une contagion terrible, & que bien des personnes peu au fait, telles que le Pere Calmet, ont prises pour la Vérole. C'est la lépre des Juifs, qui paroissant sous la forme d'écaillés blanches comme la neige, détruisoit l'Epiderme, le Raisseau de Malpighi, la peau proprement dite, & la graisse; elle étoit en un mot si contagieuse, qu'il étoit ordonné aux lépreux, de marcher la bouche & le nez voilés, & de crier deux fois à haute voix à ceux qu'ils rencontroient; *éloignez-vous, éloignez-vous*; elle affectoit principalement les parties, qu'une bizarre contradiction a fait nommer nobles & honteuses. Voyez l'exacte description que Moïse en donne dans le Lévitique ch. 14. & la Dissertation

\* Le Pere Calmet. d'un des plus grands Partisans\* de l'antiquité de la Vérole, sur la lépre des Juifs. On la trouve dans son Commentaire sur le Lévitique; & elle s'est débitée séparément à Paris, l'an 1708.

Il est une autre lépre bien plus horrible, c'est celle des Grecs,

Grecs, ou des Arabes, que le seul Aretée a décrite, avec cette exacte & élégante énergie qui lui est propre; elle forme dans la Membrane adipeuse des tubercules quelquefois hauts de deux doigts, d'une couleur affreuse & parfaitement semblable à la peau d'un Elephant; c'est pour cela qu'on la nomme *Elephantiasis*. Elle convertit toute la graisse en lard rance, consume & fait tomber des parties du corps fort considérables. Les pustules dont le gland de la verge & le prépuce, sont remplis dans ce genre de mal, sont horreur, & sont presque incurables; ce qui n'arrive pas dans la Vérole.

A la naissance du mal de Naples, la lèpre (a), dit-on, sembla disparaître; c'est, ajoute-t'on, que la Vérole n'est que la lèpre même.

1°. Il est à remarquer, que suivant le témoignage des Historiens & des Medecins, la lèpre est une maladie étrangere, originaire, & propre de l'Arabie, & de la Syrie, d'où elle s'est répandue deux fois en Europe: La première, lorsque Pompée vainqueur de la Syrie & de l'Egypte, ramena son armée en Italie; mais elle cessa bientôt: La seconde fois, fut dans le douzième siècle, dans le tems des Croisades.

2°. Selon tous les Medecins, qui ont écrit dans le tems que la Vérole commença à paroître dans l'Europe, eux qui devoient bien connoître la nature de la lèpre, les symptomes de ces deux maladies étoient très-différens. L'insensibilité dans l'extrémité des parties du corps, étoit une des proprié-

(a) *Astruc*, p. 10. 11. 12.

Observations sur les Ecrits modernes, T. 4. Lett. 57. p. 272. 273.

tés de la lèpre; or cette insensibilité n'est jamais une suite de mal vénérien, qui a encore d'autres caractères particuliers qu'on ne peut appliquer à la lèpre, comme la gonorrhée, les chancres, les bubons, les exostoses, &c.

3°. La lèpre se contractoit le plus souvent par la mauvaise nourriture. Le mal vénérien se communique ordinairement par le commerce d'une femme, qui en est infectée. La lèpre entièrement formée, étoit incurable; la Vérole, quelque inveterée qu'elle soit, peut presque toujours se guérir. Le mercure qui en est un des meilleurs remèdes, est très-contraire à la lèpre; il aigrit ce mal, & ne le guérit jamais. De plus si la Lèpre & la Vérole avoient à peu près la même maladie, pourquoi les Médecins auroient-ils été si étonnés, si embarrassés, si consternés, lorsqu'ils virent naître celle-ci? Les remèdes qu'ils emploioient contre la lèpre, ne pouvoient-ils pas aussi être employés par eux, contre le nouveau mal? Selon M. Astruc \*, il y a encore une autre différence entre la Lèpre & la Vérole, c'est que la lèpre n'étoit point contagieuse. Mais quelque déférence que j'aie pour la façon de penser de ce savant Médecin, je suis fâché de ne pouvoir être de son avis: la description qu'Aretée fait de l'*Elephantiasis*, & principalement les loix sévères de Moïse me persuadent le contraire.

4°. Si la Vérole étoit une sorte de lèpre, comme certains le prétendent encore aujourd'hui (a), pourquoi les Lèpreux refuserent-ils constamment de loger dans les Hôpitaux, avec

(a) Cours de Chirurgie par M. Elie Col de Villars, &c. T. 2. p. 80.

avec ceux qui étoient infectés du mal Vénérien? Pourquoi le Parlement de Paris ordonna-t'il par un Arrêt de 1497. que ceux-ci seroient nonseulement privés de tout commerce avec les Citoyens, mais encore qu'ils seroient logés dans certaines Maisons des fauxbourgs de Paris, louées à cet effet, & non dans les Hôpitaux de Paris, appelés *Maladrevies*, où est aujourd'hui la Maison des Peres de Saint Lazare, au fauxbourg S. Denis, & l'Hôpital des petites Maisons, fauxbourg Saint Germain.

5°. C'est vainement que l'on assure que la lépre a disparu à la naissance de la Vérole. Durant tout le XVI. siècle, la lépre a été assez commune en Europe, quoique beaucoup diminuée depuis le XV. elle n'a cessé à la rigueur qu'au commencement du XVII., comme plusieurs autres maux, dont le regne est borné. La lépre n'avoit-elle pas cessé pareillement en Italie, du tems de Pompée: le feu *S. Elme*, ou le *mal des ardens*, qui fit tant de ravage en France dans le IX. & X. siècles, ne s'est-il pas entièrement éteint? La *Suete*, mal si fréquent & si terrible en Angleterre, n'a-t'elle pas entièrement disparu. Plût à Dieu, que la Vérole disparût ainsi avec le tems? c'est ce qu'on a lieu d'espérer, on peut dire, & nous verrons dans la suite qu'elle est aujourd'hui sur son déclin. Voyez le Traité de M. Astruc, sur l'Origine des Maladies Epidemiques.

Quelques-uns ont prétendu, que le mal Venérien tiroit son origine de la prostitution (a) fréquente, c'est-à-dire, qu'une femme

(a) *Astruc*, p. 13.

Observations sur les Ecrits modernes, T. 4. Lett. 57. p. 275. 286.

femme saine, se prostituant à plusieurs hommes pareillement sains, peut par cet excès de débauche, être infectée d'une certaine corruption capable de dégénérer en vérole, d'où ils concluent qu'elle est presque aussi ancienne que le monde. On conçoit assez qu'un amas de sperme dans un lieu aussi chaud & naturellement aussi fétide que l'intérieur des parties du beau Sexe, doit aisément s'aigrir, se corrompre, se putréfier, & causer des inflammations & des ulcères fort difficiles à guérir. Le seul frottement trop fréquent & trop animé du membre viril contre une partie aussi nue, ne peut-il pas donner lieu aux mêmes accidens? On conçoit encore que si un homme sain s'approche d'une pareille femme, ou du moins s'échauffe avec elle, il en sera sûrement infecté; je veux dire qu'il pourra contracter des maux de la même espèce; mais jamais la Vérole. Cette opinion bien loin d'être fondée, est donc combattue par l'expérience même. La débauche dont il s'agit, est très-ancienne, il y a toujours eu des femmes *Vulgivagues*, & cependant on ne faut pas croire les seuls qui ne soient point intéressés à nous tromper, ou il faut regarder comme démontré, que la Vérole fut inconnue aux François, jusqu'au tems de Charles VIII. qui fit le siège de Naples l'an 1494. Les Napolitains chasserent alors toutes les Filles de joye, qui n'étoient capables que d'énerver leur courage: ces Filles gâtées par les soldats Espagnols furent reçues à bras ouverts dans le camp des François, qui revinrent à Paris avec le funeste présent qu'elles leur firent. Avant cette fatale époque, ce terrible fleau nous étoit absolument inconnu.

Une

Une réflexion qui se présente ici naturellement, c'est que si cette contagion avoit existé en Asie, en Grece, où les hommes s'abandonnoient à des excès affreux, & dans ces tems de la République Romaine où les femmes, selon Petrone, ne quittoient les bras de l'amour que fatiguées & jamais rassasiées de ses plaisirs,

(*Et lassata viris, nunquam satiata recessit.*)

elle se feroit répandue avec une vitesse prodigieuse; & enfin les Auteurs, & sur-tout les Médecins, auroient décrit ses déplorables effets.

Un Empirique Italien, nommé Leonard Fioraventi (a) dans ses *Capricci Medicinali* imprimés en 1564. donne au mal Vénérien une origine fort singulière. Il prétend que durant la guerre de Naples entre Alfonse V. & René d'Anjou, ou plutôt Jean fils de René en 1456. les vivres ayant manqué également aux François & aux Espagnols, les Vivandiers préparèrent en secret des mets composés de chair humaine qu'ils vendirent fort cher aux Troupes: ce qui fit naître le mal appelé *mal de Naples* par les François, & *mal François* par les Espagnols, par les Italiens, en Afrique, & dans toutes les Echelles du Levant; mal qui depuis ce tems-là s'est répandu par toute la terre, où il fait encore aujourd'hui bien des ravages: il assure tenir ce fait d'un Vieillard Napolitain âgé de 98. ans, nommé Gibilotti, qui le tenoit de son pere Vivandier de l'Armée d'Alphonse V. Roi d'Arragon.

X

puyer

(a) *Afruc*, pag. 45.

Observat. sur les Ecrits modernes. p. 286. 287.

puier son opinion, il cite plusieurs expériences qu'il dit avoir faites d'animaux nourris avec la chair de leurs semblables, lesquels sont devenus galleux, couverts de pustules, & ont perdu tout leur poil. M. Astruc traite avec raison tout cela d'imposture. Si le mal Vénérien étoit connu des le milieu du xv<sup>e</sup>. siècle, pourquoi les Médecins n'en ont-ils parlé dans leurs Ecrits, qu'à la fin? Pourquoi parurent-ils alors si étonnés, si embarrassés, si consternés? Pourquoi en ont-ils parlé alors comme d'une maladie inouïe & toute récente? A l'égard des prétendues expériences de Fioraventi, elles sont fausses: un chien nourri durant six mois de chair de chaien par M. Astruc, n'a point eu les accidens dont parle ce Charlatan.

Ce qui a de quoi surprendre, c'est que le Chancelier Bacon, habile & célèbre Physicien pour son tems, ait été tellement la dupe de cette fable, qu'il a adopté cette même opinion. Celui-ci prétend que cette chair humaine coupée par morceaux, préparée & renfermée dans des barils, se vendoient pour du Thon dans les deux Armées; il soutient aussi que les Cannibales, ou les habitans des Antilles, ne sont si sujets à la Vérole, que parce qu'ils sont Antropophages. Tant il est vrai qu'il n'est point d'opinion si absurde que quelque Philosophe ne puisse embrasser.

Vanhelmont, fameux Chimiste, dans un de ses Ouvrages, a recours à une révélation faite, dit-il, à un saint homme, par laquelle il avoit appris que la Vérole venoit du peché execrable & monstrueux de bestialité commis avec une jument qui avoit le farcin, dans le tems de la guerre de Naples sous Charles VIII.

Do-



Dominique Leoni \* rapporte qu'une Courtisane de Valence, parfaitement belle, coucha avec un Léproux, & lui vendit bien cher la Vérole dont elle infecta ensuite plus de 400. jeunes gens dans l'Armée des François. C'est ce qui a fait croire à Jean Manard, & non à moi (comme M. Astruc me l'a reproché dans l'Extrait critique dont il a honoré la première édition de cet ouvrage) que cette maladie étoit née en Europe du commerce d'un Léproux avec une Fille de joie. Je le répète pour ma justification, je suis éloigné du sentiment que ce sçavant Médecin m'attribuë, *toto celo*. Je n'ai raconté ce fait que pour faire mention des progrès, & non de l'origine de la contagion Vénérienne. Quand j'ai dit qu'une Fille de joie donna la Vérole à un Léproux, c'est qu'elle l'avoit, comme l'illustre M. Freind le remarque dans son Histoire de la Médecine, tom. 3. p. 198, la conséquence est claire, & j'ose dire avec tout le respect que je dois à M. Astruc, qu'il faut m'avoir lû bien légèrement, pour me trouver ici contradictoire avec moi-même. Heureusement avec plus d'attention, on m'a rendu plus de justice.

\* V. l'A.  
phrodif. p.  
903.

Quoiqu'il soit (a) certain que ce mal formidable n'a commencé à être connu en Europe, & à s'y répandre que l'an 1494. & que l'autorité d'une infinité de Médecins & d'Historiens contemporains ne permettent pas d'en douter raisonnablement, on objecte néanmoins encore certains endroits spécieux tirés des Ecrits de quelques Médecins & Chirurgiens,

X 2

ante-

(a) Observations sur les Ecrits modernes, Tom. 4. Lettr. 57. pag. 276. 277. &c.

antérieurs à l'année 1494. Dans ces endroits il s'agit de maladies qui ont quelques signes semblables à ceux du mal Vénérien: cependant tous ces endroits bien examinés ne prouvent rien. De tous les tems les hommes ont été sujets à des maladies fâcheuses dans certaines parties secrettes; mais ces maladies avant la fin du xv<sup>e</sup>. siècle n'ont jamais été le mal dont il est question. Si d'anciens Médecins disent que ces maladies honteuses se contractoient quelquefois par le commerce avec une femme gâtée, *cum muliere fœtidâ*, ils entendoient ou une femme Lépreuse, ou une femme qui s'étoit livrée à un Lépreux, ou une femme à qui une débauche outrée avoit causé des ulcères; une femme enfin qui avoit des infirmités fâcheuses, qui aujourd'hui encore causent certaines maladies aux hommes avec lesquels elles ont commerce, sans néanmoins leur donner le mal Vénérien.

\* Astruc,  
Liv. I. c. 6.

Celui \* qui a combattu avec le plus de vigueur & de succès pour le système de l'antiquité de la Vérole en Europe, est un célèbre Chirurgien de Londres, nommé Guillaume Becket Membre de la Société Royale, qui dans trois Dissertations insérées dans les 30. & 31. volumes des Transactions Philosophiques, n'a rien omis pour appuyer cette opinion, & a fait dans cette vûe de grandes recherches. Il soutient dans la 1<sup>re</sup>. Dissertation (a), que ce qu'on appelle Gonorrhé a été connu en Angleterre avant l'an 1494. sous le nom d'*Ardeur*, *Arfura*, en Anglois *Burning*; & il cite sur cela plusieurs autorisés, dont les plus considérables sont, 1<sup>o</sup>. un Ouvrage manuscrit de Jean  
*Ardern*,

(a) Transact. Philos. Ne. 357. an. 1718.

*Ardern*, Chirurgien Anglois, qui vivoit à la fin du xiv<sup>e</sup>. siècle; Ouvrage où il est parlé de l'*Arsura* qu'il définit, *Calor interior cum excoriatione urethrae*. 2<sup>o</sup>. Les Statuts anciens des Bordels autrefois établis à Londres dans le Fauxbourg de Southwark. Un article de ces Statuts est de *his qui custodiunt mulieres habentes nefandam infirmitatem*; on défend dans un autre d'accorder l'entrée de cet honnête lieu à aucune femme malade de l'*Ardeur*. Plusieurs Médecins & Chirurgiens Anglois du xv<sup>e</sup>. siècle font mention de cette même maladie, & lui attribuent une contagion pareille à celle du mal Vénérien. *Si quelqu'un ayant été infecté de l'Ardeur par une Putain s'unit le même jour avec une femme saine, il lui communiquera la même Ardeur*, dit André Boord, Docteur en Médecine & Prêtre, dans son *Compendium sanitatis* imprimé en 1546.

On peut voir dans le grand & fatigant Ouvrage de M. Astruc que le mal Vénérien & le mal de l'*Ardeur* sont deux maux différens, quoique les Anglois ayent durant quelque tems donné le nom d'*Ardeur* au mal Vénérien, nom qui étoit en usage parmi eux long-tems avant l'an 1494. L'*Ardeur* étoit l'effet d'un commerce impur avec un Léproux ou une Léprouse, ou avec une femme qui s'étoit nouvellement livrée à un homme infecté de la Lèpre c'est ce que ce sçavant Médecin rend plus clair que le jour. Une certaine Comtesse, dit Gordonius, qui étoit lépreuse, vint à Montpellier; un Bachelier de Médecine eut affaire avec elle, & devint parfaitement lépreux.

Ceux qui ne le devenoient pas dans toutes les formes,

contractoient d'autres fâcheux accidens aux parties naturelles, entr'autres des ulcères & une dysurie, appellée *Bzrning* ou *Arfura* par les Anglois; c'est ce qu'assure Theodoric Chirurgien & Evêque l'an 1290. & plusieurs anciens Médecins. Au reste M. Astruc fait voir que la maladie de l'*Ardeur* ne doit point être confondue avec la Gonorrhée virulente, 1<sup>o</sup>. parce que la Gonorrhée est un symptôme du mal Vénérien qui n'a commencé à paroître que vers l'an 1545. ou 1546. c'est-à-dire, environ 50. ans après l'arrivée de ce mal en Europe. Or de tous les Médecins qui ont autrefois fait mention de l'*Ardeur*, aucun ne l'a caractérisée par le dangereux symptôme de la Gonorrhée, qui est un mal long, un ulcère dans l'urethre difficile à guérir, au lieu que de l'aveu de Becket même qui cite les paroles d'Ardern, l'*Ardeur* se guérissoit par des fomentations émollientes & des injections anodynes. 2<sup>o</sup>. Les symptômes de cette *Ardeur* n'avoient rien de commun avec ceux qui marquent la Chaudepisse. On pourroit citer ici sur cela un passage décisif de Jean de Gaddesden, entièrement conforme à un autre du Chirurgien-Evêque, & à plusieurs autres encore tirés des anciens Livres de Médecine & de Chirurgie; mais les Curieux les trouveront dans le seul \* Ouvrage qui puisse les satisfaire pleinement, & à qui ils doivent la plus grande partie des traits historiques que je rapporte.

\* Astruc,  
de Morb.  
Vener.

Le même M. Becket dans sa seconde (a) Dissertation rapporte deux témoignages très-dignes de remarque.

Le

(a) Transact. Philos. Tom. 31. No. 395. an. 1720. Voyez l'Extrait dans la Bibliothèque Angloise, Tom. 10. Part. I. pag. 367.

Le premier est tiré d'un Manuscrit du Comté de Lincoln à Oxford. En voici l'extrait. „Moi, THOMAS GASCOIGNE, „Docteur en Théologie, j'ai connu plusieurs hommes qui „sont morts de pourriture survenue à leurs membres géni- „taux, pour avoir eu, comme ils en convenoient eux-mêmes, „un commerce charnel avec des femmes. Tel fut le malheu- „reux sort de Jean de Gand Duc de Lancastre, qui passoit „dans toute l'Angleterre pour un grand fornicateur, &c. ce témoignage est datté de l'année 1430.

Le second témoignage cité dans la même Dissertation est tiré de quelques endroits des Oeuvres manuscrites de Jean Ardern, qui exerçoit la Chirurgie en Angleterre vers l'an 1370; où il est parlé de *phimose*, de *paraphimose*, d'ulcères de l'urethre & de bubon; d'où M. Becket conclut que tous ces symptômes étant Vénériens, le vilain mal étoit connu en Europe avant la découverte des Indes. Mais ces autorités ne peuvent entrainer que des personnes aussi peu au fait de la bonne Physique que de l'Histoire. Certaines parties secrettes ont de tout tems été sujettes à des maladies ainsi que les autres parties du corps. Voyez ce qui a été dit ci-devant.

M. Becket dans sa troisième Dissertation prétend qu'il y a deux sortes de lèpres, l'une qui étoit la lépre, proprement dite, la vraie lépre d'Arabie; l'autre qu'on appelloit lépre mal à propos, & qui n'étoit autre chose que la Vérole; mais il n'appuie cette opinion d'aucunes preuves, c'est une pure supposition. L'époque de la naissance du mal Vénérien en 1494. est démontrée; tout ce qu'on oppose à la certitude  
de

de ce fait, n'est qu'un attirail de vaines objections, telles qu'on en peut quelquefois proposer contre les vérités les plus claires. Elles suffisent néanmoins à certains esprits superficiels & vains, qui se plaisent à préférer à la certitude quelques lueurs de vraisemblance, lorsque leur amour propre y trouve son compte, & qu'ils espèrent se distinguer dans le monde par des opinions paradoxes. M. Astruc qui ne dissimule aucunes de leurs objections, rapporte en entier les anciens Statuts d'un Bordel établi à Avignon. Comme ces Statuts, indépendamment du rapport qu'ils ont à la question, sont très-curieux, on ne sera pas fâché de les trouver ici tels qu'ils ont été traduits par l'Abbé des Fontaines, *Observat. Tom. 4. Lett. 57. p. 283. 4. 5. 6.*

## I.

\* Astruc,  
chap. 7.

L'an 1347\*, le 8. d'Août, notre bonne Reine Jeanne a permis l'établissement d'un B. à Avignon.: Elle défend à toutes les femmes débauchées de demeurer dans la Ville; & veut qu'elles soient toutes renfermées dans un même lieu; & que pour être connues, elles portent une aiguillette rouge sur l'épaule gauche. (a)

## II.

Si quelque Fille, après s'être une fois abandonnée, veut se donner au Public, le Capitaine des Sergens la prendra par un bras, & la conduira dans la Ville au son du Tambour, l'aiguillette rouge sur l'épaule; & il la mènera audit B. où

(a) Pasquier, dans ses Recherches de la France, rapporte la même chose au sujet d'un Bordel de Toulouse.

elle fera logée avec les autres de son espèce, en lui déclarant que si elle s'avise d'en sortir, pour aller dans la Ville, elle sera fouëttée en particulier, la première fois; & en cas de récidive, elle sera fouëttée publiquement, & bannie.

## III.

Notre bonne Reine ordonne, que le dit Lieu public soit placé dans la ruë du Pont-Traucat, proche du Couvent des Augustins, jusqu'à la porte; & qu'il y ait de ce côté - là une porte qu'on ouvre à tout le monde; mais qui se ferme à la clef, de peur que quelque jeune homme ne voye les Filles de ce lieu, sans la permission de la Superieure. qui sera éluë tous les ans par les Consuls de la Ville: Elle gardera la clef de la porte, & elle avertira les jeunes gens, de ne faire aucun tumulte, & de ne point intimider les Filles, sous peine d'être sur le champ conduits en prison, sur la moindre plainte à ce sujet.

## IV.

La Reine veut que tous les Samedis la Superieure, accompagnée d'un Chirurgien commis par les Consuls, visite toutes les Filles qui lui sont confiées; & si quelqu'une a contracté quelque maladie par l'exercice de son métier, elle la séparera des autres, de peur que les jeunes gens n'ayent commerce avec elle, & ne gagnent le mal.

## V.

*Item.* Si quelqu'une de ces Filles devient grosse, la Supérieure aura un grand soin de la conservation de son fruit, & avertira les Consuls de pourvoir à la nourriture de l'enfant.

## Y

## VI.

## VI.

*Item.* La dite Supérieure ne permettra à qui que ce soit d'entrer dans le dit lieu le vendredi & le samedi de la Semaine sainte, ni le saint jour de Pâques, sous peine d'être déposé & fouetté.

## VII.

*Item.* La Reine ordonne, que les Filles dudit lieu n'ayent entr'elles aucune dispute, ni aucune jalousie; qu'elles ne se dérobent rien, qu'elles ne se battent point; mais qu'elles vivent ensemble, comme des Sœurs: Si elles ont quelque démêlé, la Supérieure jugera du différend, & elles se conformeront à ce qu'elle aura décidé.

## VIII.

*Item.* S'il arrive que quelqu'une ait commis un larcin, la Supérieure fera restituer de bonne foi ce qui aura été volé: Si la coupable refuse de faire la restitution, elle fera pour la première fois fouettée dans une chambre par un Sergent; & en cas de récidive, dans tous les carrefours de la Ville par le Bourreau.

## IX.

*Item.* Défense à la Supérieure, de souffrir qu'aucun Juif entre dans le dit lieu: S'il arrive que quelque Juif s'y introduise furtivement, & ait commerce avec quelqu'une des Filles, il sera emprisonné, & fouetté publiquement. (a)

Ces

(a) *M. de Marca*, dans sa *Marca Hispanica*, dit que tous les biens d'un Juif furent confisqués, parce qu'il avoit commis un adultère avec une femme Chrétienne.



Ces Statuts se lisent dans un ancien Manuscrit de l'année 1392. mais ce n'est pas dans la seule ville d'Avignon que ces sortes de lieux publics ont autrefois été établis par autorité: il y en avoit, & l'on dit qu'il y en a encore à Rome & dans les principales villes d'Italie: il y en avoit en France (b), & surtout dans le Languedoc, comme il paroît par les Registres de la Chambre des Comptes de Montpellier. C'est ce maudit mal Vénérien, sans lequel la vie ne seroit qu'un tissu de délices, qui a détruit ces établissemens si utiles à la Religion & à l'Etat, parce qu'ils empêchoient de plus grands maux, qu'ils mettoient à couvert l'honneur & le repos des Familles, & protegeoient le front des Maris & la pudeur du beau Sexe, à qui la jeunesse tendoit moins de pièges.

*Quidam notus homo cum exiret fornice, macte*

*Virtute esto, inquit, sententia Dia Catonis,*

*Nam simul ac venas inflavit tetra libido.*

*Huc juvenes equum est descendere, non alienas*

*Permolere uxores.*

Horace, Sat. 2, L. 1.

Mais peut-on conclure du quatrième article de ces Statuts, que le mal Vénérien, étoit connu dans le tems qu'ils furent dressés? il faudroit pour cela prouver que ce mal est le seul qui pût survenir à des filles sans cesse prostituées. On a fait voir que l'usage fréquent & immodéré du coït, pouvoit causer des maux divers, qui sans être véroliques, étoient considérables, & même contagieux.

\* *Astruc.*  
cb. 8.

L'origine de ce mal \* honteux, a enfanté encore bien d'autres opinions ridicules & fabuleuses; les uns l'ont attribué à la maligne influence des astres, les autres à la mauvaise intemperie de l'air, &c. mais ce seroit abuser de l'heureux loisir dont je jouis, que de m'arrêter davantage à refuter toutes les chimères & les absurdités des Auteurs.

Pour achever (a) de confondre ceux qui voudroient douter encore de la vraie origine du mal Vénérien, & s'arrêter à des systèmes contraires au bon sens, on pourroit citer ici les témoignages d'une foule de Medecins bien instruits de cette origine, & ceux de plusieurs Historiens & Voyageurs, qui ont écrit des Relations du nouveau Monde: ils nous apprennent tous que le voyage des Espagnols à l'île Ayti, ou de S. Domingue, en 1492. sous la conduite de Christophe Colomb, qui la découvrit cette année, & le retour en 1493. 94. 95. & 96. apporterent en Espagne l'affreux présent dont il s'agit, mal Endémique & propre des naturels de cette île, auxquels elle est pourtant moins funeste que dans nos Climats où l'on transpire moins, & qui ont un remède quelquefois plus spécifique que le Mercure, dont nous avons aussi fait usage depuis, qui est le Gaiac. Il est à remarquer, que la Vérole des Américains, est d'une espèce un peu différente de la nôtre, & s'appelle *l'Epian*, nom que lui ont donné les naturels de l'île de S. Domingue.

Après avoir vû (a) l'origine de la naissance du mal de Naples,

(a) Obs. sur les écrits modernes, Tom. 4. Lettr. 57. p. 288.

(b) Observ. sur les écrits modernes, Tom. 5. Lettr. 61. *Astruc. cb. x.*

Naples, nous allons le suivre dans ses voyages. Il est certain qu'il est parti de l'île, dont nous venons de parler. En peut-on douter, quand on consulte le premiers Historiens de la découverte de l'Amérique? Celui dont le témoignage paroît à couvert de tout soupçon, est Gonsalve Fernandès d'Oviedo, qui, comme il l'assure lui-même, étoit à Barcelone, à la suite de la Cour, en 1493. lorsque Christophe Colomb, revint pour la première fois de l'île *Espagnole* qu'il avoit découverte. Lié d'amitié avec la plupart de ceux qui avoient suivi Colomb dans ce Voyage, & avec les autres, qui dans les années suivantes, revinrent des Antilles; ce qu'il raconte de ce pays-là, il l'a appris de la bouche de ces Voyageurs mêmes; de plus il étoit dans l'Armée de Ferdinand, dans le tems de la guerre de Naples, & il fut envoyé lui-même à Saint Domingue, en 1513. Qui donc a jamais pu mieux connoître l'origine du mal Vénérien, & la maniere dont il a passé en Europe, que cet historien Espagnol. Or dans son Livre intitulé, *Summarium naturalis & generalis Historiæ Indiarum Occidentalium*, composé à Toledé, après son retour de cette Ile, où il avoit demeuré douze ans, cet Auteur adresse ces paroles (Ch. 76.) à l'Empereur Charles V. par l'ordre duquel il écrivoit.

„Votre Majesté Impériale peut regarder comme certain,  
 „que cette maladie nouvelle dans notre continent, est depuis  
 „très long-tems fort commune dans les Antilles, & que pres-  
 „que tous les Espagnols, qui ont eu commerce avec les fem-  
 „mes de ce pays-là, l'ont contractée: ce sont donc les Com-  
 „pagnons du voyage de Christophe Colomb, qui l'ont à leur

„retour apportée pour la première fois en Espagne; & c'est pour cette raison qu'on lui donna d'abord le nom de petite Vérole d'Espagne; *Variola Hispanica*.

Il ajoute que plusieurs Espagnols *Syphillitiques* servirent en la guerre de Naples, en 1495. & le donnerent à des femmes débauchées, qui en firent part aux Napolitains; & ensuite aux François, comme nous l'avons dit ci-devant: temoignage qu'on pourroit confirmer par bien d'autres, mais qui seul suffit pour prouver que c'est assez mal à propos, que les Etrangers appellent la Vérole, *mal François*; & que son véritable nom, est le mal de Naples, puisque c'est de-là qu'il a commencé à se répandre en différentes parties du monde, quoiqu'il eût pû être encore mieux nommé, *le mal des Antilles*, ou le *mal Amériquin*.

Le même Oviedo dans son Histoire naturelle & générale des Indes, publiée en 1535. cite plusieurs personnes de considération & dignes de foi, qui avoient été du nombre des premiers Voyageurs vers le nouveau Monde, qui lui ont, dit-il, assuré tout ce qu'il raconte. Or dans ce second Ouvrage, il donne comme un fait certain, ce qu'il avoit déjà exposé dans le premier, au sujet de l'origine & de la propagation du mal Vénérien.

La situation des affaires de l'Europe, ne fut malheureusement que trop favorable aux progrès de cette funeste Contagion: l'Espagne, l'Allemagne, la Flandre, l'Italie, au commencement du xvi. siècle, étoient sous les loix du même Prince: la France, étoit étroitement unie avec l'Angleterre: toutes

toutes les frontières des Etats de l'Empereur Charles V. & de ceux de François I. étoient couvertes de soldats; & les filles de plaisir en donnoient également aux armées ennemies: ainsi les gens de guerre en quartier d'hiver, ou de retour dans leur Patrie, ne tarديوient guères à l'infecter: ce furent les Espagnols qui firent present de ce mal aux Portugais, qui pour cette raison l'appellent mal *Castillan*: En 1496. Jeanne, fille de Ferdinand & d'Isabelle, ayant été conduite en Flandres, pour y épouser l'Archiduc Philippes, les Espagnols de sa suite y conduisoient en même tems la Vérole; ce qui lui fit donner dans les Pays-bas le nom de mal *Espagnol*, suivant le témoignage de Beverovicus: c'est de France qu'il a passé en Angleterre, où il fut appelé d'abord, mal de *Bordeaux*. Les Juifs & les Maures, chassés d'Espagne, par Ferdinand & Isabelle, après la conquête de Grenade, se sauvèrent en Affrique, & y plantèrent la Vérole qu'ils avoient apportée d'Espagne: quoiqu'on ne puisse disconvenir qu'elle ne puisse être aussi Endémique dans ces Pays chauds, comme nous le verrons dans la suite. Le commerce de France, d'Espagne & d'Italie, aux Echelles du Levant, y fit passer le mal Vénérien, qui delà se répandit au loin, dans les terres, & infecta l'Asie & l'Affrique; & comme le Commerce des François dans les Ports de la Méditerranée, étoit alors plus considérable que celui de toute autre Nation; on y donna le nom de *mal François*, au mal Etranger.

Ce sont les Turcs qui l'ont donné aux Persans, qui pour cette raison l'appellent, *mal Turc*: de la Perse, il a passé aisément

ment dans le Mogol, & au-delà: les Portugais l'ont porté dans les Indes Orientales, surtout dans les villes de Goa, & de Macao. Engelbert Kempfer dans son histoire du Japon, assure que la Vérole y est fort commune, & que les Japonois l'appellent, *Nambakassan*, c'est-à-dire, mal *Portugais*.

Quoique ce soit de l'île Espagnole que ce vilain mal est sorti pour empoisonner le reste de l'Univers, M. Astruc, ne nie pas cependant que ce mal ne soit endémique dans quelque autre pays. *Francisco Lopez de Gomara*, dans son *Historia Generala de las Indias*, & de Petro de Cieca de Leon, dans sa *Chronica del Perú*, assurent que les Péruviens sont naturellement sujets à une maladie, qui est la même chose, que la maladie de l'île Espagnole; & que plusieurs Espagnols, qui sous la conduite de Francisco Pizarro, firent la conquête de ce vaste Pays, la contractèrent par le Commerce impur qu'ils eurent avec des Péruviennes: il ajoute qu'elle se guérissoit par une décoction de la Salse-pareille, qui croît en ce pays-là. Fernandez d'Oviedo dit aussi, que le mal vénérien est un mal populaire dans presque toute l'Amérique; & plusieurs autres Auteurs sont du même sentiment. Jule Scaliger prétend que ce mal est commun depuis fort long-tems dans le Royaume de Malabar: Selon le Président de Thou, au Livre 71. de l'Histoire Universelle de son tems: „Dans la „grande Java, les habitans qui sont fort infectés du mal vé- „nérien, s'en guérissent ainsi: depuis dix heures du matin „jusqu'à deux heures après midi, les malades s'exposent aux „ardeurs d'un soleil brûlant: de cette manière, ils dessèchent  
l'humeur

l'humeur maligne, c'est à dire, que la grande transpiration qu'ils se procurent par ce moyen, tarit la source du venin: Un autre Auteur (c'est Jacques Bontius, Medecin Hollandois dans les Indes) assure qu'un mal fort semblable à la Vérole, est endémique dans l'Isle d'Aboine & dans les Molucques & qu'on l'y contracte, sans avoir commerce avec les femmes; on le guérit, ajoute-t'il, avec de la décoction de Salsépareille, de Squine, & de Gaïac, & avec le Mercure & autres minéraux: la friction mercurielle est aussi fort salutaire pour ce mal.

Sydenham, ce fameux Medecin Anglois, dit qu'il a appris de plusieurs Anglois dignes de foi, habitans des Isles de l'Amérique, que beaucoup de Nègres paroissoient infectés d'un vilain mal, dans les vaisseaux qui les transportent aux îles: mal qui est commun sur la côte de la Guinée, & qui se contracte sans l'intervention d'un commerce impur: que les symptomes de ce mal, ressemblent à ceux de la Vérole, & qu'il se guérit pareillement par le moyen du Mercure & de la Salivation. C'est sur cette autorité que j'ai dit dans la premiere édition de cet Ouvrage, que des Esclaves transportés en Amérique pour la cultiver, avoient planté la Vérole en ce Pays; mais c'est une faute d'Histoire, que M. Astruc a relevée avec raison; puisqu'il est certain qu'il n'a passé aucun Esclave d'Afrique en Amérique, que long-tems après la distribution du mal vénérien dans l'Europe.

Il est donc constant (a) que la plupart des Nègres ont un mal qui s'accorde parfaitement avec notre Verole; mais

Z

quelle

(a) *Guillaume Pifon*, dans son Histoire du Bresil, Liv. 2. ch. 19. p. 35.

quelle est la source de cette fatale contagion? Bosmann (a) dans sa description de la côte de Guinée, nous la découvre d'une façon assez vraisemblable; l'image est obscène, & la pudeur souffre de s'y prêter; il dit qu'il a souvent vû des hommes acheter une jeune fille, pour assouvir leur passion, & que telle est la coutume du pays: ces vagabonds, dont le nombre est quelquefois fort considerable, l'enferment bien parée, & après l'avoir nourrie quelques jours de bons alimens, pour la rendre plus propre & plus sensible aux plaisirs, la violent tous les uns après les autres, jusqu'à ce que cette malheureuse victime expire entre leurs bras. La mort même (ce qui fait frémir d'horreur) ne l'arrache point aux affreuses brutalités de ces monstres. Or quels maux doivent naître, à votre avis, dans des regions aussi brulantes, d'un libertinage assez effrené, pour user du Sexe même d'un cadavre.

Mais ces horreurs, ne sont pas comparables à celles dont la nation Juive nous donne des exemples. On voit dans le xix. Chap. des Juges, qu'il n'est point de débauches dans lesquelles les Juifs ne se soient plongés; & ce qui prouve bien que la Vérole ne s'engendre point par quelque abus que ce soit des mâles, & des femelles, c'est que la Judée n'en a point été infectée. L'histoire que Blegny raconte dans le premier Tome de son Traité des Maladies Vénériennes, met cette opinion hors de doute: les bubons qui vinrent aux aînes de cette fille pétulente dont il parle, n'étoient point Vénériens; il le prouve lui-même, sans y penser, en nous assurant

(b) Lettr. 12. p. 214. 215. lectr. 80. 112. 113.



rant que tous ces Moines qui en abusèrent, furent trouvés parfaitement sains: elle n'avoit donc point la Vérole, comme ce Chirurgien se l'imagine; autrement ceux qui eurent commerce avec elle, en auroient été infectés: d'où il suit, ce que nous avons déjà prouvé, que le coit le plus fréquent & la débauche la plus excessive, peuvent bien causer des inflammations, des bubons, des ulcères, &c. mais jamais la Vérole. Qu'y a-t'il donc de surprenant dans ce qui arriva à cette jeune fille? elle n'avoit jamais connu d'homme, la nature l'avoit seulement averti par certain prurit, qu'elle en avoit besoin pour remplir le vuide de sa condition: trop docile à sa voix, elle va se livrer à la violence, & à la férocité d'une legion de Cordeliers, qui déchirent, enflamment, & mettent en pieces ses parties fort étroites.

Le congrès d'une infinité d'hommes sains, je le repete, avec une seule femme saine, ne fera donc jamais naître aucune sorte de mal Vénérien; si donc ce mal paroît avoir pris naissance en différentes parties du monde, ç'a toujours été par quelque cause endémique ou particuliere.

Thevet dans sa Cosmographie, dit que le mal Vénérien est ordinaire à la Chine, & qu'il s'y guérit avec la Squine. Monsieur Astruc a appris d'un Prêtre Jésuite, qui avoit passé trente ans à la Chine, que ce mal n'étoit pas rare à Peking; mais lui ayant demandé ce que les Medecins Chinois, pensoient de cette maladie, s'ils la regardoient comme une maladie nouvelle & étrangere, & si elle ne s'y contractoit que par la Contagion: je n'en ai pû, dit-il, tirer aucun éclaircissement:

il n'en est pas question non plus dans la nouvelle Histoire du P. du Halde. M. Astruc ne croit pas que les Étrangers aient porté ce mal honteux à la Chine; il est plutôt porté à croire que ce mal est endémique dans plusieurs Pays chauds, soit de l'Amérique, soit de l'Afrique, soit de l'Asie: mais si cela est pourquoi n'a-t'il pas été plutôt connu en Europe? Long-tems avant, la découverte de l'Amérique, on connoissoit la Chine & toute la côte Meridionale de l'Afrique: on peut répondre que quoique ces Pays fussent connus, on y commerçoit peu: & que la navigation aux Indes orientales n'a commencé à fleurir que vers le tems de la découverte de l'Amérique.

Mais pourquoi ce mal & d'autres maux encore, sont-ils endemiques dans certains Pays, plutôt que dans d'autres? si cela est causé par la temperature de l'air, pourquoi tant d'Européens, qui depuis tant d'années demeurent dans l'Isle de S. Domingue, & dans les autres Pays, où la Vérole est endémique, par rapport aux naturels, n'ont-ils jamais contracté cette maladie, autrement que par le commerce Vénérien qu'ils ont eu avec les femmes du pays, qui en étoient infectées? Il semble qu'il vaudroit mieux avoir recours aux alimens ordinaires, dont les naturels faisoient usage, principalement à une espece de Lezard, qui, suivant une remarque d'Oviedo, étoit funeste aux Vérolés qui osoient en manger; ce qui a fait croire à Lister Medecin, que ce petit Serpent étoit le véritable pere de la Vérole. Mais il paroît plus raisonnable d'en attribuer la cause, comme fait M. Astruc, à la débauche outrée & vulgi-

ulgivague des habitans d'un Pays excessivement chaud, & à l'acrimonie virulente des menstrues des femmes. Dans les Pays chauds, ces menstrues produisent des effets étonnans: c'est sans doute pour cela que Moyse prenoit toutes les précautions, dont nous avons parlé, & déclaroit immondes, les femmes qui étoient en cet état. En Europe même, qui est un pays assez temperé, le coït dans cette circonstance est dangereux, & cause souvent certaines maladies aux hommes, surtout à ceux qui s'échauffent trop avec les femmes: J'ose même avancer que tel qui a été infecté du Virus vénérien, dans le tems des Regles, ne l'eut peut-être pas été en tout autre tems.

Le mal Vénérien a eu depuis son arrivée en Europe différens périodes, qu'il est bon de distinguer. Le premier est depuis l'an 1494. jusqu'à l'an 1516. les symptômes du mal si bien dépeints par Jérôme Fracastor, étoient alors terribles. Le deuxième période, est depuis 1516. jusqu'à l'année 1526. Il parut dans cet intervalle deux nouveaux symptômes, qui furent les Exostoses, & les Pustules, en forme de verruës. & de porreaux aux parties secrettes. Le troisième période, est depuis 1526. jusqu'à 1540, Alors la fureur du mal commença un peu à se calmer; mais il fut accru de deux nouveaux symptômes: sçavoir, les bubons vers les parties secrettes, & la chute du poil & des cheveux. Le quatrième période, est depuis l'année 1540. jusqu'à l'année 1550. ce fut alors que la plûpart des effets affreux du mal Vénérien, commencerent à

diminuer très-sensiblement, grace à un nouveau symptôme, qui n'avoit point encore paru; ce fut la gonorrhée virulente; le venin se fixa dans un lieu particulier, au lieu de se répandre dans toute l'habitude du corps: J'avoüe qu'autrefois ce mal étoit presque toujours un symptôme de Vérole; mais aujourd'hui elle se trouve rarement avec elle: au contraire, elle en est presque toujours le préservatif: ceci soit dit, pour la consolation de ceux qui n'ont que de pareilles galanteries. Ce venin étoit donc autrefois plus actif & plus dangereux qu'il n'est aujourd'hui; & si ses forces se sont ralenties, comme nous le dirons dans un moment, à qui doit-on ce ralentissement, si ce n'est à cet écoulement, par lequel le virus trouva un issuë extérieure, au grand bonheur du genre humain. Le cinquième periode qui se termine à l'année 1562, vit naître encore un nouveau symptôme; ce fut le tintement des oreilles. Le sixième & dernier periode finit environ à l'an 1576. alors parurent des vesicules lymphatiques, ou cristallines, dans les parties secrètes. La réalité de ces differens symptômes, est appuyée sur le témoignage des plus célèbres Auteurs contemporains. De tous ces symptômes, il n'en reste plus que quatre, en quoi toute la Vérole semble aujourd'hui consister; à sçavoir, la gonorrhée, le bubon, le chancre, & les porraux ou verrues; elle commence toujours, & souvent se termine aussi par eux. Le mal même consiste le plus souvent dans ce seul vice local, qui constitue la gonorrhée: & les autres symptômes n'arrivent d'ordinaire que par la négligence que l'on apporte à la guérison de celui-ci, dont on se délivre quel-

quelquefois sans aucun remède, pourvû qu'on observe un régime convenable: à l'égard des trois autres symptômes, quoiqu'ils ne puissent être guéris que par la méthode ordinaire, ils sont aujourd'hui bien moins terribles qu'ils n'étoient autrefois.

Il en est des maladies étrangères, transplantées en Europe, comme des animaux & des plantes qu'on y apporte des Pays lointains. Quelques animaux & quelques plantes y vivent, y croissent, & s'y multiplient aisément; quelques autres y périssent, ou y dégènerent: de même certaines maladies y subsistent comme dans leur pays natal: nous en avons un exemple dans la petite Vérole & la Rougeole, que nous tenons des Arabes, depuis environ mille ans: d'autres, comme la lépre, dégènerent, & s'évanouissent au bout de quelques tems. Il n'y a pas d'apparence que la grosse Vérole ait le sort de la petite, qui ne paroît pas devoir jamais s'anéantir parmi nous. Au contraire, comme elle a beaucoup changé depuis le commencement de son transport en Europe, & qu'elle est devenue bien moins furieuse, comme tous les Praticiens en conviennent: il y a tout lieu de se flatter qu'elle périra enfin entièrement. Mais peut être qu'on se flatte en partie par ce qu'on souhaite, quoique ce ne soit uniquement qu'au profit de la postérité. Tout le monde convient que la Vérole n'a jamais été si commune; seroit-ce la grande étendue de son Empire, qui en feroit aujourd'hui la foiblesse? Le mal s'affoiblit-il, à mesure qu'il s'éloigne de sa source? S'é mouffe-t'il en vieillissant? Perd-il d'autant plus de son action, qu'il

qu'il se partage à plus de sujets, ou qu'il infecte plus de corps par sa contagion? Voilà, ce me semble, la vraie cause de sa degeneration, celle qui a varié ses symptômes, celle qui a ralenti ses fureurs, celle qui a diminué l'horreur de ses effets, celle qui peut enfin le détruire totalement.

Que par l'Arrêt du Parlement de Paris, du 6. Mars 1496, (a) on voit bien que le mal Vénérien étoit alors plus formidable qu'il ne l'est aujourd'hui? Par cet Arrêt, il est ordonné 1°. „Qu'il sera fait cri public de par le Roy, que tous Mala-  
„des de cette maladie de grosse Vérole, étrangers, tant hom-  
„mes que femmes, qui n'étoient demourans & residens en  
„cette ville de Paris, alors que ladite maladie les a prins, 24.  
„heures après ledit cri fait, s'envoient & partent hors de cette  
„dite ville de Paris ès pays & lieux, dont ils sont natifs, ou  
„là où ils faisoient leur résidence, quand cette maladie les a  
„prins, où ailleurs où bon leur semblera; sur peine de la  
„hart; & à ce que plus facilement ils puissent partir, se reti-  
„rent ès portes S. Denis & S. Jacques, où ils trouveront gens  
„députés, lesquels leur délivreront à chacun 4 sols Pa-  
„risis, &c.

Par le second article, il est enjoint à ceux qui étoient residens à Paris, lorsque le mal les a pris de se retirer dans leur Maison, *sans plus aller par la Ville de jour, ou de nuit, sur ladite peine de la hart.*

Le

(a) Selon la maniere de compter de ce tems-là, où l'année commençoit à Pâques: mais c'est 1497, à commencer l'année au premier Janvier.

Le troisiéme regarde les Pauvres, & les Domestiques infectés, qui n'avoient point de Maison où ils pussent se retirer: il leur est ordonné, *sur peine de la hart*, de se retirer dans le fauxbourg de S. Germain des Prez, dans les Maisons qui leur seront assignées, où les soulagemens nécessaires leur seront fournis.

On voit par le sixième, qu'il y avoit un Octroi établi sur la Ville, pour les besoins de ces Malades: „Le neuvième veut, que soient ordonnés gens par les Prévôt & Echevins, lesquels se tiendront aux Portes de cette ville de Paris, pour garder & défendre qu'aucuns Malades de cette maladie, ne entrent apertement ou secrettement.

Mais voici quelque chose de bien plus rigoureux & de bien plus vif contre les *Siphilitiques*, c'est-à-dire, contre les malades de la Vérole, qu'alors on supposoit aussi contagieuse que la Peste: c'est une Ordonnance du Prévôt de Paris, extraite du Régistre bleu du Châtelet, fol. III. verso. L'Ordonnance est ainsi concûe. „Combien que par ci - devant, ait été publié, crié & ordonné à son de trompe & cri public, par les carrefours de Paris, à ce qu'aucun n'en peut prétendre cause d'ignorance: Que tous malades de la grosse Vérole, vuidassent incontinent hors de la Ville, & s'en allassent, les Etrangers ès lieux dont ils sont natifs, & les autres vuidassent hors de la dite Ville, sur peine de la hart: néanmoins lesdits malades en contemnant lesdits cris, sont retournés de toutes parts; & conversent parmi la Ville avec les personnes saines, qui est chose dangereuse pour le Peuple

„ & la Seigneurie, que à present est à Paris: L'on défend de-  
 „ rechef, de par le Roy, & Monsieur le Prévôt de Paris, à  
 „ tous lesdits Malades de la dite maladie, tant hommes que  
 „ femmes, que incontinent après ce present cri, ils vuident &  
 „ se départent de la dite Ville & forsbourgs de Paris, & s'en-  
 „ voient; sçavoir, lesdits Forains faire leur residence ès pays  
 „ & lieux, dont ils sont natifs; & les autres hors de la dite  
 „ Ville & forsbourgs, sous peine d'être jettez à la Riviere, s'ils  
 „ y sont surprins le jourd'hui passé: Enjoint-l'on à tous Com-  
 „ missaires, Quarteniers & Sergents, prendre ou faire prendre  
 „ ceux qui seront trouvés pour en faire l'exécution. FAIT  
 „ le lundi 25. jour de Juin, l'an 1493.

En 1528. on établit à Toulouse un Hôpital sous ce titre;  
*Hospita des Rougnosés de la Rougne de Naples.* Lorsque l'ex-  
 périence eut enfin appris que la Vérole n'étoit contagieuse  
 que par le moyen de l'acte Vénérien, ou au moins par quel-  
 que contact intime des parties molles & poreuses, on com-  
 mença enfin à se relâcher de la rigueur que l'on avoit eüe  
 jusqu'alors à l'égard de ceux qui étoient infectés de ce mal;  
 les Loix dont on vient de parler furent insensiblement abro-  
 gées, & il fut permis à chacun de vivre, de languir ou de se  
 guérir à son gré; il y eut seulement des Hôpitaux dans les  
 grandes Villes, ou plutôt dans les Hôpitaux déjà établis, il y  
 eut des endroits particuliers destinés aux Pauvres attaqués du  
 mal Vénérien.

Aucune maladie contagieuse n'attaquoit si promptement  
 les parties génitales avant l'époque que j'ai citée. Je sçai que  
 la



la gale existoit long tems auparavant; née d'un principe invisible; petite en son commencement, elle infecte d'abord l'épiderme, ensuite faisant toujours de nouveaux progrès, elle remplit d'ulcères le pannicule adipeux; elle se communique aussi aux parties honteuses, de sorte que si un homme sain s'approche une seule fois d'une femme galeuse, il en fera sûrement infecté. Cette contagion se glisse à la faveur d'une robe, d'une couverture, d'un lit, d'un habit, & qui plus est d'un écu échauffé, comme M. Boerhaave l'a appris par expérience: la teigne produit à peu près les mêmes effets.

Considérez une Erysipèle aux parties de la génération, ne vous persuaderiez-vous pas qu'un tel malade eut la Vérole? Voyez un Lépreux, vous le prendriez pour un *Syphilitique*; cependant toutes les maladies dont nous avons parlé n'ont presque rien de commun avec le mal Vénérien que la contagion qu'elles communiquent. Ainsi elles n'ont guéres plus d'affinité avec ce vilain mal, que la plûpart des maladies aiguës dans lesquelles les anciens soupçonnoient avec raison qu'il y avoit toujours un peu de contagion; ce qui est principalement vrai dans des régions fort chaudes, situées sous l'Équateur & entre les Tropiques.

Tant de gens jugent sur les apparences, & il est en effet quelquefois si facile d'être trompé par elles, que je ne puis me dispenser de faire encore ici mention de quelques autres maladies que j'ai vû prendre pour Vénériennes, même par des gens de l'Art. Je parle de celles qui sont produites par des humeurs âcres qui s'amassent sous le prépuce & dans

l'urethre. Dans tous les animaux il n'y a point de parties si fétides que celles de la génération: elles le sont d'autant plus que l'animal est plus lascif. Aucunes parties ne sont plus à découvert & plus propres à s'enflammer que celles qui sont dénuées de la peau proprement dite. Il n'est donc pas surprenant qu'en des pais fort chauds ces parties s'enflamment si facilement, lorsqu'il s'amasse des ordures entre le gland & le prépuce, comme il arrive naturellement (a). L'humeur mucilagineuse des lacunes de Morgagni, transpirant au travers du gland, se condense entre sa surface convexe & la concavité du prépuce, sous la forme d'une petite pellicule blanche, qui a trompé M. de Littre & plusieurs autres sçavans Anatomistes (b); cette pellicule qui couvre quelquefois toute la surface du gland, se putréfie & cause des ulcères dangereux; or un homme dont la verge est ainsi enflammée, ou ulcérée, & qui a commerce avec une femme saine, l'infecte à la vérité, mais non pas de la Vérole. Il n'y a qu'un mal-honnête homme qui puisse profiter en cette occasion de la facilité avec laquelle on peut tromper les Malades qui craignent toujours les suites d'un coït suspect. Ce n'est quelquefois qu'une matière âcre, qui ayant long-tems séjourné dans les petits plis & replis du prépuce, s'y putréfie par la chaleur, ronge ces parties & y forme des ulcères qu'il est aisé de guérir, en trempant tous les jours la verge dans un bain composé d'eau, de lait, de miel, de sel armoniac, d'eau de sureau, &c.

Les

(a) Pison, *de serofâ colluvie*,

(b) Voyez les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, an. 1700. p. 308.

Les parties génitales peuvent donc être dangereusement affectées sans aucun miasme Vénérien. C'est pour cela que les habitans de la Colchide, de l'Égypte, & les Juifs, peut-être les premiers de tous, ont eu la précaution de se faire circoncire: aussi quoique ces derniers aiment extraordinairement le coït, ils sont moins infectés des maux Vénériens que les Chrétiens, dont le prépuce se remplit aisément d'ordures.

Il suit de tout ce que je viens de dire, qu'il y a eu plusieurs maladies contagieuses qui ont attaqué toutes les parties du corps, & même celles qui distinguent les deux sexes; par conséquent elles ont eu des symptômes communs avec le mal Vénérien; mais pour cela faut-il conclure que c'étoit la même maladie? Non sans doute: dans la peste & la Vérole il naît des bubons aux aînes, quoique ces deux maux soient d'une nature bien différente.

Concluons donc enfin, 1<sup>o</sup>. que le mal Vénérien ne fut jamais engendré, & même ne peut l'être dans notre Continent de quelque manière que ce soit; mais qu'il y est produit par un levain étranger & contagieux apporté du nouveau Monde dans l'ancien, dont les habitans se le transmettent, & le font subsister parmi eux, en le faisant cesser & renaître continuellement.

2<sup>o</sup>. Que toutes les maladies les plus semblables aux Vénériennes qui se trouvent décrites dans tous les Auteurs, quels qu'ils soient, avant la découverte de l'Amérique, ne participent réellement en rien du virus Vénérien. L'étonnement, l'embarras, les allarmes, dirai-je, le désespoir, les vaines tenta-

tives & les expériences fatales des Médecins qui ont écrit vers la fin du xv<sup>e</sup>. siècle, tout prouve que ce fut alors que ce fleau commença à se répandre; pour ne rien dire des peines qu'on eut à en découvrir la nature, des travaux, des efforts, des meurtres même qu'il en a coûté, pour acquérir cette difficile connoissance.

3<sup>o</sup>. Que ce mal diminuant de jour en jour sensiblement dans ses effets, mourra enfin vraisemblablement de vieillesse. Mais quand?

## CHAPITRE II.

*Liste chronologique des Auteurs qui ont écrit sur le mal Vénérien.*

**M**AIS pour mieux comprendre comment ce mal a commencé, quels ont été ses progrès & ses différens changemens, il faut lire les Auteurs qui en ont écrit, non tels qu'ils se trouvent recueillis sans ordre dans l'*Aphrodisiacus*, mais suivant la Chronologie qui est si clairement exposée dans le grand Ouvrage de M. Astruc. C'est ce qui m'engage à en donner ici d'après ce sçavant Médecin une liste chronologique & bien plus complete qu'on ne la trouve par-tout ailleurs.

### XV. S I E C L E.

1495.

Marcellus, Médecin & Chirurgien d'armée, a donné dans

dans ses Observations de Médecine une Description du mal Vénérien.

1497.

N. Leoniceus, sçavant Professeur en Médecine, & Commentateur d'Hippocrate & de Galien, fit imprimer à Venise l'an 1497. un Livre intitulé: *De Epidemiâ quam Itali morbum Gallicum, Galli vero Neapolitanum vocant.*

Coradin Gilinus, Docteur en Médecine, fit imprimer cette même année un petit Ouvrage sur cette matiere, qui n'est guérés plus étendu qu'une Lettre.

Jean Widmann, ou Werdman, Médecin, a fait un Traité: *De Pusulis & Morbo qui vulgò dicitur Mal de Franzos, in 4°.*

1498.

*De Epidemiâ, quam Vulgares Mal Franzoso appellant.* C'est un petit Traité que Natal Monteforus, Médecin, fit contre le célèbre Leoniceus.

*Disputatio utilis de Morbo Gallico, &c. in 4°.* par Antoine Scanarolus.

Simon Pistor, Médecin Allemand, a fait ces differens Ouvrages, 1°. *Positio de Malo Franco.* A Lipsic 1498. in 4°.

2°. *Declaratio deffensiva positionis de Malo Franco,* A Lipsic 1500. in 4°.

3°. *Confutatio Conflatorum circa positionem quandam extraneam & puerilem Doctoris Martini Mellerstad de Malo Franco nuper ventilatam in Gymnasio Lipsiensi, 1501. in 4°.*

Seba-

*Sebastianus Aquilanus* publia dans ce terns une Differtation fort courte sur le mal Vénerien.

1499.

Gaspar Torella, Espagnol, Médecin & Prêlat domestique du Pape Alexandre VI. qui le fit Evêque de Sainte Justine en Sardaigne en 1487. composa un *Traité de Pudendagra* à la dixième année de son Episcopat en 1497. & le dédia à Cesar Borgia alors Cardinal. Il dit dans ce Livre (comme bon Espagnol) que la Vérole est née en France dans la Province d'Auvergne. Il vint dans ce Royaume à la suite de Cesar Borgia, de Cardinal devenu Duc de Valentinois, & composa à Blois un autre Ouvrage sur la même matiere, qu'il dédia encore à ce *détestable fils d'un abominable pere*, suivant l'expression du Prêfident de Thou, Livre 1. Torella dans cette Epître louë Cesar Borgia comme le plus grand homme de son siècle. Il lui donne l'équité de Brutus, la constance de Marius, la chasteté de Scipion, la fidélité de Regulus, & la magnanimité de Paul Emile. Quelle satyre que de pareilles louanges! On en voit souvent donner de pareilles en d'autres genres, suivant la judicieuse réflexion de l'Auteur des Observations sur les Ecrits modernes, Tom. 5. L. 61. pag. 22.

## XVI. S I E C L E.

1500.

On a de Conradus Schelling, Médecin de Philippe, Electeur Palatin, un *Traité* qui a pour titre:

*Consilium ad Pustulas malas, morbum quem malum de Franciâ vulgus appellat.* A Heidelberg, in 4°.

1501.

1501.

On a de Martin Polichius, Professeur en Médecine, un petit Livre qui a pout titre:

*Responsio insuper additos errores Simonis Pistorii de malo Franco.*

Lipf. 1501. in 4°.

1503.

*De Mentulagyâ, sive morbe Gallico.* A Venise, in 4°. par Joseph Grunbeck, Médecin Allemand.

Jean de Vigo, Genois, premier Chirurgien du Pape Jule II. traite de la Vérole au 5°. Livre de sa Chirurgie universelle qu'il composa en 1503. Il assure en termes exprès que ce mal parut pour la première fois en Italie, l'an 1494. au mois de Décembre: que cette contagion ne se contractoit, qu'en s'approchant d'une femme qui en étoit infectée; il effaça tous ceux qui avoient écrit avant lui sur la maladie Vénérienne. Les Chirugiens le regardent comme le premier qui ait inventé l'usage du Mercure préparé pour la guérison de ce mal, mais c'est sans fondement; car il est constant que Carpi fameux Anatomiste Italien en est proprement l'inventeur; mais il faut convenir de bonne foi que Vigo l'a fort accredité. C'est de lui que nous tenons ce Cerat, qui est encore aujourd'hui en usage, sous le nom d'*Emplastrum de ranis, Vigonis.*

1507.

Antoine Benivenius, célèbre Médecin de Florence, a fait un Traité: *De abditis nonnullis ac mirandis morborum & sanationum*

Bb

num

*num causis*. Florentiæ 1507. in 4°. on y trouve une petite Dissertation sur le mal François.

1514.

Wendelin Hock de Brackenuau, Docteur en Médecine, *De causis præservativis, regimine, & curâ morbi Gallici.*

1516.

J. Cataneus de Lacu-Marcino, Médecin Genoïis, *De morbo Gallico.*

J. Almenar, Médecin Espagnol.

G. Vella, Médecin.

1518.

Pierre Maynard, Docteur en Médecine, a fait deux Traités du mal Vénérien, suivant l'Histoire de la Médecine, par M. Freind, Part. 3.

Leonard Schmai, *De morbo Gallico & curâ ejus noviter repertâ cum ligno indico*, in 4°.

1519.

Un Gentilhomme Allemand, nommé Ulric de Hutten, sans être Médecin, ni Chirurgien, publia cette année à Mayence le meilleur Ouvrage qui eût paru jusqu'alors sur cette formidable maladie; il l'intitula, *De morbi Gallici curatione per administrationem ligni Guaiaci*, & le dédia au Cardinal Albert de Brandebourg, Archevêque de Mayence, & de Magdebourg, qui l'année suivante embrassa le Luthéranisme. Dans son Epître il dit au Prélat: *Plaise à Dieu, MONSEIGNEUR, que Votre Altesse n'ait jamais besoin de ces remedes.*

Hutten



Hutten après avoir onze fois effuyé les tortures de la salivation mercurielle, & passé en vain par toutes sortes d'épreuves, s'avisâ d'avoir enfin recours aux décoctions de Gayac, qui le guérirent, & guérissent souvent radicalement, selon B. mais la justice m'invite à rapporter un fait dont M. Astruc nous fait part, qui est que Hutten après avoir été guéri par le Gayac, fut repris de son vilain mal, qui ne se reveilla que pour lui causer la mort.

À peu près dans le même tems un Médecin Italien, nommé Manardi, fit plusieurs petits Ouvrages sur le mal Vénérien; il prescrivit dans une de ses Consultations au Cardinal Campegio d'user d'une décoction de bois de Gayac. On y trouve aussi une Consultation à peu près pareille pour un Evêque de Cracovie.

1520.

Bened. Rinius de Venise fit un petit Traité du mal Vénérien, qui a pour titre:

*De morbo Gallico Consultationis causâ in gratiam illustrissimi cujusdam Antifitis.*

Son fils le dédia après sa mort à un Archevêque.

Voici des vers de Jean le Maire, qui indépendamment de la connoissance qu'ils donnent de l'état où le mal étoit alors, sont plaisans & curieux par eux-mêmes; ils sont tirés des trois Contes de Cupido & d'Atropos, dont le premier fut inventé par Seraphin, Poëte Italien, le second & le troisième par l'Auteur dont il s'agit.

Mais en la fin quand le venin fut meur  
 Il leur naïffoit de gros boutons fans fleur,  
 Si trez ideulx, si laits & si énormes,  
 Qu'on ne vit onc vifaiges si difformes,  
 Ne onc ne reçeut si trez mortelle injure  
 Nature humaine en fa belle figure :  
 Au front, au col, au menton & au nez  
 Onc on ne vit tant de gens boutonnez.  
 Et qui pis est ce venin tant nuisible,  
 Par fa malice occulte & invisible,  
 Alloit chercher les veines & arteres,  
 Et leur caufoit si étranges miferes.  
 Dangier, douleur de paffion & goutte,  
 Qu'on n'y fçauroit remede, fomme toute  
 Fors de crier, fouppirer, lamenter,  
 Plorer & plaindre & mort fe fouhaitter.  
 Ne ne fçeut onc lui baïller propre nom  
 Nul Médecin, tant eut-il de renom,  
 L'ung l'a voulu *Sabafati*, nommer  
 En Arabiq; l'autre a peu eftimer  
 Que l'on doit dire en Latin *Mentagra* ;  
 Mais le Commun quand il la rencontra,  
 La nommoit *Gorre* ou la *Vérolle* groffe,  
 Qui n'épargnoit ne Couronne ne Crosse;  
*Pocken* l'ont dit les Flammens & Picards,  
 Le mal François la nomment les Lombards,  
 Si a encore d'autres noms plus de quatre ;  
 Les Allemands l'appellent *Groïtte Blatre*,  
 Les Efpagnols *Las Buas* l'ont nommée :  
 Et dit-on plus que la puiffante armée  
 Des fors François à grant peine & fouffrance

En Naples l'ont conquise & mise en France,  
 Dont aucuns d'eux le *Souvenir* (a) la nomment,  
 Et plusieurs faits sur ce comptent & foment,  
 Les Savoyfiens la *Clavela* la difent:  
 De-là comment plusieurs gens en devifent,  
 De-là comment Amour, le jeune yvrogne,  
 A fait aux gens grant dommage & vergogne,  
 Et ne fçet-on pour fes cloux defclouer,  
 Bien bonnement à quel Saint se vouër:  
 Néantmoins aucuns par grace fouveraine  
 Ont imploré Madame Sainte Reine,  
 Les autres ont eu recours à Saint Job,  
 Peu de guéris en font de morts beaucoup:  
 Car regne à ce trez cruel tourment  
 Par tout le Monde univerfellement.

## 1524.

Le grand Erasme, qui n'étoit point Médecin, & qui n'a rien écrit expès sur la Vérole, a cependant laiffé en plusieurs endroits de fes Ouvrages des témoignages de fa façon de penfer fur cet horrible mal: on y trouve furtout un Dialogue fur les moyens d'obvier à fa propagation; Dialogue plaifant & fçavant tout à la fois, & en un mot fi curieux que je ne me puis difpenfer de le traduire ici.

Bb 3

P. JE

- (a) Ne feroit-ce point plutôt le *repentir*? M. Astruc convient, p. 448. que le *fouvenir* est une expreffion impropre.
- (b) Job a toujours paffé pour le Patron des Vérolés. Voy. Bayle, Dictionn. à l'art. de Job, *Baillet*, Vie des Saints de l'ancien Testament, 10. Mai. Molanus *Diar. Medic. Ecclesiast.* 10. Mai. Voy. auffi *Hutten*, il fait venir du mal de Job l'origine de la Vérole.

P. **J**E châtrerois les hommes, & je bouclerois les femmes.

G. Par - là il ne viendrait point de mauvais œufs de mauvais corbeaux.....mais ce mal a plus d'un moyen de se communiquer, il se contracte par un baiser, en parlant, en maniant, en bûvant dans le verre d'une personne gâtée, & nous (a) voyons que ceux qui ont cette vilaine galle se font un plaisir malin de la donner aux autres,

P. Que personne ne se fasse raser, ou qu'on se rase soi-même.

G. Quoi! Si l'un & l'autre ferment la bouche!

P. On souffle le poison par les narines.

G. Il y a encore moyen de remédier à cet inconvenient.

P. Comment?

G. Tout comme on voit avec des lunettes, on peut respirer par le moyen d'instrumens appliqués au nez, qui vont chercher le dos en se contournant par-dessous les aisselles.

P. A la bonne heure, s'il n'y avoit rien à craindre du contact des doigts, du linge, des peignes & des cizeaux.

G. A votre compte, il faudroit donc laisser croître sa barbe jusqu'aux genoux?

P. Et cela ne suffiroit pas, il faudroit faire encore un Edit pour empêcher que le même homme fût à la fois Barbier & Chirurgien.

G. C'est vouloir faire mourir de faim l'un & l'autre.

P. Qu'ils

(a) Les expériences contraires qu'on fait tous les jours, prouvent bien que ce venin s'est fort affoibli.

P. Qu'ils ne se mêlent point de tant d'affaires, on leur donnera quelque chose de plus pour les barbes.

G. Soit.

P. Alors il faudra encore faire des Loix pour empêcher de boire dans le verre d'autrui.

G. Je doute que cette Loi prît en Angleterre. &c.

P. Et qu'on couchât deux, si ce n'est mari & femme.

G. C'est mon avis.

P. Oüi: mais est-on sûr de trouver dans toutes les Auberges des draps de lit où personne n'ait couché?

G. Ce seroit trop exiger en Allemagne, où l'on fait à peine la lessive deux fois l'an.

P. On devroit aussi se défaire de la mauvaise, quoiqu'ancienne, habitude où l'on est d'embrasser.

G. Et la conversation?

P. Il faut prendre garde à ce *dictum* d'Homere *Ἄγχι χων νεΦαλέν*, & réciproquement que celui qui écoute, ait la bouche fermée, &c.

1525.

Bartholom. Sileber.

*Præcautio luis Venereæ.* A Vienne, in 4<sup>o</sup>.

1527.

Jacques de Bethencourt, Médecin de Roüen, est le premier François qui ait écrit sur la Vérole. Son Livre imprimé à Paris in 4<sup>o</sup>. est intitulé:

[*Nova*

*Nova pœnitentialis quadragesima, nec non purgatorium in morbum Gallicum, sive Venereum, unâ cum Dialogo aque argenti ac ligni Guaiaci colluctantium superdicti morbi curationis prælaturâ.*

On demandera pourquoi un Médecin de Rouën est le premier des Médecins ou Chirurgiens François qui ait écrit sur le mal Vénérien. Seroit-ce que ce mal auroit fait plus de ravage dans cette Ville, que dans toutes les autres Villes de France?

Il est certain que la Vérole de Rouën a passé autrefois pour terrible, & pour très-difficile à guérir. Son (a) grand commerce avec l'Espagne & le Portugal faisoit que cette Ville tenoit, pour ainsi dire, de la première main cette funeste maladie, qui s'y trouvant moins éloignée de sa source que dans les autres Villes, devoit y être plus furieuse. Ajoutez que plusieurs habitans de Rouën avoient fait le voyage de l'Amérique, & en avoit pû rapporter le mal. Le Président de Thou dans son Histoire, parle plus d'une fois de la Navigation des Normands aux Côtes d'Afrique vers le nouveau Monde.

1530.

Jérôme Fracastor, Médecin des Peres du Concile de Trente, composa en 1521. un fort beau Poëme intitulé *de Syphilide, ou de Morbo Gallico*; mais il ne le publia qu'en 1530; il fit un autre Ouvrage, *de contagionibus & contagiosis morbis, & eorum curatione*. Il parut pour la première fois à Venise en 1546.

1532.

(a) Voyez Rabélais, Liv. 5. Chap. 21. & Hist. de Francion, L. 10.

1532.

Laurent Frisius, ou Phrifiſius, a fait un petit Traité intitulé: *Epitomen Opusculi de curundis puſtulis, ulceribus & doloribus morbi Gallici, mali Franzoſſi appellati.*

1534.

Nous avons de Jean Paſcal une Diſſertation qui a pour titre, *De morbo quodam compoſito, qui vulgò apud nos Gallicus appellatur.* A Naples, in 4°.

Auguſtin Niphus Philotheus, Médecin & Aſtologue célèbre, publia cette même année à Naples un Livre, *de morbo Gallico,* in 4°.

1535.

Gonſalve Fernandes Oviedo publia l'an 1535. un Ouvrage intitulé:

*La Hiſtoria general y natural de las Indias Occidentales.*

Dix ans auparavant, c'eſt-à-dire l'an 1525. il en avoit publié un autre moins conſidérable, intitulé: *Summario de la Hiſtoria general y natural de las Indias Occidentales.* Il parle beaucoup de la Vérole & de ſon origine, comme nous l'avons dit ci-devant.

1535.

Il parut cette année à Veniſe, une Colleſtion in 8°. qu'on intitula: *Liber de morbo Gallico, in quo diverſi celeberrimi in tali materiâ ſcribentes Medicinæ continentur Auſtores, &c.*

1536.

Nicoles Poll, Médecin de l'Empereur Charles Quint, publia cette année un petit Ouvrage; *De curâ morbi Gallici per lignum Guaiacanium.*

Cc

1536.

1536.

Nicolas Massa, de Venise, Médecin fort célèbre en son temps, disséqua des corps de Vérolés l'an 1524, fit imprimer son excellent Livre, *de morbo Gallico*, l'an 1536, qu'il dédia à Saint Charles Borromée.

1536.

Pierre-André Matthioli, célèbre Botaniste, a fait un Livre *de morbo Gallico*, imprimé cette même année.

1536.

Il parut cette même année une nouvelle Collection qui a pour titre: *Morbi Gallici curandi ratio exquisitissima, à variis iisdemque peritissimis Medicis conscripta, in 4°.*

A. P. T. Paracelse dès sa plus grande jeunesse s'appliqua soigneusement à la Chimie, & recueillit sans choix tous les secrets qu'il put prendre des Médecins, des Barbiers-Chirurgiens, des Mages, des Chimistes, des Bohémiens, des Nigromanciens, des Charlatans, des vieilles femmes, des Païsans, &c. Il mourut à l'âge de 47 ans; après avoir promis aux autres le grand âge de Mathusalem par la vertu de son Elixir.

Dans la quatrième partie de sa grande Chirurgie, Paracelse traite des tumeurs, des pustules, du mal François; dans sa cinquième, il traite de la façon de rétablir les malades mal guéris; & enfin des causes & de l'origine de ce mal.

1537.

*Opusculum præclarum de omni pestilentia, sive sit ab ære corruptio, sive ab aquis putridis, & de diuturna peste morbi Gallici, que non cessabit donec putredo ejusdem morbi funditus eradicetur.*

A Cologne, in 8°. par Jean Vochet.

1537.



1537.

Jean-Antoine Roverellus, Docteur en Médecine:

*Tractatus de morbo paturfâ, affectu, qui vulgò Gallicus appellatur, Sypris impressus, in 8°.*

1538.

Alfonse Ferrus ou Ferrius, Docteur en Médecine & Lecteur en Chirurgie, a fait quatre Livres, *de morbo Gallico & ligni sancti naturâ usuque multiplici, in 8°.*

1538.

Thomas Rangonus, Médecin, a fait un Traité sur le mal Vénérien, qui fut imprimé à Venise, *in 4°.*

1540.

Joseph Struthius, Docteur en Médecine, dans le quatrième Livre de son Traité des Pouls, consacre un Chapitre entier à ceux que produit la Vérole invétérée.

1540.

Le second Médecin François qui a écrit sur le mal Vénérien, est Denys Fontanon de Montpellier, dont le Livre intitulé, *Practica Medica, in 8°.* fut imprimé à Lyon en 1550.

1540.

On pourroit cependant mettre avant Fontanon *Antonius Gallus* (le Cocq) dont il est parlé dans les Lettres de Guy Patin, Tom. 1. L. 133. Son Livre, *de Ligno sancto non permiscendo*, parut à Paris l'an 1540. *in 8°.* Dans la Consultation qui fut faite au sujet de la maladie de François I. Fernel étant pour l'usage de son Opiate anti-Vénérienne, le Cocq tint ferme pour la friction mercurielle: *Qu'il soit frotté, dit-il, com-*

me le dernier de son Royaume: FROTTETUR ut vilissimus quisque à suo regno, cum nec dispari modo contaminatus fuerit. Le Roi ne s'offensa pas de ces paroles.

1541.

Remadus Fuchsius a donné la *Méthode de traiter le mal d'Espagne, ou de France, par le bois de Gaïac en décoction*. A Paris, in 8°.

1542.

André Vefal, Médecin de l'Empereur Charles-Quint & de Philippe II. a fait une Epître sur la Racine de Squine, que François Vefal son frere publia à Venise l'an 1543. in 8°. Charles-Quint en usa pendant 15. jours.

1542.

Bartholomée Montagnana le jeune, Philosophe & Médecin, écrivit un *Conseil de Médecine* pour un Evêque Viceroi d'Hongrie, que le vilain mal n'avoit pas respecté.

1542.

Leonard Fuchius n'a écrit qu'un Chapitre sur le mal Vénérien. V. son *Traité, de curandi ratione &c.*

1542.

Michel-Ange Blondi, Italien, a écrit sur l'origine du mal François, &c. in 8°.

1544.

Aloysius Lobera, Médecin de l'Empereur Charles-Quint, a fait un Livre qui a pour titre: *Libro de las quatro enfermenda des Cortesanas, que son Catharro, Gotta, mal de Piedra, y mal de Buas; en Toledo*, in 8°. On voit par ce titre qu'autrefois en Espagne la Vérole étoit appellée *mal de Cour*.

1548.

1548.

Jerôme Cardanus.

1550.

Jean-Rodrigue de Castello-Bianco, autrement *Amatus*.

1550.

Jean-Baptiste Montanus, Docteur en Médecine, a fait un Traité &amp; six Consultations sur la Vérole.

Bartholomée Maggius, premier Médecin du Pape Jules III.

Jean Benedictus.

1551.

Antoine Musa Brassavolus a fait differens Ouvrages sur le mal Vénérien.

Benedictus Victorius.

1552.

Thiery de Heri, fameux Chirurgien de Paris, eut pour maîtres deux célèbres Médecins, Jacques Hollerius & Antoine Saillard. Il est Auteur d'un Livre intitulé: *Methode curatoire de la maladie Vénérienne, vulgairement appellée grosse Vérole*. Ambroise Paré, ce fameux Chirurgien de plusieurs Rois, qui n'a jamais eu son pareil, trouva le Livre de Heri si excellent, qu'il ne fit point difficulté de le copier presque tout entier, comme il l'avoüe ingénûment dans une Préface qui se trouve au dix-neuvième Livre de ses Oeuvres. L'habilité de Heri par rapport à cette maladie l'avoit fort enrichi. On dit qu'un jour étant dans l'Eglise de l'Abbaye de Saint Denys à genoux aux pieds de la Statue de Charles VIII., & un Moine

de l'Abbaye l'ayant averti que ce n'étoit pas la Statue d'un Saint, il lui répondit qu'il étoit bien aise de témoigner son respect & sa reconnoissance à un grand Prince qui étoit la cause de sa fortune. Les Chirurgiens ont prétendu dans leurs disputes avec M. Astruc qu'il avoit pillé les meilleurs endroits de son Livre, dans l'Ouvrage de Thiery de Heri; mais c'est sans aucun fondement, & M. Astruc s'est pleinement justifié.

1554.

Jean Langius.

Pierre Haschardus, ou Haslardus, Chirurgien, Médecin, Astrologue.

1555.

Nicolas Macchellus.

Roderic Diaz de Issa, Médecin Espagnol: *Tratado contra las Bubas*, in 4<sup>o</sup>.

Jean Fernel de Clermont en Bauvoisis, premier Médecin du Roi Henri II: *De Luis Venereæ curatione perfectissimâ*.

1557.

Pierre de Bayro, Médecin &amp; Professeur en Médecine.

Jean Sylvius a fait une assez mauvaise Dissertation sur le mal Vénérien.

1558.

Pierre Laurus traduit en Italien & fit imprimer à Venise in 8<sup>o</sup>. le Livre de Lobera, sur les quatre maladies de Cour.

François Frizimelica.

Jerôme Montuus.

1560.

Gabriel Fallope, de Modene, fameux Professeur de l'Univer-

ver.

versité de Padouë, fit imprimer à Padouë un excellent Traité du mal Vénérien.

1560.

Guillaume Rondelet, Médecin de Montpellier, a écrit un Livre sur le mal Vénérien, qui a pour titre, *De morbo Italico*.

1562.

Dominique Leo.

1564.

Antoine Fracantianus: *De morbo Gallico, in 4º*. A Padouë.

Antoine Chaumet, Chirurgien célèbre en son tems.

Augerius Ferrerius.

1565.

Leonard Botallus, Médecin ordinaire de Henri III. & grand partisan de la saignée: *Luis Venereæ curandæ ratio*. A Lyon.

Alexandre Trajan Petrone. *De morbo Gallico*.

1566.

Pierre Trapolinus.

Marinus Brocardus.

Bernardin Tomitanus.

Michel-Jean Paschal.

Prosper Borgarutius.

Il parut en ce même tems une nouvelle Collection faite par Aloisius Luifinus, en deux tomes *in fol.* A Venise.

1568.

Antoine Saporta, Professeur de Montpellier.

1570.

Loüis Ilas, Médecin.

1575.

1575.

André Alcazar, ou Alcazar, Médecin & Chirurgien: *De Pudendagra.*

1575.

Ambroise Parée; nous en avons parlé dans l'article de Heri, & d'ailleurs ses Ouvrages devoient être dans les mains de tout le monde.

1577.

Laurent Joubert.

1578.

Jules Palmarius, de Coutances en Normandie, Disciple du grand Fernel.

1580.

Jean Schenckius.

Jean Crato.

1586.

Jean Zecchius.

1587.

Jerôme Mercurialis. On a quatre Livres de célèbre Médecin sur le mal Vénérien.

1589.

Lucas Ghinus.

1590.

Jerôme Capivaccius.

1591.

Felicianus Betera.

1596.

Pierre Forestus.

Willelmus Clowes, Chirurgien du Roi d'Angleterre, le premier des Anglois qui a écrit sur la Vérole.

Aurelius Minadous.

1597.

1597.

Hercules Saxonia, Médecin célèbre &amp; habile pour son tems.

1598.

François de Villalobos, Medecin Espagnol.

Il parut cette même année une Edition de la Collection de Luifinus.

## XVII. S I E C L E.

1600.

Jean Saporta fils d'Antoine, Professeur à Montpellier.

Pierre de Torrez, Medecin Espagnol.

1601.

Alexandre Maffarias.

1602.

André Laurent.

1603.

Josephus Quercetanus, ou Duchêne d'Armagnac.

1604.

Eustache Rudius.

Fabius Pacius.

1605.

Lotiis Mercatus.

André de Leon.

Bartholomé Perdulcis.

1610.

Jean Varandæus, Medecin de Montpellier.

Henningus Arnifocus.

1611.

Guillaumet Chirurgien.

Dd

*Traité*

*Traité de la Maladie nouvellement appellée Cristalline* : Livre fait, comme la plûpart de ceux qui ont forti des mains de ces M<sup>rs</sup>; c'est-à-dire sans connoissances, sans esprit, sans ordre, ni jugement.

Horace Guargantus. 1613.

Jean Macollo. 1616.

Joachin Kruppellus.

François Ranchinus, Medecin de Montpellier.

1620.

Victor Manggus.

Matthias Untzevus.

1621.

Jean Colle.

1623.

David de Planis Campy, (aussi mauvais Praticien, que Théoricien. — *La Vérole reconnue, combattue, & abbutue, sans suer & sans tenir Chambro*; à ce seul titre, est-il neccessaire de dire que l'Auteur de ce Livre est Chirurgien, ou charlatan?

Pierre Rostinius, Medecin.

1624.

Tobie Knoblochius, Philosophe & Medecin.

1629.

Zacutus.

1630.

Jean Antoine Vander Linden.

Jean Hartmann.

1641.

Cyprien Maroxa, Espagnol.



1644.  
Jean - Baptiste Van-Helmont, dont nous avons parlé  
ci-devant.

1650.  
Théodore Turquet de Mayerne.

1661.  
Antoine Everhard.

1670.  
Jean Winell, Anglois.

1672.  
François Sylvius de le Boe, fameux Médecin d'Hollande.

1673.  
Edouïard Maynwaringe, Anglois.

Nicolas Blegny de Paris, Chirurgien, grand Charlatan,  
homme sans mœurs & sans lettres: *L'art de guérir les maladies  
Veneriennes*: cet Ouvrage n'est qu'une compilation des Traités  
qui avoient paru en François avant lui.

Jean Gaspar Spaw.  
1676.

Richard Wiseman.  
Bernard Christin à Juvellina,

1677.  
Antoine Menjot, Médecin de Montpellier.

1679.  
Theophile Bonat, Docteur en Médecine.

Estienne Blancard, Médecin Hollandois.

1680.  
Thomas Sydenham, Médecin Anglois, le plus diligent  
Observateur, qui ait paru depuis Hippocrate.

Paul de Sorbait.

1682.

Jean Michaut, Chirurgien.

1684.

David Abercromb. Médecin Anglois.

1684.

Charles Thuillier de Rouën, Médecin de Paris, a donné deux Editions, l'une à Rouën, en 1684. & l'autre à Paris, en 1707. de ses *Observations sur les maladies Veneriennes*. Il déclame dans cet Ouvrage contre le Mercure, pour vanter & faire acheter un prétendu spécifique antivénérien. N'est-il pas honteux de voir un Médecin, donner ainsi publiquement dans le plus vil empirisme?

1689.

L.... le Monnier.

1690.

G. B. de Saint Romain, Médecin.

1694.

Martin Lister.

1698.

Charles Mufitan. Son Traité a été traduit en François, par Jean Devaux, Chirurgien de Paris. C'est la seule bonne traduction qu'il ait faite.

1699.

Gervais Ucay, Docteur en Médecine.

Pierre Garnier.

## XVIII. S I E C L E.

1702.

N... Boirel, Médecin.

1710.

1710.

Adrien Helvetius, dont le fils est aujourd'hui Médecin de la Reine de France, a donné une méthode, pour traiter la Vérole par les frictions & par les sueurs, 1710. *in* 12°.

1711.

Jean Devaux, Chirurgien de Paris, homme qui n'étoit pas sans esprit & sans lettres, mais qui eut été plus louable, s'il se fut mieux connu, a traduit en François quatre Traités Latins sur le mal Vénérien; l'un de Charles Musitan, dont nous venons de parler; le second, d'Antoine Deidier, Médecin de Montpellier; le troisième de Jacques Vercelloni; & le quatrième enfin de Guillaume Cockburne, Médecin Anglois. Le jugement qu'on doit porter sur ces differens Ouvrages de ce Chirurgien, c'est qu'à l'exception de quelques bonnes remarques, dont il a enrichi le Livre de Musitan; on peut dire que de bons Traités latins, il a eu l'art d'en faire de mauvais en François, *malè vertendo ex latinis bonis fecit Gallica non bona.*

1714.

Richard Boulton, Anglois.

1715.

Gualter Harris. célèbre Médecin de Londres, a donné quelques Observations, dont on fait peu de cas, sur l'origine, la nature & la cure du mal Vénérien.

1716.

Jacques Vercelloni.

1717.

Guillaume Cockburne, le Thuillier d'Angleterre, a fait

Dd 3

un

un Traité de la Gonorrhée, dans lequel il vante beaucoup certaine injection, qui arrête, dit-il, impunément la Gonorrhée dès sa naissance, & qu'il ne veut pas publier par de mauvaises raisons de morale, ou plutôt par pure avarice & charlatanerie indigne de tout homme de bien. Nous verrons dans le corps de cet Ouvrage, le cas qu'on doit faire de ce prétendu spécifique.

1717.

Jerard Goris, Docteur en Médecine.

1722.

N. Bouez de Sigogne a fait un Traité des maladies Vénéériennes, comme font tous les Empiriques, pour dire qu'ils ont un secret, & allicher leur demeure. Monsieur Astruc dévoile les iniquités de ces charlatans, & fait connoître le peu de cas qu'on doit faire de leur prétendues découvertes.

1724.

Autre Auteur de même trempe, Roger Dibon, Chirurgien de Paris.

Antoine Deidier, sçavant Professeur en Médecine, a fait une Dissertation sur le mal Vénérien, qu'il attribue à des animaux, souples, infinis en nombre, d'une agilité surprenante, très-prolifiques, & qui se propagent avec une vitesse prodigieuse, des parties infectées à celles qui ne le sont pas. Il suit ces petits animaux dans les différentes parties du corps, où il les fait marcher à son gré; ce qui est sans doute aussi commode, pour ne pas dire aussi ridicule, que le système des Descartes dans la formation du Fœtus: de sorte qu'on peut dire

dire suivant cette comparaison, *la Vérole de Deidier*, comme on dit, *l'homme de Descartes*.

M. Astruc remarque avec raison, que ce système, tout singulier qu'il paroît, n'est cependant pas neuf, quoiqu'il soit donné pour tel. Abercromb, Hartsoecker, Calmet. &c. ont tous insinué la même opinion. Il est étonnant qu'un aussi sçavant Médecin paroisse l'ignorer, & qu'on ait reçu en Angleterre de pareils systèmes.

Antoine Benevolus, Chirurgien de Florence.

1725.

Pierre Violette Dubois, Chirurgien de Paris, nous apprend dans son *Nouveau Traité des Maladies Veneriennes*, qu'il a un spécifique; voilà le Charlatan: il fait ensuite un grand étalage d'érudition, par exemple, s'il parle du Cancer, il dit, que c'est un mot équivoque, qui se prend quelquefois pour un animal aquatique, quelquefois pour un signe du Zodiaque, & enfin pour une maladie. Voilà bien un Sçavant de S. Côme!

Pointet Chirurgien, publia cette année des Observations sur les Maladies Vénériennes: il paroît par les invectives, qu'il dit au Sieur Dibon, son confrere dans toutes les formes, que tout son but est de persuader qu'il a un meilleur secret que le sien. Dibon de son côté prétend que son remede est plus efficace. C'est ainsi que par une audace que les Magistrats devroient sévèrement punir, l'on se joute de la crédulité, & même de la vie des hommes,

1728.

1728.

M. Boerhaave donna cette année une troisième Edition de la Collection de Luifinus, sous le titre d'*Aphoristicus*; il l'enrichit d'une belle & sçavante Préface, où il s'étend bien plus qu'il n'avoit pu faire dans ses aphorismes, sur la nature, la propagation, le siège, les effets, & la guérison du mal Vénérien; c'est cette même Préface que j'ai traduite en François.

1731.

*Dissertations nouvelles sur les Maladies de la poitrine, du cœur, de l'estomach, des femmes, vénériennes, &c.* par M. Barbeyrac, Docteur en Médecine de Montpellier. *A Amsterd.* in 12.

Ce Livre n'est point de M. Barbeyrac, mais de quelqu'un de ses Ecoliers, fort ignorant en Médecine.

1732.

Daniel Turner, Médecin Anglois, *Syphylis*, &c. à Londres. in 8°.

1733.

Pierre de Sault, Médecin de Bordeaux.

*Dissertation sur les Maladies Vénériennes, &c.* in 12.

1°. Cet Ouvrage est fort mal écrit, ainsi que tous ceux qui sont sortis de la même main. 2°. Il y étale une érudition presque toujours déplacée & ridicule. 3°. On n'a peut-être jamais vû de Médecin si peu versé dans l'Histoire de son art. 4°. Il donne pour neuf un système, que M. Deidier & d'autres avant ce dernier, avoient publié. 5°. Il donne pour neuve, une méthode *Thérapeutique* fort ancienne. C'est ainsi que Charbonnier dit avoir un secret, qui est connu depuis 200.

ans.

ans ; & qu'on a rejeté avec raison, parce qu'en effet la fumigation dont il se sert, comme toute autre, est inéfficace, & ne guérit point radicalement la Vérole.

1734.

Henry Haguénot, Médecin de Montpellier.

*Mémoire, contenant une nouvelle Méthode de traiter la Vérole,*  
in 8°. à Montp.

1735.

Je donnai cette année, avec la traduction de la *préface de l'Aphrodisiacus*, une Dissertation sur l'histoire de la Vérole &c. que j'ai refondue dans cet ouvrage.

1736.

J. Astruc, de *Morbis Venereis*.

Voilà en peu de mots, la liste Chronologique de presque tous les Auteurs, qui ont écrit sur le mal Vénérien, ou plutôt l'Abregé de ce qui se trouve à ce sujet, dans le laborieux Ouvrage de M. Astruc: Vous voyez en même tems que bien peu de Chirurgiens ont travaillé sur cette matière, encore n'étoit-ce que d'après les découvertes des Médecins qui les ont précédés. Nous n'avons de bons ouvrages sur ce sujet, que ceux qui sont écrits en Latin, & qui par conséquent ne sont pas dûs à la Chirurgie. Les Livres François qui traitent de ces matières, sont à peine dignes d'être lûs par ceux mêmes qui ignorent la Langue Latine. La confusion qui y regne, fait voir clairement que leurs Auteurs incapables d'observer par eux-mêmes, ne font que repeter les Observations des autres.

Ee

CHA-

## CHAPITRE III.

*De la nature du venin Venerien.*

**M**ontagne, dit que *l'ignorance & l'incuriosité sont des confisnets bien doux pour une tête bien faite.* Si cela est vrai, comme il est fâcheux de n'en pouvoir douter, que de gens diront de cette histoire de la Vérole: Voilà une histoire qui ne finit point! à quoi bon toutes ces Epoques, & tant de Chronologie? De quelle utilité tout cela est-il dans la pratique, &c. D'aucune; j'en conviens: mais aussi tout cela n'est-il point fait pour des gens capables de tenir de pareils discours? & je n'ai eu pour but que de satisfaire ceux qui ont du goût & de la curiosité.

Laissons donc l'origine de la Vérole; & voyons quelle est sa nature. Ce mal ne se contracte que par communication, c'est-à-dire, d'une personne infectée, à une autre, qui ne l'est pas. Cette espece de *traduction* est appelée *adventice*; il y en a une autre, qu'on nomme *héréditaire*, lorsque l'enfant a reçu cette contagion de son pere, ou de sa mere. Monsieur Astruc ne croit pas qu'il soit bien prouvé, qu'aucun enfant ait jamais eu une Vérole héréditaire, bien caractérisée. Pour moi, je crois cette voie de propagation très-possible, & même réelle. M. Boerhave l'admet, Aph. 1441. mais ce n'est qu'à l'expérience que j'en appelle.

Ce qui n'est que trop constant; c'est que ce mal est  
con-



contagieux, non pas à une certaine distance, ni peut être en couchant dans des draps, en se servant d'une serviette, d'un verre, ou en mettant un habit, desquels un Vérolé auroit fait usage, comme on l'observoit jadis; mais par le contact immédiat de parties molles, chaudes & poreuses; par conséquent par le coït, en tétant, en suçant, en léchant, en baisant, surtout langue en bouche; en couchant avec un vérolé, principalement si les chairs suantes se touchent nues, & enfin en maniant des parties ulcérées, ou infectées. Il suffit en effet de chatouiller le clitoris d'une femme impure, ou de lui mettre les doigts dans le conduit de la pudeur, ou plutôt de l'impudicité, pour avoir quelquefois des pustules vénériennes aux mains, comme Vercelloni le rapporte. Dans le tems de Nicolas Massa, celles qui accouchoient des femmes verolées, avoient ensuite quelquefois les mains pleines d'ulcères. J'ai connu un jeune homme, qui pour avoir imprudemment mis dans ses narines, les doigts souillés de la matière d'une gonorrhée qu'il avoit, se procura des ulcères dangereux en cette partie. Monsieur Astruc, fait mention, p. 192. d'une ophthalmie vénérienne, qu'un jeune homme qui avoit la chaude-pisse, s'inocula, en se lavant l'œil avec son urine, & qui fut guérie par les mêmes remèdes que sa galanterie. Combien de fois des Nourrices ont-elles corrompu leurs Nourrissons, & ceux-ci réciproquement ont-ils donné la Vérole à leurs Nourrices? Ruisch & Nuch ont démontré que les artères des mammelles communiquoient avec les vaisseaux lactifères, & ceux-ci avec les veines. Est-il donc surprenant que ce venin

s'insinue avec tant de facilité dans des conduits si ouverts, qui ne sont revêtus que de l'Épithelion, s'enflent & se roidissent, comme le gland de la verge dans l'acte vénérien? Combien de personnes saines, en s'approchant imprudemment d'un Vérolé, dans le tems que le venin s'exhale de son corps par la vertu du Mercure, ont payé cher leur témérité, principalement dans les lieux, où on allume des fourneaux, & où le malade respire un air presque aussi chaud que le corps humain. Il faut avouer, que ceux qui ont écrit, que ce mal ne pouvoit se communiquer que par le coït, ont été cause de bien des malheurs. Mais pour passer le reste sous silence, n'est-il pas évident que la salive a la propriété singulière de réunir toutes les particules contagieuses du venin vénérien, puisque par le moyen du vif argent, elle lave celui qui est dans un corps infecté? Si un chien léche la salive d'un Vérolé, dans le tems qu'elle sort en abondance par l'action du Mercure, il meurt presque-tôt, mais non pas de la Vérole; (car il est constant par des expériences, qu'il seroit affreux de rapporter, que ce venin n'infecte que les hommes): il n'est donc pas nécessaire, pour trouver la cause ordinaire des ulcères vénériens, qui infectent le larinx & le pharinx, de recourir, comme le bon Vercelloni, à la sympathie chimérique de la matrice avec le gosier.

Pour bien juger des progrès, que cette contagion peut faire, lorsqu'elle s'est fait jour au travers des pores de la peau; il faut considérer la chaleur de l'âge, du tempérament, du sexe, du climat, &c.

Les

Les Médecins ont été surpris, de voir qu'Hippocrate ait posé pour un axiome, que les enfans sont très chauds, & qu'il ait déduit delà toutes leurs maladies. Leurs corps, disoient-ils, sont remplis d'humeurs aqueuses, qui circulent lentement; mais leur pouls, & le thermometre de Fahrenheit, prouvent sensiblement le contraire: ce qui fait comprendre pourquoi la contagion vénérienne attaque quelquefois les enfans avec tant de violence, qu'on en a vû avant l'espace de trois mois, dont tout le corps n'étoit presque qu'une playe. Une autre verité, c'est que les femmes sont plus froides que les hommes, comme on en peut juger par le peu d'ardeur qu'on remarque dans la plûpart pour le coït. Voilà sans doute, la raison pour laquelle on en voit qui tiennent si long-tems cachées les semences de ce mal, qu'il les infecte souvent jusqu'aux os mêmes, sans que leur santé paroisse altérée; d'où il suit, que la chaleur seule augmente l'action de ce vénin; le mouvement, les veilles, les alimens, la boisson, les médicamens, toutes les choses en un mot internes & externes, qui augmentent la circulation, le rendent extrêmement subtil & volatil, comme l'expérience ne le démontre que trop souvent. Un jeune homme, par exemple, croit avoir eu affaire impunément avec une femme infectée, parce que depuis huit jours qu'il mène une vie sobre & tranquille, il ne paroît aucun symptôme vénérien; mais aussi - tôt qu'il s'abandonne à quelque excès, la gonorrhée & d'autres maux plus dangereux se manifestent quelquefois, son supplice n'étoit que différé. Souvent aussi on en est quitte pour la peur; mais en verité cette peur est

une inquiétude continuelle & si vive, que je ne ſçai comment il ſe peut ſe faire, qu'on achete ſi cher un repentir; car lorsqu'on a lieu de craindre les ſuites d'un coït ſuſpect, la moindre cuiſſon à la verge, la moindre démangeaiſon au bout du gland, le plus petit poil qui entre par haſard dans l'urethre, ou ſe trouve pris entre le prépuce & le gland, tout allarme, tout fait croire qu'on eſt infecté, comme tout fait croire à un jaloux qu'il eſt cocu.

On remarque auſſi tous les jours, qu'un malade qui croit être bien guéri de la Gonorrhé, ou même de la Vérole, parce qu'il a toujours obſervé une diète exacte, voit recommencer, ſon écoulement, où ſes douleurs à la première débauche. Enfin on ſçait par expérience, que le Virus ſe communique d'autant plus facilement, & eſt d'autant plus à craindre, que le jeu de la nature a été plus ardent. Le feu de l'amour eſt une vraie inflammation de tout le corps, & principalement des parties génitales, où il ſemble ſe concentrer; l'imagination, les deſirs, l'objet, allument ce feu: or plus un homme eſt embrasé de ces flammes amoureuſes, plus le Virus jette de profondes racines, qui pouſſent, pour ainſi dire, une infinité de branches par tout le corps. Je mets en fait que parmi pluſieurs jeunes gens qui baiſent la même Courtiſanne, les plus beaux ſeront toujours les plus infectés; & d'autant plus que cette utile & pernicieuſe créature, ſera plus belle elle-même, parce qu'alors le mâle & la femelle s'excitent tous deux aux transports les plus viſ; c'eſt pour cette même raiſon que de pluſieurs jeunes gens qui vont dans ce qu'on  
nomme

nomme par ironie un lieu honnête, les uns gagnent plus ou moins de mal, & les autres point du tout. On peut entendre par-là ce que les Anciens ont dit de la vipère, qui, selon eux, ne fait point de mal, quand elle n'est point en colère, ou animée. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un venin refroidi, appliqué à un corps froid, ne nuit jamais: *Morta la bestia, morro il veneno*. Ces choses sont plus dignes d'attention, qu'elles ne le paroissent; car il est constant, que plus un *Syphilitique* est beau, jeune, amoureux, & d'un tempérament sanguin, plus le Virus s'est ancré chez lui & en conséquence est difficile à guérir.

Quand on connoît, comment se fait la propagation de ce mal honteux, il n'est pas mal aisé de'en déduire la nature: il paroît d'abord clairement, que c'est un venin, comme nous l'avons déjà nommé; & que ce n'est pas sans raison, que M. B. le met dans la classe des autres vénins contagieux; puisqu'aussi-tôt qu'il s'est insinué dans nos veines, en si petite quantité qu'on puisse l'imaginer, il rend, comme eux, nos humeurs cacochimes. Gardez-vous donc de confondre ce qu'on nomme Virus vénérien, avec cette matière jaune, brune, ou verdâtre, qu'on voit dans ce vilain mal. Cela seroit aussi ridicule que de s'imaginer, que toute une masse d'un purgatif, fut purgative; en effet il est démontré par N. Pechlinus, qu'il n'y a peut-être pas la dixième partie d'un tel remède qui ait cette vertu. Le Virus dont il s'agit, est donc cette contagion subtile, ce poison insensible, & dont la nature ne peut être connue que par les effets, ce miasme, en un mot,

que

que la matière virulente contient. Ce venin infecte si promptement le corps le plus sain, s'agrandit, pour ainsi dire, & se reproduit lui-même avec tant de facilité, que plusieurs Auteurs se sont imaginés, que ce venin n'est autre chose qu'un amas de petits animalcules, qui se multiplient avec une vélocité infinie. Je parle, comme on en peut juger par ce qui a été dit, du système de M. Deidier, & des vers imperceptibles, que de Sault fit éclore il y a quelques années: mais la bonne physique doit pour jamais faire disparaître des chimères qui n'ont pu être enfantées que par une spéculation trop oisive. Il faut sçavoir que ces Partisans des vers, ont fondé leurs conjectures sur le vif argent, qu'ils ont regardé comme l'antidote du mal vénérien; mais Sydenham, ce prudent & heureux Praticien de Londres, nous a appris qu'il ne corrige point ce venin, & n'a réellement aucune vertu spécifique. Ne voit-on pas en effet, un homme mourir de la Vérole, quoiqu'il ait le corps, & même les cavités des os remplis de Mercure, comme la dissection des cadavres l'a souvent fait voir? D'ailleurs en détruisant ces petits insectes véroliques, pourquoi ce fossile épargneroit-il ceux de la semence? car enfin nous voyons que ceux qui ont essuyé plusieurs fois les tortures de la salivation mercurielle, bien loin d'être stériles, engendrent ordinairement des enfans sains & vigoureux.

Quelque partie du corps que le Virus vénérien affecte, il y cause de la rougeur, de la douleur, de la tension: en un mot, il commence par exciter une petite inflammation, comme nous le dirons dans un moment, en parlant de la chaude-pisse;

piſſe; donc ce venin eſt phlogiſtique. Laiffé à lui-même, il ronge & fait des ulcères, donc il eſt corroſif; à force d'épaiffir les humeurs, il forme différentes fortes de tumeurs & de calloſités, d'ou il ſuit, qu'il a une vertu coagulante: il ne s'inſinue pas au travers d'une peau dure, calleuſe, racornie, ou dont les pores ſont reſſerrés par le froid: le ferment de la groſſe Vérole, eſt donc bien plus denſe & plus fixe que celui de la petite. D'ailleurs quand il a pénétré dans le corps, il ſ'y tient long-tems caché ſans nuire, comme on le voit dans la Vérole, qui ne ſe manifeſte quelquefois que bien des années l'avoir méritée.

#### CHAPITRE IV.

##### *Du ſiege du venin Vénérien.*

**M**ONSIEUR Aſtruc prétend contre moi, p. 555. que M. B... n'établiſſe pas toujours le ſiege du Virus Vénérien dans la graiſſe, & qu'il n'a rien lû dans toute la Diſſertation de ce célèbre Auteur, qui favorife cette concluſion que j'en tire dans le Diſcours préliminaire du petit Ouvrage que je donnai il y a quelques années ſur cette matiere. Cependant je le demande au ſçavant Adverſaire à qui j'ai eu l'honneur de répondre; pourquoi M. B..... fait-il, & dit-il être obligé de faire une Deſcription exacte du pannicule adipeux, pour

expliquer son système sur la Vérole? Pourquoi dit-il que la membrane cellulaire de Ruysch qui environne les glandes de Cowper, les prostates, les vésicules feminales, &c. sert de siege aux diverses especes de gonorrhée? Pourquoi donne-t'il des signes pour faire connoître si le Virus est répandu dans toutes les cellules graisseuses, & fait-il consister la cure de la Vérole dans l'évacuation de toute l'huile infectée? D'ailleurs il dit en termes formels, p. 195. de ma Traduction qui est exacte, *son vrai siege est toujours dans la graisse du corps humain.* Toutes ces choses prouvent, ce me semble, très-clairement que le mal Vénérien n'a point d'autre siege que la graisse, selon M. B.....; mais un fait qui faute aux yeux, ne merite pas tant de discussion. Il seroit plus interressant pour le Lecteur de sçavoir, je ne dis pas si cette opinion est neuve, mais fondée; ce qu'il y a de certain, c'est que dans les ulcères Vénériens, les muscles découverts paroissent d'un rouge vif. La contagion ne détruiroit donc que la tunique graisseuse; elle trouve en effet moins de résistance dans cette membrane que par-tout ailleurs, c'est pourquoi elle s'y répand, s'y multiplie avec une facilité prodigieuse, & semble respecter les fibres charnës des muscles qui résistent & repoussent sans cesse par leur contraction. Il est vrai que ce mal affecte, pour ainsi dire, de se communiquer aux parties du corps, où il ne paroît pas qu'il y ait aucune graisse; mais la fine membrane de Ruysch, qui se trouve en tous ces endroits, fait tomber cette objection; ses cellules sont continuellement arrosées d'une huile fine & très atténuée, afin qu'elles puissent se dilater pendant l'érection; ce qui fait

que



que le Virus infecte (a) ces parties d'autant plus facilement, qu'elles ne sont couvertes que de l'Epithelion, dont les pores s'ouvrent proportionnellement à la dilatation de la surface du gland. Voilà, comme vous voyez, une opinion probable, fondée sur des faits anatomiques & des observations de pratique; mais il faut avouer que celle de M. Astruc est encore plus vraisemblable: il prétend que quelque partie que le Virus affecte, il réside toujours, & fait, pour ainsi dire, son nid dans le sang, ou la lymphe de cette partie, de sorte qu'enfin à la faveur de la circulation le venin étant porté dans toutes les parties, infecte toutes les humeurs & produit la Vérole. Quoiqu'il en soit, ce Virus se prend dans les parties huileuses du corps, comme un oiseau dans la gluë, & on peut dire avec vérité, que s'il n'a pas toujours son siège dans la graisse, il affecte en quelque sorte de se loger dans cette humeur, préférablement à toute autre.

## CHAPITRE V.

### *De la Gonorrhée des hommes.*

**P**OUR comprendre quel peut être l'effet de la Gonorrhée dans l'homme, il faut connoître la structure de la partie, où elle se manifeste, Ce n'est presque qu'un tissu de cellules

Ff 2

sement,

(a) Voyez ma Traduction du Système de M. Boerrh. p. 155. 156. 157.

que la seule imagination d'un objet aimable dilate prodigieusement, sur-tout quand elle est accompagnée d'un bon temperament. Ces cellules pendant l'erection sont incomparablement plus minces qu'une feuille de papier fin. Si on exprime tout le sang contenu dans cette partie, on la réduit presque à rien, tant elle est spongieuse. Est-il donc surprenant que le mal vénerien se manifeste par des symptômes si differens de ceux qu'il produit dans les autres parties du corps, sur-tout si l'on fait attention que ce membre n'est revêtu que de la plus fine Epiderme.

Pour éviter la confusion, M. B.... & après lui M. A.... distinguent scavamment diverses especes de Gonorrhée dans les hommes, comme j'aurai soin de faire, en parlant de celles des femmes. En effet, je crois qu'il y a autant de difference entre la premiere & la seconde, la seconde & la troisiéme, &c. qu'entre des maladies réellement distinctes; mais je ne sçai s'il est aussi facile de les distinguer, qu'on le pense. L'urethre, en sortant de la vessie, descend droit en bas l'espace d'un pouce, & remonte ensuite en haut un peu obliquement jusqu'à l'os pubis, d'où après avoir reçu le ligament suspensoir de la verge, elle descend en ligne droite jusqu'au gland. Elle est fort étroite proche le sphincter, s'élargit tout à coup, se rétrécit aussi-tôt que les corps fongueux se joignent à elle, & enfin est fort étroite à son extrémité; ce qui fait que la matiere venant d'un canal large dans un plus étroit, s'y arrête & y fait presque toujours une fistule. Vous voyez qu'il n'est donc pas si facile de distinguer si la matiere de la gonorrhée vient du

corps

corps fongueux de l'urethre, ou de ce canal même, & si elle réside antérieurement, ou plus ou moins postérieurement. En effet, lorsque le membre est en repos, mol, flasque ou relâché, la matiere coule pendant la nuit de la partie postérieure à l'antérieure: c'est pourquoi en se pressant la verge doucement depuis la racine jusqu'au bout du gland, on observe le matin, avant que d'uriner, une grande quantité de matiere qui s'est accumulée en cet endroit.

On ne croit plus comme autrefois que cet écoulement vienne des vaisseaux spermatiques; car quel homme assez fécond pour fournir autant de sperme qu'il coule de cette matiere pendant 24. heures dans la gonorrhée; d'ailleurs ce flux est involontaire, ne cause aucun plaisir, est d'une couleur & d'une odeur bien différente de celles de la semence. Il n'a donc rien de commun avec elle; une raison plus solide encore est que l'éjaculation d'une petite quantité de semence dans des congrés réitérés, ou par d'autres moyens plus honteux, cause un épuisement & une lassitude, dont les gens foibles & délicats reviennent avec peine, au lieu qu'on supporte aisément le long écoulement d'une gonorrhée, où il se fait chaque jour une dissipation beaucoup plus considérable de cette prétenduë liqueur féminale. Ce flux n'est donc, à proprement parler, qu'une suppuration virulente de l'urethre, toujours causée par un coït impur, ou pour s'être approché trop près du lieu où il s'exerce, & jamais par les menstruës seules, les fleurs blanches, &c.

Cette contagion se manifeste plus promptement dans

les uns que dans les autres, pour des raisons que nous avons détaillées cidevant. Elle produit son effet 4. 8. ou 12. jours après celui où l'on a manqué de prudence. Toutes choses égales, on est plus à plaindre quand ce mal paroît très-prompement, c'est un signe certain que le poison en a plus de force & d'activité; & j'ai toujours remarqué que ces chaud-pisses si pressées de paroître, étoient les plus vertes, & les plus difficiles à guérir. Je sçai, à n'en pouvoir douter, qu'on ne les gagne presque jamais qu'avec des femmes qui ont la Vérole, sans avoir quelquefois aucune gonorrhée.

Ceux qui sont pris pour la première fois, disent qu'ils sentent comme un ver qui rampe dans l'urethre; or ce prétendu ver n'est autre chose qu'une matière âcre veneneuse, qui distend les émissaires des lacunes de Morgagni, & fait effort pour sortir. C'est pourquoi on sent je ne sçai quelle résistance, qui fait qu'on ne peut rendre l'urine que goutte à goutte; la douleur se fait sentir jusqu'à l'extrémité du gland; c'est alors que les gens experts sont sûrs d'être punis de leur imprudence, avant même que la punition soit déclarée; en effet ils n'ont qu'à se presser la verge, comme je l'ai dit, pour en faire sortir une matière semblable à de la crème de lait nouvelle, qui s'augmente tous les jours, à moins que son cours ne soit troublé par des débauches, ou par de mauvais remèdes. Sa couleur acquiert les mêmes nuances que la morve qui coule du nez dans le catharre de la membrane pituitaire de Schneider. Quelquefois la matière de la gonorrhée devient brune, semblable à de la lie d'huile, paroît mêlée d'un

d'un peu de poussière, & n'est point adhérente. Alors il est impossible de la guérir, sans qu'il reste toujours un petit écoulement, parce que l'urethre étant rongée par l'âcreté du venin, il se forme des sinus qui causent de la douleur toute la vie, & que les remèdes ne font qu'augmenter.

A mesure que le mal augmente & fait des progrès, il survient des symptômes plus fâcheux. On en étoit quitte au commencement pour un petit écoulement de matière, avec rougeur & chaleur à l'extrémité de l'urethre, ou souvent même sans cela; mais à présent on est incommodé d'une titillation incommode, d'un prurit douloureux; il se fait une petite inflammation aux parties génitales, aux réservoirs séminaux, avec un sentiment d'acrimonie cuisante & brûlante, quelquefois le canal même de l'urine s'enflamme, d'où naissent la dysurie & la strangurie; on a des érections fréquentes, involontaires, violentes & douloureuses, qui par la grande dilatation des cellules, sont aussi favorables à la propagation du Virus, qu'elles le sont peu au jeu d'amour, auquel on ne peut alors s'amuser sans douleur. La gonorrhée devient-elle plus maligne, il survient des chaleurs plus douloureuses au périnée; la matière, de blanche qu'elle étoit, devient de plus en plus jaune, safranée, d'un jaune tirant sur le verd, ou tout-à fait verte, & quelquefois même brune, comme nous venons de le dire. L'urine est si âcre, & son conduit quelquefois si enflammé, qu'on ne peut pisser sans de grandes douleurs. Dans l'érection à la partie postérieure du membre, on sent aussi quelquefois une corde dure & roide; c'est l'urethre qui ne pouvant

vant prêter avec les cellules fongueuses de la verge, parce qu'elle est enflammée, fait effort contre le membre mutin, & le force même de se recourber en bas, ce qui ne lui donne certainement pas une attitude propre au déduit, & je ne pense pas que le cœur en dise dans cet état. La verge se contourne encore de de différentes façons, & cela lorsque son ligament membraneux est enflammé. Enfin on ne peut érectionner sans avoir un sentiment de constriction ou de resserrement, & lorsque cet état cesse, on voit quelquefois sortir des gouttes de sang avec la matière de la gonorrhée, soit parce que l'urèthre est excoriée jusqu'au vif, ou parce que les levres des petits ulcères se sont rompuës. Voilà ce qui arrive dans les deux premiers périodes de la gonorrhée. Dans le troisième, tout se calme peu-à-peu, la chaleur, la douleur, l'érétisme, l'inflammation; l'humeur devient de jour en jour plus belle, plus lotiabile, moins âcre, moins mordicante: elle file enfin, quand on la prend entre les doigts d'une façon sensible, & qui démontre bien que ses parties commencent à se lier les unes aux autres, & par conséquent deviennent analogues à l'humeur saine & naturelle des lacunes, des glandes de Cowper, des prostates, ou même des vésicules spermatiques, supposé qu'elles soient alors le siege du Virus. A mesure que la guérison avance, on voit dans l'urine des filamens de limphe épaisse, qui sont des signes certains que l'ulcère sera bien-tôt tout-à-fait cicatrisé ou guéri; car on n'est véritablement sûr de la curation radicale, que lorsque l'écoulement s'est arrêté à propos,

pos, & qu'on peut désormais sans douleur, & sans le renouveler, se livrer au plaisir de l'amour.

---

## C H A P I T R E VI.

### *De la Gonorrhée des femmes.*

**J**E passe aux Gonorrhées des femmes, dont je ne sçai pour quoi M. B.... ne parle point. La peau finit à la largeur d'un pouce près de l'orifice interne du vagin, où elle semble coupée, comme elle l'est à la bouche. L'épiderme continue son chemin, & va couvrir tout l'intérieur de ces parties. Sous cette fine membrane on en trouve une autre presque tout-à-fait semblable au voile du palais, si bien décrit dans les Institutions de Médecine de M. B....., remplie de veines, d'arteres, de cryptes mucilagineuses, dont les émissaires sont ouverts. Jugez parlà des effets que le Virus Vénérien peut produire en ces parties, qui s'enflent comme la verge pendant le coït. Le venin se communique rarement à la partie supérieure du vagin, non que les liqueurs de l'homme ne soient éjaculées jusques là, (car Ruifch a démontré, contre l'opinion d'Harvée, qu'elles étoient poussées bien plus loin) mais parce que ce lieu est si mince & si poli, comme Graaf l'a fait voir, que la matière du coït en découle bien-tôt après. Il n'y a ni lacunes,

ni valvulés, ni glandes en cet endroit, mais seulement de petits pores semblables à ceux de la racine de la langue, qui selon les différens changemens de leur diametre, laissent sortir le sang menstruel, les fleurs blanches, &c. s'il est dans le corps un endroit où les arteres apportent plus de liquide qu'il n'en est repris par les veines, c'est dans celui-là, & dans la cavité de la matrice. Cette ablution continuelle empêche sans doute le venin de se fixer dans ce lieu. Les rides du vagin qui ne sont pas tout-à-fait orbiculaires, mais semblables aux valvules des intestins grêles, commencent à peu pres vers la troisième partie, elles sont formées par des papilles nerveuses, & sont en grande quantité vers la partie inférieure du vagin, où, selon moi, réside la première espece de gonorrhée. Les vaisseaux dilatés par la contagion fournissent une quantité de matière extraordinaire, semblable à celle des ulcères Vénériens; de sorte qu'on peut dire que la gonorrhée qui préserve de la Vérole, est une espece de Vérole externe, & la Vérole une espece de gonorrhée, qui vient de l'intérieur à l'extérieur. Ce flux ne survient jamais qu'après un coït impur, il dure encore après le tems des règles, s'augmente si sensiblement, & acquiert en si peu de tems une couleur jaune, qu'il est aisé de le distinguer des fleurs blanches. La seconde espece de gonorrhée est celle qui infecte ce corps glanduleux, dans le centre duquel s'ouvre l'urethre, & dont les émissaires, qui sont extérieurs, lancent avec force pendant le coït une humeur glutineuse, qui n'est véritablement point de la semence, comme celle de l'homme, qui n'est pas même la semence de la femme,

car



car elle n'en a point, & n'en a pas besoin, mais cependant qu'elle n'éjacule jamais fans se pâmer comme les hommes, quoique le plus souvent avec moins de plaisir;

*Et sine te non libet esse mihi.*

fait dire à Sapho un grand Maître en l'art d'aimer. *Ovid. Epit. XV. v. 130.*

Lorsqu'une cavale rend les dernières gouttes d'urine, l'urethre antérieurement tirée par la contraction du muscle de Santorini, laisse voir ce tubercule qui forme quelquefois une tumeur grosse comme un œuf de pigeon. La femme sent alors une démangeaison presque continuelle & fort incommode, principalement au clitoris, & à ses environs, comme elle la sent au vagin, quand le mal y est fixé; & ce qui est un signe pathognomonique de cette espèce de gonorrhée, elle souffre une grande douleur en rendant les dernières gouttes d'urine, & ne souffre plus après. Si le corps fongueux de l'urethre est infecté, j'y établis la troisième espèce de gonorrhée, quoiqu'il faille convenir qu'elle est bien plus rare que dans l'homme. La différence de la partie en donne la raison. Mais, supposé le cas, je dis que l'âcreté de la matière cause alors une ardeur d'urine fort douloureuse: symptôme qui n'accompagne pas toujours toutes les maladies de ce nom dans les femmes, comme plusieurs se l'imaginent, faute de sçavoir distinguer les différens sièges de ce mal. La quatrième & la dernière espèce est celle qui infecte des glandes assez considérables qui se trouvent toujours à la partie inférieure

des grandes lèvres. Bartholin les a décrites sous le nom de Prostates. Morgagny en a donné la figure; mais Santorini est le seul qui nous ait enseigné leur vraie situation: nécessairement pressées par la contraction du sphincter du vagin, elles expriment leur liquide, comme les glandes de Cowper dans l'homme. Les Auteurs qui ont fait mention de ce mal, ne paroissent pas en avoir compris la cause. Quelquefois la contagion détruit toute la graisse de la motte, le rectum fait sortir les excremens par le vagin, & forme enfin des fistules qui ont fort étonné le bon Vercelloni. Les signes de cette gonorrhée sont un écoulement très-sensible de matiere mucilagineuse, une tension aux parties laterales de la vulve, une inflammation avec tumeur externe aux tégumens, &c. Je ne connois point d'autre gonorrhée dans les femmes que celle que je viens de décrire. M. de Littre (a), Morgagny (b), & principalement Santorini (c), qui ont disséqué tant de filles de plaisir, n'ont jamais trouvé d'autre siege de ce mal. La matrice, les trompes de Fallope, les ovaires, ces ampoules, que Naboth a prises pour des œufs, n'ont jamais été infectées de cette contagion.

(a) Acad. R. des Sc. 1711.

(b) Adv. 4. p. 72.

(c) Obs. Anat. p. 213.

## CHAPITRE VII.

*De la Cure de la Gonorrhée des hommes.*

SANS m'arrêter plus long-tems à la théorie de ce mal, je passe à la pratique, au profit de laquelle doivent tourner toutes nos recherches & nos raisonnemens. Nous allons d'abord passer en revûë toutes les méthodes dont on s'est servi pour guerir ce flux Vénérien.

Les Partisans des remedes diuretiques disent que la gonorrhée est dans le sang, & que comme le sang se purge par les urines, il suit que plus il s'en sépare dans les reins, & plus il se purifie de cette contagion; mais il est constant que la gonorrhée n'est qu'un vice local, & qu'il n'y a point d'autre lieu infecté que l'urethre. J'avoüe que les diuretiques déterminent vers ce canal une grande abondance d'urine, qui emporte avec elle une grande partie du virus Vénérien; mais si la matiere coule avec peine, est âcre, jaune, verte, brûlante, de quoi servent-ils alors? Aussi voyons-nous que les Chirurgiens, après avoir tenté inutilement cette méthode, ont recours à la térébentine, aux baumes du Perou, de Cópahu, &c. qui corrigeant l'âcreté de l'urine, ont des effets assez heureux dans les gonorrhées simples; car dans celles qui sont malignes, M. B . . . a souvent observé avec M. Raw que ces baumes font enfler les testicules.

Gg 3

L'autre

L'autre méthode qui n'est plus en usage, est celle de Tulpius. Il pulvérisoit des cantharides & mêloit cette poudre avec de l'esprit de Nitre dulcifié, ce mélange produit une effervescence si considérable & de si longue durée, qu'elle a fait croire au fameux Homberg qu'il y avoit des effervescences presque éternelles entre des acides & certains alcalis. Bartholin mêloit cette poudre avec de l'esprit de vin dans une phiole, il en donnoit, ainsi que Tulpius, quelques gouttes qui guérissent, si on les en croit, les gonorrhées les plus opiniâtres. Mais de funestes expériences nous ont appris que cette teinture antigonorrhéique est très-dangereuse, quoiqu'en dise le Boerrhaave des Allemands (a); elle rend en effet les sels de l'urine si âcres, qu'ils rongent la tunique nerveuse de la vessie, & font sortir tout le mucilage dont elle est couverte, & quelquefois même du sang pur. Il est surprenant que ces effets qui étoient connus de ces Auteurs, bien loin de détruire la confiance qu'ils avoient en ce remède, leur ait fait croire qu'il avoit la vertu d'atténuer, pour ainsi dire, le venin Vénérien, & de guérir la gonorrhée, puisqu'il fait couler une matière mucilagineuse semblable à celle qu'on voit sortir dans ce genre de mal.

Il y en a qui ont recours à des injections astringentes; par-là ils veulent arrêter l'écoulement avant que tout le virus soit sorti du lieu par où il est entré. Or quels maux ne peut pas causer cette pernicieuse méthode? Les orifices des lacunes étant resserrés, & même fermés, la matière qui ne peut s'échap-

(a) F. Hoffm. *Pharm. Med. Cbiv. L. 5. S. 4. 76.*

s'échapper par l'urethre, pénétre dans les lacunes voisines qui communiquent toutes ensemble, s'y accumule, les distend avec douleur, & rétrograde jusqu'aux prostates; le venin ayant corrompu cette liqueur qui sert de nourriture à l'homme futur débarqué des vesicules feminales, selon l'expression singuliere de Leal Lealis, pénétre bien-tôt dans ces vesicules: alors les vaisseaux déferens étant comprimés, le sperme qui ne peut refluer par ces mêmes vaisseaux, reste dans la substance interne du testicule, & y forme enfin une tumeur égale qu'il est aisé de distinguer de l'Hydrocele. Si l'on injecte avec force quelque liqueur dans la grande lacune antérieure de Morgagni, elle pénétre jusques dans la membrane cellulaire de l'urethre par le moyen de petites veines qui communiquent avec cette membrane, & s'ouvrent dans la cavité des lacunes; ainsi ce tissu cellulaire qui est séparé des corps fongueux de la verge, comme Ruisch l'a démontré, étant enflé & tendu par la matiere de la gonorrhée, toute la verge doit se courber inferieurement en forme d'arc, parce que ces corps fongueux qui sont flasques & relachés, ne sont pas capables de résister à une distension si considérable. Ce venin faisant toujours de nouveaux progrès, & s'insinuant de plus en plus dans les vaisseaux sanguins de cette partie, est-il surprenant qu'une simple gonorrhée dégénere en Vérole? Et Sydenham n'a-t'il pas eu raison de condamner en general toute sorte d'injections dans une ville où les astringens les plus âcres sont si fort en usage? Lorsqu'un homme se porte bien, il sort à peine de l'urethre pendant un mois dix gouttes de cette humeur gluante dont  
la

la nature fait quelquefois couler en un seul jour deux, trois ou quatre dragmes pour servir de véhicule au venin Vénérien, & le chasser du corps. Si la nature ne faisoit bien plus que le Médecin, par quel art pourroit-il faire sortir cet atôme virulent d'un tel labyrinthe? Toute la sagesse consiste donc à la suivre pas à pas. En effet si dans une once de cette matière, il y a par exemple un demi grain de virus, il suit qu'il en sort d'autant plus, qu'elle coule plus abondamment. Quelle est donc l'audace du Charlatan qui s'oppose évidemment à tout ce que la nature a préparé pour chasser le venin? Tout homme qui se vante d'avoir un secret pour la gonorrhée est un imposteur. Cependant un illustre Ecrivain Anglois a fait imprimer un Traité de la gonorrhée en Anglois & en Latin, pour faire connoître à toute la terre qu'il avoit une injection qui guérissoit radicalement ce mal dans son commencement. Plût à Dieu que ce secret me fût connu, pour avoir le plaisir de le publier! Mais existe-t'il en effet, & le témoignage de cet Auteur suffit-il pour le prouver? M. Boërhaave nous a dit avoir vû plusieurs personnes qu'il avoit traitées, & qui n'étoient pas tout à fait guéries. Il lui a écrit plusieurs Lettres pour le prier de rendre son secret public; & Coſturne lui a répondu ce qu'on lit dans son traité p. 85. que son injection étoit trop efficace pour être communiquée à des hommes aussi pétulans, &c. plaisante raison! on a cherché en vain ce remède dans l'antimoine, le Mercure, &c.

Si les injections sont utiles, ce sont celles qui sont douces, amies des nerfs, & dont on se sert au commencement

de

de la Gonorrhée: Par exemple, prenez de l'Eau de roses & de sureau deux onces de chaque, d'aloès trois grains, de miel deux dragmes. Cette injection n'est aucunement dangereuse, pourvû qu'on ne la pousse pas avec impétuosité; au contraire, elle est très-salutaire, puisqu'elle relâche les vaisseaux, & attire par conséquent la matiere au dehors.

Il est une méthode particuliere de guérir la Gonorrhé, & dont M. B. paroît grand Partisan; je parle de l'usage des purgatifs hydragogues. Les humeurs visqueuses changées en eau par la vertu de ces remedes, coulent dans les intestins par les orifices des vaisseaux meseraïques. L'expérience prouve qu'ils agissent sur l'urethre, & déterminent vers ce canal une partie des humeurs converties en eau; cette méthode est donc conforme au dessein de la nature. Lorsqu'il entre le plus petit corps étrange dans l'œil, que fait-elle pour s'en délivrer, elle y donne une plus grande quantité de larmes, qui viennent de ce que la glande lacrimale, irritée par ce corps, est forcée de se contracter plus souvent; par-là ce corps étrange est noyé dans l'eau qu'il attire, & sort enfin avec elle. Admirez combien elle est uniforme dans ses opérations: on observe en effet la même chose dans la gonorrhée. Cette particule veneneuse d'une petitesse imperceptible, qui constitue ce genre de mal, ayant une fois entré dans le canal de l'urethre, y cause d'abord une irritation comme dans l'œil, & en conséquence de cela, la nature envoie au secours de la partie une grande quantité de matière, avec laquelle seule le venin doit sortir par la même porte, par laquelle il est entré.

Hh

cette

cette reflexion, il fuit clairement, que la meilleure méthode, est celle qui fait couler le plus abondamment. Suivant M. B... il faudroit donc purger ces malades avec des purgatifs hidragogues, en grande dose, & aussi souvent qu'ils pourroient le supporter, jusques à ce que la matière de la gonorrhée eût une consistance, & une couleur louable. J'adoptai entièrement ce système dans la premiere édition de cet Ouvrage; je l'adoptai même dans la pratique: je donnois pour médecine aux jeunes gens robustes 15. grains de racine de Jalap avec autant de Diagrede & de Mercure doux: les uns se plaignoient que je les purgeois trop, & trop souvent, & que cela les épuisoit: dans d'autres, l'inflammation, loin de diminuer, augmentoit quelquefois: de sorte, qu'enfin je ne conseillerai jamais à personne d'avoir tant de confiance dans cette méthode, quelque poids que lui donne l'autorité respectable de notre illustre Auteur: On peut cependant se servir d'hydragogues dans le besoin, c'est - à - dire, quand il faut purger; mais en plus petite dose, & de plus loin à loin. Encore faut-il être bien sûr, que les symptômes du mal sont beaucoup calmes, autrement les purgatifs doux, comme la Casse, ou la Manne, dans du petit lait, méritent la préférence; & ce n'est que dans les tempéramens difficiles à émouvoir qu'il est permis de les aiguïser d'une petite dose hydragogue: ces remèdes forts, conviennent encore moins en été qu'en hyver, bien moins dans les pays chauds que dans les climats tempérés; la chaleur de l'air qu'on respire suffit seule en quelque sorte pour diviser & atténuer les humeurs; & fait par conséquent  
l'office



l'office des hydragogues; en ce cas les remedes adoucissans & rafraichissans sont les plus salutaires, comme on l'éprouve dans les gonorrhées simples & benignes.

Parlons plus clairement, & disons ingénument nôtre avis, en faveur de ceux qui voudroient pouvoir se passer du secours d'autrui, comme cela seroit facile à bien des gens du monde, qui ont quelques idées de l'art, & non point un mal fort compliqué. Je dis donc, 1°. qu'il faut les faire saigner aussi-tôt que la gonorrhée s'est déclarée; si le membre est enflammé; si l'on pissé avec beaucoup de douleur; & seulement goutte à goutte; si l'on souffre dans l'érection, &c. & suivant les degrés de cette inflammation, la saignée doit être prudemment réitérée. 2°. Il faut prendre pour boisson ordinaire, une ptisane adoucissante, & rafraichissante, faite avec les racines de chicorée sauvage, d'ozeille, de nenuphar, d'althea, &c. & les feuilles de parietaire, d'aigremoine, de laitüë, &c. en ajoutant sur chaque livre de décoction, un gros ou un demi-gros de cristal mineral, ou de nitre purifié. 3°. On se tient le ventre libre par des lavemens faits de la même ptisane aiguillée de quelques purgatifs doux, s'ils ne font rien seuls. 4°. Si l'inflammation est considerable, on doit préférer à la ptisane les émulsions faites des 4 grandes semences froides, avec le Nitre, & l'Eau, ou le syrop de Nymphaea; on peut même y ajouter le soir, une demie once de syrop de Diacode, ou tout autre narcotique, s'il est nécessaire de donner plus de calme à toute la machine qui a peché. 5°. Il arrive souvent que ces émulsions, ou même la ptisane rafraichissante,

dont nous avons parlé, refroidisse, affoiblisse, & fatigue l'estomac: en ce cas il faudra bien avoir recours à l'eau commune tout simplement, ou au petit lait, avec le Nitre. J'avouë, que j'ai guéri plusieurs Chaudepisses, legeres à la verité, avec ce seul remede; le regime d'ailleurs étant bien observé.

6°. Les Topiques sont sans contredit d'un bon usage, & il est facile d'en user: on peut donc se baigner le matin pendant une demie heure le membre viril dans du lait tiède, où dans de l'eau de Sureau, avec du Nitre & du Miel; ce qui se fait commodément à la selle, & même en lisant. Le cataplasme émollient recommandé par M. B. . . . est excellent; mais parmi bien des nécessaireux, à qui je l'ai proposé, je n'en ai pas trouvé un seul qui voulût s'y assujettir.

7°. L'Eau de Rabel, est d'un usage salutaire, en ce qu'elle fait couler, on en met, 4 ou, 5 gouttes, dans une pinte d'eau ou de ptisane.

8°. Enfin l'essentiel est peut-être moins ce qu'on prend, que ce qu'on ne prend point: Je parle ici du regime convenable, sans lequel il n'y a point de guérison à esperer; or ce regime consiste à ne jamais boire de vin, à se tenir en repos, & à n'user que d'alimens doux sans sel, qui en procurent à ce maudit serpent, qui fit succomber la premiere femme.

9°. Lorsque l'inflammation est dissipée, qu'on a été purgé plusieurs fois a propos, que les urines coulent sans douleur, & que la matière morbifique paroît plus épaisse, plus douce, plus blanche, le but du Médecin est de déterger les ulceres internes, & de les consolider ensuite. C'est ce que l'on fait, en prenant pendant 3 ou 4 jours de suite, un demi gros de terebente seule

seule, ou avec autant de rubarbe en poudre; enfin quand la matiere est parfaitement belle & saine, on peut avoir recours aux astringens: tels sont le corail rouge préparé, le safran de Mars astringent, la pierre hematite, le sang dragon, le cachou, dont la dose est depuis 10. grains, jusques à 20. on en peut faire des bols avec la Conserve de rose rouge, ou le syrop de Coing, & on en doit prendre de deux jours l'un, jusqu'à ce que l'écoulement ait cessé; ce qui ne passe guères ordinairement l'espace de 15 jours. On boit par-dessus chaque bol, un verre d'infusion de feuilles de Menthe, ou 2 ou 3 cueillees d'eau distillée de Menthe.

J'avoüe qu'il est de gonorrhées incurables, comme on l'a remarqué il y a long-tems. Dans ceux dont toute la vie n'a été qu'un tissu de malheurs Veneriens, il reste enfin un petit écoulement éternel, qui vient de la dilatation de vaisseaux paralitiques, ausquels il est impossible de rendre leur état, leur ton, ou leur ressort naturel; mais ce flux n'est pas plus à craindre, que si après un Catharre fort long, la membrane pituitaire de Schneider, separoit plus de mucosité qu'au-paravant. On peut se marier avec cet écoulement, sans craindre de souiller le lit nuptial; il n'a rien de virulent, mais aussi il rend le membre mol: l'érection ne se fait qu'avec peine, & ne dure gueres; ce qui produit enfin une espece d'impuissance. Voyez M. Astruc, liv. 3. ch. 4. art. 3. & l. 4. ch. 10. vous y trouverez les meilleurs remedes qu'on puisse faire dans ces tristes extrémités.

Dans le second Periode de la gonorrhée ordinaire, c'est-à-dire, lorsque les symptômes ont commencé à se calmer, on se fert aujourd'hui de Frictions mercurielles, qu'on fait au perinée, aux parties genitales, au derriere, aux aines, dans l'homme; & dans les femmes, au perinée, au fesses, aux levres de la fente, ou dans la vulve même. Ces frictions se font devant le feu, de 3 ou de 4 jours en 4 jours, avec seulement une ou deux dragmes d'onguent; une plus grande dose, ou des frictions plus fréquentes pourroient faire saliver. Que si cependant on étoit menacé de salivation, il faudroit la détourner par quelque purgatif doux, ensuite diminuer la quantité d'onguent, ou augmenter l'intervalle des frictions; s'il fait froid, le Malade doit garder la chambre pendant tout le tems qu'on le frote; ce qui va environ à un mois: En même tems, on ne doit pas négliger l'usage de tout ce qui peut delayer le sang, l'adoucir, & deteger les ulceres véneriens: enfin si par quelque excès, ou imprudence, l'inflammation revient, & l'écoulement s'arrête, il faut laisser ces frictions, pour recommencer tout ce qu'on a déjà fait dans le premier Periode: Tout ce qui a été dit jusqu'ici, touchant la Gonorrhée des hommes, peut & doit être appliqué à celles des femmes: il suffit d'y insister plus fortement ou plus long-tems; parce qu'en effet, elles sont bien plus difficiles à guérir.

CHA-

## C H A P I T R E VIII.

*Cure Prophylactique de la Gonorrhée.*

J'AI dit dans mes Lettres sur l'art de conserver la santé, que les moyens de se maintenir dans l'état sain, sont, pour la plupart, au pouvoir de tous les hommes, qu'ils ne consistent presque qu'à sçavoir prendre & s'abstenir. Il n'est sans doute point de cas où cette vérité soit plus évidente qu'en celui-ci; car il n'y a qu'à *s'abstenir*, pour prévenir le mal à coup sur; mais enfin comme la nature humaine est nécessairement foible, & qu'on ne peut gueres résister à son tempérament, il ne s'agit point ici d'éviter ce mal par une privation vertueuse, mais par des remèdes qui en garantissent, soit qu'on les mette en usage avant, pendant, ou après le coït. Je croirai n'avoir rien fait pour vous, dit Fallope \*, dans son traité, *de Morbo G. ch. 89.* si je ne vous apprens l'art de *voir* impunément une belle femme gâtée; & à ce sujet, pour donner des preuves de sa bonne volonté, il recommande bien des remèdes, qu'il dit avoir mis à l'épreuve sur cent mille hommes, sans qu'aucun, (il en prend Dieu pour témoin,) ait été infecté. Toute la précaution consiste, selon lui, à tremper le membre viril dans quelques décoctions vulnérables, astringentes, de Gayac, ou de Mercure. Agathus, son commentateur, propose ces mêmes remèdes comme excellens aux deux sexes, pourvu qu'on les applique aux parties qui les constituent; & cela

\* Astruc, *liv. 3. ch. 2. p. 181. 182. 184. &c.*

cela après le combat vénerien : il loue de plus la fumigation mercurielle , qu'il veut qu'on détermine à ces parties. Par ces conseils, les débauchés ont long-tems cru ponvoir l'être impunément.

Mais pour bien discuter la question dont il s'agit; voyons s'il est réellement des moyens de se garantir du virus vénerien, en s'exposant à sa contagion; & supposé qu'il en soit, s'il est permis à un honnête Médecin de les publier. Quant au premier point, je ne crois pas qu'il y ait de remèdes prophylactiques surs contre le mal Vénerien. Les injections de Charles Musitan, & de Guillaume Cockburne, n'ont certainement pas plus de vertu, que les antivénériens de Fallope & de son commentateur; & si l'on me demande ici ce que je pense de cette guaine du membre familiere aux libertins, & que les Anglois, nomment *Condum*: je repons qu'il n'y a pas d'apparence que ce soit un rempart bien assuré; car enfin n'est-ce pas une peau de la dernière délicatesse? ses pores dilatés par le frottement, ne peuvent-ils pas absorber le venin? son tissu ne peut-il s'écarter ou se rompre dans la violence du combat?

*Illi robur & as triplex  
Circà pectus erat, qui fragilem truci  
Commisit pelago ratem.*

dit Horace; il en faut tout autant, dit M. Astruc, autour du membre viril, pour qu'il puisse s'amuser sans se perdre. Ceux qui sont sur la mer, ajoute-t'il, ne sont séparés de la mort que par une planche, courent risque de périr, & périssent souvent

souvent en effet; de même ceux qui osent combattre dans le champ de Venus, n'étant armés que d'un aussi foible bouclier, commettent une imprudence, dont ils méritent d'être punis.

Quoiqu'il en soit, il faut avouer qu'il y a un grand nombre d'expériences, qui favorisent l'usage du *Condom*; tel qui ne pouvoit aller dans un mauvais lieu, sans gagner de mal, y va impunément depuis bien des années, qu'il se sert de cette fine enveloppe; elle sert d'ailleurs à ménager les femmes & les filles, & par conséquent est utile aux gens à bonne fortune, que le plaisir emporte trop brutalement, quoique fort émoussé par cette petite cloison. A Dieu ne plaise, que toutes ces choses pussent favoriser le libertinage! Au contraire quand les exemples de tant d'hommes, & même de Seigneurs, qui privés d'enfans, vieux avant la vieillesse, sont contraints de traîner seuls une vie triste & languissante, ne suffiroient par pour dépouiller le vice de ses attraits séduisans, la peinture seule des horreurs de ce mal affreux, n'est-elle pas assez éffrayante, pour ne faire trouver de charmes que dans la sagesse? Et puisqu'enfin l'invention dont il s'agit, n'est point absolument sûre, & qu'elle diminue beaucoup la volupté, qui réside dans le contact intime des parties, ne vaudroit-il pas mieux vivre chastement, ou du moins n'user que d'un commerce sain & permis, que de se mettre de gayeté de cœur en proye aux plus vives inquiétudes, & aux remords les plus cuisans? On ne les prévient pas toujours, en se lavant après le coit, surtout, si l'érection a déjà cessé. \*

Ii

Pour

\* Voyez ma traduction du système de Boeth, pag. 156.

Pour ce qui regarde le second point de la question proposée, supposé qu'il y eût des remèdes prophylactiques sûrs, contre le mal Vénérien, je dis avec M. Astruc, que non-seulement il seroit permis de les publier, mais même qu'on y seroit obligé en conscience, ou par principes de Religion; car par-là tant de Nourrices, qui allaitent des enfans gâtés, tant d'enfans qui sont infectés par leur Nourrice, tant de femmes par leurs maris, pourroient se préserver de la contagion; & par conséquent, dès-lors qu'on accordera que ces sortes de remèdes seroient fort à souhaiter, pourquoi les Médecins qui les indiqueroient, seroient-ils responsables de l'abus qu'on en pourroit faire? D'ailleurs par la même raison qu'on tairoit les médicamens prophylactiques, il faudroit aussi supprimer les thérapeutiques; car enfin il est constant, que tous les jeunes gens seroient plus sages, s'il n'y avoit point de remède au mal Vénérien; mais que dis-je! ils s'abandonneroient peut-être à des crimes mille fois plus affreux.

## CHAPITRE IX.

*Des Verruës vénériennes, du Phymosis, & du Paraphymosis.*

UN symptôme du mal vénérien assez fréquent, & qui est commun au deux sexes, c'est ce qu'on nomme verruës vénériennes, dont je vais expliquer l'origine.

Notre



Notre corps est extérieurement couvert de l'épiderme, qui est une membrane ou pellicule très-fine, & cependant très-solide, sans aucuns vaisseaux découverts jusqu'à présent. Nous n'avons pas une idée si claire de la peau, elle est composée de trois choses différentes si intimement unies, que les Anatomistes les décrivent toutes trois ensemble, & ne leur donnent qu'un seul nom. Outre le corps réticulaire, & des vaisseaux de tous genres, on trouve une couche de petits nerfs, d'où part un nombre prodigieux de papilles, dont Malpighi a démontré l'existence par tout le corps. Après avoir injecté avec succès une partie dénuée de la peau, on ne voit avec un microscope que de petits vaisseaux remplis de cire; ce qui feroit douter de l'existence de ces papilles, si on ne sçavoit que dans tout le corps, il n'est point de nerf, qui n'ait une gaine vasculaire, & que ces petits vaisseaux sont ceux qui environnent chaque papille, & que Ruysch a injectés le premier.

D'ailleurs on les voit clairement sans microscope, lorsqu'après avoir rempli de cire toutes les artères subcutanées, on laisse la partie injectée dans de l'eau tiède, ou même dans un lieu humide, pendant quelques jours, alors l'épiderme qui commence à se putréfier, se sépare & laisse voir sensiblement le vaisseau de Malpighi, & les papilles mêmes dans les lieux où ce vaisseau n'est point. Cette observation de Ruysch fait comprendre, pourquoi il se forme des verruës, & même des chancres horribles aux lèvres, lorsque les petites fibrilles de l'Epithélium sont déchirées: mais pour former ces tubercules, dans les lieux couverts de la peau proprement dite, il ne suffit

pas que l'épiderme soit rompu le raifeau de Malpighi retient les papilles; qui ne peuvent s'élever, que lorsqu'il est dilaté ou rompu, au lieu que dans les lieux qui ne sont revêtus que de l'épiderme, par quelque cause que cette fine membrane soit excoriée, elles se dilatent, & forment des excroissances considérables & dangereuses. C'est ainsi que la substance corticale du cerveau s'éleve par l'action des Carotides, & passe par le trou du trépan, lorsqu'un Chirurgien a eu l'imprudence de couper l'enveloppe qui la retenoit: cette comparaison donne une vraie idée de la formation, & de l'accroissement des verruës. La destruction de la membrane qui les retient, est leur première cause. La deuxième, est l'élasticité des petits vaisseaux de la Papille. Ce qui produit souvent ces sortes de tubercules, c'est cette enveloppe vasculaire du petit nerf sensitif; mais lorsqu'il y a du venin vénerien, cette particule nerveuse s'éleve, & cause une douleur très-vive, sur-tout dans les lieux dénués de la peau, tels que le gland, les lèvres, les grandes lèvres, le vagin, &c.

Pour ce qui regarde la cure de ce mal, elle est interne, ou externe. Lorsqu'il est constant que le Malade a la Vérole, quoique cachée encore dans la masse du sang, il n'y a pas de meilleurs remèdes, que les grands; mais si le virus n'a pas encore passé le siège du mal, il suffira de faire de légères frictions, comme nous l'avons dit, en parlant de la gonorrhée, & le dirons dans le Chapitre suivant: ou l'on pourra intérieurement prendre des préparations mercurielles, jusqu'à parfaite guérison.

Quant

Quant à la cure externe des verruës, on les tenoit autrefois liées, jusqu'à ce qu'elles fussent deffechées & tombassent; mais par cette méthode, on ne déracinoit point le mal. Il vaut donc mieux prendre l'excroissance, avec l'extrémité des doigts de la main gauche, la couper bien près de la peau, & ensuite cicatrifier le petit ulcère qui reste, pourvû qu'il ne se trouve aucun calus à la baze; autrement on emporte ce cal par la suppuration, ou par un caustique, auparavant que de reffermer la playe. Cette méthode est excellente, quand les porreaux sont longs, durs & calleux; mais lorsqu'ils sont très-superficiels, il faut venir à l'usage des caustiques. Mais c'est ici qu'il faut bien de la prudence; des chancres affreux, des hémorragies mortelles peuvent succéder à l'imprudente application de ces remèdes. Après avoir ainsi emporté les porreaux, les verruës, ou les condylomes, on guérit le petit ulcère qui se trouve à la baze, avec du baume d'Arceüs, dans lequel on mêle quelques grains de précipité rouge.

Il se forme quelquefois dans la cavité de l'urêthre, des verruës, que les Chirurgiens prennent pour des excroissances de chair, ou des caroncules (a). En ce cas on peut se servir trois ou quatre fois chaque jour, d'une injection très-émolliente. Il faut de plus purger une ou deux fois le malade, avec trois ou quatre grains de turbith minéral, dans une dragme de thériaque, selon le conseil prudent de Paracelse, qui a employé le premier ce remède intérieurement.

Un autre symptôme Vénérien, dont Monsieur Boerhaave

li 3

ne

(a) Voyez les Observations de Brunner sur des caroncules accusées fausement dans les maladies Vénériennes.

ne parle point, & qui est particulier aux hommes, est celui que les Grecs nomment *Φιμοσις* & les Latins *Fibulatio* (a). Dans cette maladie le gland est tellement couvert du prépuce, qu'on ne peut tirer le prépuce en arrière, au lieu que dans celle qu'on nomme *ΠαραΦιμοσις*, le gland nud est étranglé, pour ainsi dire, par une espece d'anneau fort étroit, que le prépuce forme autour de lui. La partie interne du prépuce, n'est revêtue que d'une membrane très-fine, qui s'étend prodigieusement pendant le coït, s'échauffe, prend feu, & est immédiatement appliquée au vagin de la femme; par conséquent elle est directement en butte à la malignité du venin. La raison pour laquelle le prépuce s'enfle si prodigieusement dans ces maladies, est la même qui fait enfler le visage, plus vers la paupière inférieure, que dans tout le reste, lorsqu'un homme a la petite Vérole, ou un érésipele édémateux en cette partie; c'est qu'il est de la nature de la membrane cellulaire de se dilater, d'autant plus, qu'elle est plus mince. Dans le paraphimosis, la grande veine du prépuce étant comprimée, les humeurs qui s'accumulent en cet endroit, gonflent si extraordinairement les vésicules de cette membrane, & forment une tumeur si dure, qu'un ignorant Chirurgien l'a souvent prise, pour une formation de nouvelle substance. *Voyez M. Astruc, Liv. III. Chap. 8.*

(a) Voyez *Celsé*, Tom. 2, Liv. 70. Chap. 25.

## CHAPITRE IV.

*Dés Tumeurs Vénériennes, des Testicules, des Poulains, & des Chancres.*

**I**L y a deux causes de tumeurs Vénériennes qui surviennent aux testicules, 1<sup>o</sup>. la suppression de la gonorrhée, 2<sup>o</sup>. la Vérole encore cachée dans le sang. Les symptômes des tumeurs de la première espèce sont, 1<sup>o</sup>. l'inflammation du testicule, avec une chaleur & une douleur vive, une résolution, ou du moins une suppuration facile, au lieu que dans le second cas, le testicule est moins enflamé, & plus rarement, la douleur est plus sourde, la chaleur moins vive, la résolution plus lente & plus difficile; quelquefois la partie devient Ichirreuse; mais dans ces deux sortes de tumeurs, l'épididyme est plutôt affecté, que les autres parties du testicule, & sur-tout dans la partie inférieure; enfin on sent un poids dans le testicule, & ce mal est quelquefois accompagné de fièvre.

Il n'est point de remèdes plus efficaces que la saignée, les humectans & la diète; il faut mettre le malade, pour toute nourriture, aux bouillons de poulet & de veau, avec la pitte nitrée, dans laquelle entrent quelques plantes adoucissantes & rafraichissantes. On fomentera la partie avec du lait tiède, on y appliquera le cataplasme anodyn de mie de pain, ou l'on en peut faire un autre plus émollient avec les racines de lys & les feuilles de jusquiame, de mauve, & l'huile de vers terrestres, ou de lys. Si la douleur diminue, on usera  
de

de narcotiques en dose convenable; ensuite, indépendamment des clystères par l'usage desquels on tiendra toujours le ventre libre, on donnera au malade un purgatif doux; alors on pourra venir aux cataplasmes résolutifs, faits des quatre farines résolutes.

Après avoir ainsi dissipé l'inflammation, il y reste le plus souvent quelque dureté, à laquelle on remédie par l'application d'un onguent fait de baume de soufre succiné, ou de l'onguent diabatanum, ou de l'emplâtre de ciguë, ou de celui de mercure, sans faire saliver, ou de celui de mucilages, &c. Pendant l'usage de ces remèdes, on a soin de se servir d'un suspensoir.

Mais si la matière tend à suppuration, il faut user de remèdes maturatifs, comme le basilicum, le vieux levain, &c. Et enfin quand le pus est prêt à sortir, au lieu d'un cautère potentiel, qui est un instrument dangereux, il faut faire ouverture avec la lancette. On déterge ensuite la cavité de l'abcès, quand tout le pus en est sorti, en y injectant de l'eau d'orge, avec du miel rosé, on la remplit de petits morceaux de charpie trempée dans quelque digestif anodyn; pendant que les chairs se régénèrent, on lave l'ulcère avec de l'eau de Balaruc, ou toute autre semblable, & le baume d'Arcæus finit toute la cure.

En cas de gangrene, il faut sans balancer faire la castration.

Tout le monde sçait que les poulains, ou bubons, sont des tumeurs aux aînes, dures, douloureuses, rénitentes, qui tendent lentement à suppuration, & qui viennent médiatement ou immédiatement d'un coït impur; les glandes conglobées qui sont cachées dans cette partie, sont le siege de ces tumeurs, lesquelles ne viennent que d'une lympe épaisie par la contagion

Véne-

Vénérienne. Un coït impur, une gonorrhée supprimée, des chancres, la vérole invétérée, voilà les causes qui donnent lieu à ce genre de mal.

Voici les symptômes qui l'accompagnent. 1<sup>e</sup>. Il paroît une petite tumeur à l'un ou à l'autre aîne, ou de part & d'autre. 2<sup>o</sup>. On y sent de la douleur. 3<sup>o</sup>. On a de la peine à marcher. 4<sup>o</sup>. La tumeur augmente de jour en jour. 5<sup>o</sup>. On y sent de la chaleur. 6<sup>o</sup>. Il y survient un phlegmon, sans une rougeur considérable à la peau. 7<sup>o</sup>. Il y a encore d'autres signes qui distinguent le bubon Vénérien, des autres bubons, & de l'Enterocoele; mais on peut les voir dans le Livre de M. Astruc.

Pour ce qui regarde la cure du poulain, s'il a paru sans cause manifeste, c'est un signe de Vérole, ainsi il faut hardiment passer par les grands remèdes; s'il se trouve avec la gonorrhée, ou des chancres, le même conseil est utile, en pratiquant en même tems ce qui convient aux autres accidens dont il est accompagné. S'il survient seul & immédiatement après avoir vû une femme vérolée, il faut tâcher de le guérir par la résolution. D'abord il faut donc, 1<sup>o</sup>. saigner proportionnellement à l'inflammation, sans s'imaginer que le virus reflue par-là dans la masse du sang. 2<sup>o</sup>. Purger avec un cathartique doux & antiphlogistique. 3<sup>o</sup>. Prescrire des préparations mercurielles, comme la panacée, sublimée douze fois, l'éthiops minéral, dont la dose est depuis 15 grains jusqu'à 20; on en prend dans de la conserve de roses, matin & soir, deux fois par jour, ou une fois seulement chaque jour, ou seulement de deux jours

l'un, & on continuë jusqu'aux apparences de salivation. Alors on la prévient par un purgatif doux, qu'on répète, s'il est besoin, & l'on suspend les remedes mercuriels, jusqu'à ce que le calme soit tout-à-fait revenu. 4°. On revient ensuite à la même méthode, qu'on pratique jusqu'au bout de la même manière, jusqu'à ce qu'enfin le poulain soit entierement dissipé. 5°. On ne doit point négliger les topiques, comme l'emplâtre *de Ranis*, avec, ou sans mercure, ou celui de Mucilages; on peut même faire mieux, c'est de frotter le lieu affecté, avec un scrup. d'onguent Napolitain, tous les jours, ou de deux jours l'un, ou seulement tous les trois jours. On peut même frotter les fesses, tantôt de deux jours l'un, ou tous les trois jours, avec un demi-gros d'onguent mercuriel, & remedier, comme il a été dit, au danger de salivation. 6°. Le malade ne doit user que de soupes, de panades, de crêmes de ris, de gelées, de bouillons de viande; s'il veut absolument manger de la viande, que ce soit en tres petite quantité; qu'il ne forte point de son appartement, dont la chaleur doit être modérée, & qu'il s'abstienne enfin sur-tout des femmes & du vin.

Si la matière tend à suppuration, ou si le Médecin & le Malade préfèrent cette vie, comme la plus commode, après la saignée & la médecine, on usera pendant tout le tems de la cure, de préparations mercurielles, qui n'ayent point une vertu purgative, en moindre dose à la vérité, & par de plus longs intervalles, que dans la méthode précédente, mais cependant en dose, qui puisse dissiper le virus Vénérien; & si on étoit menacé de salivation, il faudroit la prévenir prudemment, comme on l'a dit.

En



En même tems on appliquera au bubon des topiques, qui amollissent la matière de la tumeur, & la conduisent à suppuration; pour cet effet on fera un cataplasme, avec des oignons cuits sous les cendres, du savon noir, du diachilon & du bafilicon; on y peut faire entrer les racines d'althea, de bryone, & de lys blancs; ou, ce qui est plus commode, on peut simplement user des emplâtres maturatifs simples.

Quand on est bien sûr que la plus grande partie de la matière s'est changée en pus, on ouvre l'abcès avec un scalpel, ou avec un cautère potentiel, lequel ici mérite la préférence. Le pus étant évacué, on remplit aussi-tôt le fond de l'abcès, de charpie sèche; qu'on ôte le lendemain, pour y substituer un digestif ordinaire, auquel on ajoute la teinture de myrrhe & d'aloës, si la malpropreté de l'ulcère l'exige; & enfin le baume d'Arcæus finit la cure. S'il s'est fait des sinus, il faut tellement les ouvrir, ou les dilater qu'on puisse les guérir; & s'il reste des callosités, comme il arrive presque toujours, on les consume avec des corrosifs. Si pendant la suppuration, il s'élève un peu de fièvre, il faut interdire les alimens au malade pendant quelques jours. D'ailleurs il doit être sobre & chaste, & ne point témérairement s'exposer à un air trop rude, sur-tout lorsqu'il use intérieurement de préparations mercurielles.

En voilà assez pour faire comprendre la façon de guérir les tumeurs vénériennes des testicules & des poulains; ce que j'ai dit sur cette matière est principalement tiré du Livre de M. Astruc, dont la traduction mérite sans doute l'attention du Public. Je vais faire mention des chancres, suivant toujours le même guide; après quoi nous passerons à la Vérole.

Les chancres sont de petits ulcères, superficiels, peu caves, ronds, calleux, qui viennent aux parties génitales, après un coït impur, & ont leur siège dans les glandes sébacées. L'humeur épaisse forme une espèce de petit bouton chaud & rouge, qui s'ouvre d'abord à sa pointe, alors s'affaïsse, & devient ulcéré.

Pour calmer l'inflammation, on doit, 1<sup>o</sup>. saigner, & réitérer la saignée, selon le besoin. 2<sup>o</sup>. Laver, fomentier la partie affectée avec du lait tiède, ou quelque décoction émolliente. 3<sup>o</sup>. Pour dissiper la contagion, des frictions légères faites avec l'onguent mercuriel, ou l'usage interne des préparations mercurielles conviennent ici; quand on voit des signes de salivation, on la prévient par un purgatif, & pendant tout le tems de cette cure, il faut bien prendre garde à l'air froid.

Lorsqu'on aura pris assez de remèdes mercuriels, si le malade est d'un tempérament gras, ou pituiteux, il faudra lui faire prendre des pitifannes sudorifiques avec la squine, la sarsepaille, le gayac, &c. afin de dessécher les petits ulcères qu'on cautérise ensuite. L'inflammation, qui s'en suit de l'application des caustiques, se calme par des fomentations émollientes de lait, de crème, &c. Si l'Escharre ne tombe pas assez vite, on a recours au beurre frais, au jaune d'œuf, à un digestif simple, ou à l'onguent basilicum, mêlé avec de l'huile d'œufs. Ceux qui voudront un traité plus étendu peuvent consulter Monsieur Astruc, Liv. III. Chap. VII.

*DES DIFFERENTES CURES DE LA VÉROLE.*

**M.** Boerhaave détermine par des observations incontestables, jusqu'où peut s'étendre la vertu du mercure, & lorsque la nature du lieu infecté rend ce remède inutile, il nous enseigne la cure de Hutten, qui est sans doute bien plus efficace. Le vis-argent & le bois de gayac sont les seuls remèdes qui ayent la vertu de purger le corps de ce virus, Paracelse n'en connoissoit point d'autre: mais l'un croupit dans les lieux, où l'autre pénètre avec toute son efficacité. Sans me prévaloir ici de l'autorité d'un Ecrivain aussi sincère que M. Boerhaave, Hutten lui-même en est une preuve, qui ne peut être suspecte. Après avoir passé en vain par toutes sortes d'épreuves, il s'avisâ enfin d'avoir recours aux décoctions de ce bois, qui le guétirent radicalement. Nous n'avons jamais plus d'empire sur le corps humain, que par cette méthode. Toutes les autres ne déracinent point le mal qui affecte les os mêmes. Quelque tems après il renaît comme de sa cendre. Au contraire l'usage de ces décoctions sudorifiques fait disparaître pour toujours la contagion la plus invétérée. Après avoir atténué par cet art toutes les huiles du corps, & évacué les anciennes humeurs, on leur en substitué de nouvelles, à l'exemple de Medéc, qui selon la fiction des Poètes, connoissoit routes les plantes salutaires & venimeuses, & avoit l'art de rendre la jeunesse aux vieillards. C'est ainsi que Hutten nous fait voir dans lui-même la possibilité de cette fable, que le Chancelier Bacon veut qu'on expose sans cesse aux yeux des Médecins. Mais pour supporter cette cure, il faut être jeune

& robuste. Les malades doivent observer une diette rigoureuse, s'interdire absolument toutes fortes d'alimens, & de boissons, pour peu qu'elles soient grasses, & perdre entierement jusqu'à la dernière goutte d'huile infectée, de peur que la moindre étincelle du virus restant dans la membrane adipeuse n'excitât bien-tôt un nouvel incendie.

Voilà le système de M. Boerhaave, qui est violent. Pour mieux réussir, il excite les sueurs de deux façons différentes. Il fait asséoir le malade dans une espèce de tonneau étroit & assez haut, pour qu'il y soit renfermé jusqu'au col, cela s'appelle faire suer à l'archet; sa tête étant libre par ce moyen, il peut aisément respirer l'air de la chambre. On ajuste à un trou fait à la base de cette petite cellule un vaisseau de cuivre cylindrique de deux pouces & demi de diamètre, & de cinq ou six pouces de hauteur. On le remplit d'esprit de vin rectifié qu'on enflamme avec une mèche. La flamme fort l'espace d'un pouce au-delà du bord du tonneau; ainsi le malade est dans un bain d'alcool changé en eau très-subtile, & fort pénétrante, qui ouvre les pores de la peau, augmente la contraction du cœur, & excite ainsi des sueurs si abondantes, que le malade le plus robuste périroit, si elles étoient continuées deux heures seulement. Il faut remarquer que l'ouverture du vaisseau cylindrique ne doit pas être trop grande. Si, par exemple, elle avoit trois pouces de largeur, comme l'alcool brûle en raison quarrée de sa surface, le corps ne pourroit supporter une telle flamme. Ce tuyau doit être si bien appuyé, qu'il ne puisse tomber: sans cette précaution le malade seroit en danger de perdre la vie, comme on l'a vû à Amsterdam.

Lors-

Lorsque les sueurs ont été assez abondantes, (ce qu'on connoît, lorsque le pouls des carotides commence à devenir foible & languissant;) il faut le transporter dans un lit bien bassiné, & le bien couvrir, afin qu'il y suë encore autant de tems que ses forces le permettront; car on ne peut guères déterminer au juste l'espace de tems qu'on doit faire suer les malades. Je trouve cette premiere méthode incommode, en ce qu'on est obligé de passer de l'archet dans le lit, & par conséquent de s'exposer à l'air froid; ce qu'on n'a point à craindre dans la seconde méthode que je vais décrire.

Le malade étant couché dans un lit, on tient les couvertures élevées de dessus son corps par le moyen d'une claye; c'est une machine faite d'osier sur laquelle on met un tuyau qui se termine dans un entonnoir, dans lequel est contenu un vaisseau de cuivre, semblable à celui dont on se sert dans la méthode précédente; lorsqu'on a enflammé l'alcool dont il est rempli, on bouche l'entonnoir. La vapeur qui passe sous cette claye, excite la sueur comme auparavant. On doit avoir soin de couvrir le malade de hardes jusqu'au col, & faire en sorte que sa tête ne soit point exposée à cette vapeur. Lorsqu'il a sué proportionnellement à ses forces, on ôte cette machine, & on essuie le malade par tout le corps, afin que la premiere fois les sueurs coulent aisément, & que la transpiration ne soit point empêchée. Le reste de la cure est si clairement détaillé dans la Préface de l'Aphrodisiacus, qu'il n'a besoin d'aucun commentaire. Je me contenterai de vous faire remarquer seulement que c'est avec raison que M. Boerhaave enferme le malade dans une chambre fort chaude. En effet  
tous,

tous les pores du corps étant ouverts par la chaleur, le venin s'exhale plus facilement, comme on le sçait par l'exemple de ceux qui après avoir tenté inutilement toutes sortes de remedes dans un país froid, sont contraints de passer dans un Climat plus chaud, où ils sont aisément guéris par les mêmes remedes. C'est pourquoi il y a des Médecins qui allument des fourneaux dans les lieux où l'on traite ces malades: ces lieux n'ont point de cheminée, de peur que les impressions d'un air trop souvent renouvelé, ne retardassent la curation. Ceux qui faisant saliver leurs malades les exposent à un air libre, & qui n'est point échauffé, sont dans une erreur évidente. L'air de la chambre doit être presqu'aussi chaud, que le corps humain. Durant l'hiver il doit avoir une chaleur d'environ 60. degrés, & 70. durant l'été.

M. Astruc n'est pas d'accord avec M. Boerhaave sur la vertu du gayac, ni du mercure, comme on peut le voir dans son Ouvrage, *pag.* 143, 145, 146. & dans la Réponse que j'ai eu l'honneur de faire à ce sçavant Médecin, *pag.* 132, 133. de mon Traité du Vertige. Rien ne fait plus de tort à la Médecine que cette contradiction qui se trouve entre les plus célèbres Médecins. L'homme du monde le plus sincère & de la meilleure foi est M. Boerhaave, c'est une réputation qu'il s'est aussi justement acquise, que celle d'un des plus sçavans hommes de l'Europe. Or les épreuves que Hutten a faites sur lui-même, M. Boerhaave dit les avoir faites avec succès sur plusieurs personnes qui étoient dans le même cas que ce Gentilhomme, & M. Astruc qui ne préfere en aucuns cas le  
 gayac

gayac au mercure, interprète en sa faveur des faits, que la politesse ne lui permet pas de nier,

Mais sans perdre plus de tems à cette dispute, je passe à l'autre méthode de guérir ce mal, par les frictions mercurielles. Voici comment se prépare l'onguent, dont on se sert pour cela. On prend de bon mercure, qu'on broye avec une suffisante quantité de térébenthine, jusqu'à ce que le tout ne forme plus qu'une poudre brune, ou noire. Mêlez avec cette poudre parties égales d'axonge fraîche, jusqu'à ce qu'elle soit réduite en si petits atômes, qu'on ne puisse les appercevoir, même avec le microscope. On peut mettre plus ou moins d'axonge, selon qu'on veut que l'onguent ait plus ou moins de vertu. La dose de cet onguent pour chaque friction, est au moins de deux dragmes. On fait trois frictions en 5 jours; la première, depuis les pieds, jusqu'au gras de la jambe; l'autre, depuis le gras de la jambe, jusqu'à la moitié de la cuisse; & la troisième enfin, depuis la moitié de la cuisse, jusqu'au-delà des fesses, soit le matin, avant que d'avoir mangé, ou le soir, après la digestion; le malade doit être assis, ou debout devant bon feu, pendant qu'on le frotte: il prend ensuite ses linges ordinaires, & va se coucher dans un lit bassiné, où il reste une ou deux heures. La salivation paroît rarement, avant la troisième friction. Quelquefois on est obligé d'en faire quatre, & même cinq; la quatrième, depuis les fesses & les lombes, le long du dos jusqu'au col; & la cinquième, sur les deux bras, depuis l'épaule jusqu'au poignet. Toutes ces frictions se font, de deux jours l'un.

Voulez-vous d'autres signes de la salivation prochaine? les dents sortent de leurs alvéoles; les lèvres, les gencives, le palais, la lüette, le larinx, le pharinx, les jouës, & tout le visage s'enflent avec douleur & devient fort rouge: la langue est prodigieusement enflée, & paroît comme rongée à ses parties latérales, qui sont alors fort sensibles. Le malade seroit suffoqué, s'il n'avoit soin de se gargariser la bouche, avec des remedes convenables. La douleur s'augmente quelquefois jusqu'à un tel point, qu'on est contraint d'avoir recours à l'opium pour la calmer, lorsqu'on a employé inutilement toutes sortes de remedes pour résoudre ces inflammations. La salivation suit de près ces cruels symptômes. La bouche est inondée de toutes parts d'une abondance extraordinaire d'humeurs, qui sortent d'elles-mêmes; ceux qui croient que la salivation n'est que l'évacuation de la salive seule infectée, sont dans une erreur manifeste; toutes les humeurs corrompues s'évacuent à la fois sous la forme d'une substance, que l'action du mercure a rendu assez fluide, pour s'échaper par les plus petits vaisseaux. Mais pourquoi le mercure affecte-t'il, pour ainsi dire, de faire son effet dans la bouche? Est-ce parce que la lympe & la salive se séparent principalement dans cette partie, & que le mercure n'agit que sur ces humeurs? Non sans doute: presque toutes les humeurs du corps sont atténuées & divisées par l'action de ce fossile. Il y a plus d'apparence, que comme la bouche est dénuée de la peau proprement dite, elle s'enflamme aisément, & que l'irritation douloureuse de cette partie attire, s'il m'est permis de m'expri-



m'exprimer ainsi, les humeurs devenues fluides. *Voyez M. Astruc, Liv. II. Chap. VIII. pag. 137.*

Ce flux n'est pas toujours le même; quelquefois il s'en évacue 3 & quelquefois 4 livres dans un jour: par conséquent si la salivation dure 30 jours, il peut s'évacuer jusqu'à 120. liv. d'humeurs, sans parler de l'urine, qui est d'autant plus abondante pendant le traitement, que les selles sont presque toujours supprimées. Supputez à présent avec Keil, la proportion qui se trouve entre les fluides & les solides du corps, & jugez si le malade entièrement extenué, n'auroit pas enfin perdu la vie, sans les nouveaux suc qu'on a substitués aux anciens.

Si la salivation diminuë trop vite, c'est-à-dire, avant que tous les symptômes ayent disparu, il faut diligemment mettre en usage tous les moyens qui peuvent l'exciter; & si elle est trop abondante, il faut la remettre dans les bornes que M. Astruc prescrit, *Liv. IV. Chap. VIII. pag. 356,* & faire observer le régime qu'il nous recommande au même endroit.

Voilà en peu de mots la cure de la Vérole par la salivation mercurielle; mais l'expérience prouve qu'on ne déracine pas moins ce vilain mal, en détournant la salivation par des purgatifs, & qu'il est aussi \* aisé de juger de la quantité de mercure, qui entre dans le corps par les pores de la peau, que par la bouche. C'est un aveu que je vais avec plaisir, en faveur de la vérité que j'ai enfin reconnuë.

Voici quelques préparations nécessaires pour réussir dans cette méthode. 1°. Si le malade est jeune & pléthorique, il

Ll 2

est


\* Astruc. pag. 132.

est à propos de lui faire une copieuse saignée, pour prévenir ces inflammations, ces dysenteries, ou ces hémorragies, qui sont quelquefois mortelles. 2°. Il faut le purger avec de la crème de tartre, de la casse, de la manne, &c. afin que l'opération ne soit point troublée par de fréquentes selles. 3°. Pendant une semaine entière, avant l'usage du mercure, il doit observer exactement un régime de vivre émollient & humectant; ses vaisseaux doivent être remplis d'une telle quantité de sucs, qu'ils ne puissent être endommagés par l'action du mercure, Sa nourriture doit être du pain, du lait, des raisins, des figues, &c. 4°. Deux ou trois jours avant l'usage du mercure, on expose le malade pendant l'espace d'environ un quart d'heure chaque jour à un bain de vapeurs, & on le fait ensuite un peu travailler, afin que la matière de la transpiration sorte librement par les pores de la peau, & que le mercure trouvant par-tout une égale résistance, n'agisse pas plus dans une partie, que dans une autre. Lisez attentivement tout le IV<sup>e</sup> Livre du Traité de M. Astruc, & vous n'aurez plus rien à désirer sur cette matière. Il faut savoir rendre justice à ses Ennemis.

F I N.



OBSER.



OBSERVATIONS  
DE  
MEDECINE PRATIQUE.

---

OBSERVATION I.

*Cholera Morbus.*

**L**AN passé (1741.) l'hiver fut très-rude, le printems pluvieux, l'été, très-chaud & très-sec. Ce qui amena le *Cholera Morbus*, dès le commencement du mois d'Août, suivant la marche ordinaire de cette maladie, qui se montre rarement, avant, ou après ce tems, & qu'on n'avoit pas vu depuis, 1719. à saint Malo, où ont été faites la plûpart des observations que je vais donner.

On sçait que le *Cholera*, est une évacuation par les selles & par le vomissement, de toutes les humeurs contenues dans

tous les viscères, & principalement de la bile, même cyflique; évacuation si abondante & si prompte, que le corps se vuide presque entièrement dans l'espace de vingt quatre heures, & qu'on se trouve enfin réduit à la dernière extrémité. Pour constituer ce mal terrible, il n'est cependant pas nécessaire, que l'humeur s'échape impétueusement par les deux voies que je viens de nommer; il suffit qu'elle sorte, ou par l'une, ou par l'autre: dans les uns en effet, j'ai vu les évacuations ne se faire que par les selles; dans les autres, ne se porter que par les parties supérieures; & dès qu'elles sont énormes, & accompagnées brusquement de tous leurs cruels symptômes ordinaires, il est constant qu'elles forment toujours un vrai *Cholera Morbus*.

J'éprouvai moi même le 15 Août dernier (1741) cette terrible alternative, avec des accidens si bizarres & si singuliers, j'échappai à leur fureur par un traitement si hardi, que tout m'invite à donner l'histoire d'une maladie, dont j'eus la plus cruelle atteinte. Il y a un certain plaisir à raconter son naufrage dans le port.

La diarrhée, qui me poursuivoit depuis plus de six mois, & ne m'avoit jamais laissé que peu de jours tranquille, devint plus considérable, qu'elle n'avoit encore été; une nouvelle indigestion d'huîtres, l'a convertit tout à coup en un si grand débordement d'humeurs par les selles, que je ne balançai pas un instant de croire que j'étois pris du *Cholera*. Mon corps se vuidoit à gros bouillons par les selles, & après une heure & demie de ces évacuations, réduit à la plus grande foiblesse,

je

je crus devoir les modérer. Je pris donc une once de fyrop de pavôt blanc, à une heure après minuit, que le mal me prit, n'ayant point soupé, & que peu diné la veille. Ce foible narcotique fit peu d'effet; je continuai d'évacuer par les mêmes voies jusqu'au soir, où après n'avoir pris, pendant tout le jour, que de l'eau de poulet & de la limonade, j'eus encore recours à une once & demie du même diacode. Je dormis tranquillement toute la nuit, & le lendemain je me trouvai en état d'écrire & de manger. Il y avoit dix ou douze heures, que l'évacuation avoit cessé, & je me trouvois dans un épuisement, qui n'étoit, ni sans besoin, ni sans appétit. C'est pourquoi peu nourri par de bons bouillons & un peu de gelée de viande, je crus pouvoir prendre un œuf frais; & en effet après cette légère nourriture, je me trouvai si bien restauré, que je comptois sortir dans un, ou deux jours, lorsque la nuit suivante je fus réveillé par la même maladie, qui ne sembloit s'être caché, que pour me tendre de plus perfides embûches. Le flux de ventre reparut avec plus de violence & d'impétuosité: c'est pourquoi, de concert avec mon confrère Monsieur Menard, dont je n'oublierai jamais les soins assidus, je pris un gros de Diacordium; l'évacuation se rallentit, mais peu de temps ensuite, j'eus un véritable & parfait *Cholera Morbus*; le débordement étoit terrible de part & d'autre. Je pris une seconde fois la même quantité de diacordium, avec trois gros de Laudanum, en quatre doses, chaque une à deux heures de distance. Ce ne fut qu'après la dernière dose de ce Narcotique, que les selles furent supprimées. Mais le vomissement  
qui

qui ne formoit que la moitié de la maladie, resta seul, & devint plus énorme; il se faisoit avec des efforts & un bruit extraordinaire; les matières lancées au loin, couvroient en peu de tems tout le plancher; & comme je n'étois foulagé, qu'en vomissant, je m'excitois moi même à vomir. Bientôt parurent à la suite de ce mal, la Cardialgie, la soif, le hocquet, les crampes, la suppression d'urines, avec un pouls extrêmement petit, foible, vermiculaire, intermittent, les extrémités froides, les défaillances, le visage pâle, (a) exténué, cadavereux, & une soif inextinguible. En cet état de foiblesse, qui étoit tel, qu'il me falloit toujours avoir la tête moins élevée que les pieds, du vinaigre sous le nés, des draps chauffés sans cesse, au tour du cœur, & des gens à me frotter les extrémités; en cet état, dis-je, après plusieurs bains d'eau chaude, & des lavemens émolliens, donnés de demie-heure en demie-heure, je pris enfin le parti de me faire saigner au bras. Je sentoient une ardeur brulante dans tout le ventricule, mais surtout vers le pyllore, qui étoit très-vraisemblablement disposé à s'enflammer, s'il n'étoit réellement enflammé; rien n'enfiloit cette voie, & depuis deux jours entiers il n'avoit pas coulé un seule goutte d'urines; voilà les raisons qui me déterminèrent à verser moi-même du sang, dans une situation, où l'on ne me trouvoit pas plus de forces, que de pouls; & où le vuide de mes vaisseaux me caufoit des crampes terribles; surtout dans les muscles du bas ventre & les molets. Le croira-t-on sur la foi de cent personnes qui me sont venus voir? Voilà l'état qui m'a engagé à me

(a) Facies hippocratica.

à me faire saigner sept fois; & lorsque l'humanité du Chirurgien même refusoit d'en tirer, & les Saphènes d'en donner, je laissois pendre en bas une tête, qu'un petit reste d'esprits mou-rans eût abandonnés dans une autre situation; je présentois mes deux bras, & à leur refus, mes jugulaires, que je deman-dois qu'on ouvrît, avec cette instance d'un homme, qui ne connoit pas de plus grand bien que la vie. Grande mar-que de cette disposition inflammatoire, qui tendoit les mem-branes de l'estomac, & faisoit, tomber les boissons abondantes comme dans un puits; plus on saignoit, plus mon pouls se développoit, & devenoit meilleur. La foiblesse du pouls, n'a rien qui arrête un Médecin, qui en sçait la cause, & on est bien clairvoiant sur ses propres intérêts. La fièvre, qui dans tout le cours de la maladie, n'avoit point paru, se montra, & fut de bon augure; elle promettoit l'heureuse résolution qui arriva. Tout mon sang, qui étoit, pour ainsi dire, figé dans les vaisseaux du ventricule, se fondit par le développement de la circulation; les urines reparurent, en petite quantité d'abord, mais chargées: un heureux vent trouva le moyen d'enfiler l'anus; le mouvement péristaltique des intestins se rétablit peu à peu, à mesure que le vomissement cessa. Je rejettois cependant encore les boissons les plus agréables, comme li-monade, clair de lait, émulsions, eau commune, eau de chien-dent, eau de nenuphar, eau de poulet, lorsque je m'avisai de faire bouillir deux onces de tamarins, dans une pinte de clair de lait. Si ce petit minoratif passoit, j'étois sauvé; sinon, mort. J'en pris trois grands verres, à une heure de distance,

l'un de l'autre; ils restèrent dans un estomac, qui ne conferoit rien, & firent un très-grand effet par les selles. J'en poussai plus de trente durant le jour, & un grand nombre encore la nuit suivante, que j'avalai le reste de la décoction. Le pylore se relâcha de plus en plus, la tiffane & les bouillons passèrent aisément. La cardialgie se dissipa, avec les anxiétés, les inquiétudes, & les vapeurs, qui me tourmentèrent au point que je ne pouvois rester six minutes dans un même lit; enfin les urines & les selles reprirent parfaitement leurs cours ordinaires. Cette observation nous apprend, à tenter l'usage d'un purgatif doux, dans l'inflammation du ventricule, dès que la diminution des symptômes. & surtout des vomissemens, annonce un commencement de résolution.

Une autre réflexion, qui se présente naturellement sur le Laudanum, c'est de n'y avoir recours, que lorsque l'inflammation de toute la masse du sang, & principalement de la bile, est calmée; autrement cette humeur, qui dans le *cholera morbus*, est le plus souvent d'une fougue impétueuse & presque indomptable, effarouchée, pour ainsi dire, par les Narcotiques, se jette & se fixe en des parties, qu'elle irrite, enflame, & déchire. Car voilà, si je ne me trompe fort, la cause première & la plus commune, nonseulement du *Cholera*, mais des dysenteries; & la raison en est, que c'est dans les années les plus chaudes, que ces maladies font le plus de ravages; elles ne font conséquemment le produit, que d'une bile desséchée, abondante, âcre, & d'autant plus capable de causer sur les intestins, ou des irritations qui attirent tous les sucs des viscères,



res; ou des phlogoses, suivies promptement d'un sphacele mortel; qu'elle se précipite avec une impétuosité très-caustique sur ces parties, lorsque les premiers froids viennent à l'empêcher de transpirer, comme on l'observe tous les ans, au mois de Septembre, mais particulièrement après de grandes chaleurs & beaucoup de sécheresse. D'ailleurs à S. Malo, on est sujet, même en été, à une vicissitude de chaud & de froid, qui est dans un seul jour, comme une alternative continuelle de diverses saisons, qu'on n'éprouve point dans les pays chauds, où, pour cette raison les mêmes maladies Epidémiques doivent se montrer plus rarement; car la bile épaisie, & comme brûlée, ne peut se filtrer par son tamis naturel, elle se mêle dans le sang à une transpiration toujours abondante en ces climats, & se dissipe avec elle. (a)

Mais c'en est assez sur la cause de ces maladies; revenons à moi encore un moment, ou plutôt à l'état où je me trouvai, lorsque je fus hors du péril évident qui me menaçoit. Il me restoit peu de sang dans les vaisseaux, mais il y galopoit avec une vitesse inconcevable; mon imagination & mon esprit suivoient le même train; jamais je n'ai eu d'idées plus vives, ni de peinture plus frappante des objets. Sensible, impatient, plein d'un feu nouveau, j'étois enchanté de l'yvresse de mon état, & il me falloit faire bien du sang pour en sortir. Je ne dormis pas un seul instant durant vingt jours, les Narcotiques ne faisoient que m'échauffer, me roüer en quelque sorte, & augmenter par la raréfaction qu'ils causent, l'enyvrement de

Mm 2

ma

(a) V, mon *Memoire sur la Dissenterie.*

ma circulation & la folie de mes idées: raréfaction, qui étoit si grande, qu'une seule dragme de Sirop de Karabé, me gonflait l'estomac, au point qu'il sembloit faire des efforts, comme pour rompre ses digues; mon visage en devenoit bleu & violet, & mes yeux se couvroient d'un vertige ténébreux. Quel état, grand Dieu, que certaines convalescences! les plus grandes maladies se supportent bien plus facilement.

Mais ce n'est pas tout que ces vapeurs inquiètes, & ces infomnies continuelles: ma bouche étoit excoriée, mon Eso-phage, mon estomac étoient déveloutés: il fallut consoler ces parties, par un doux liniment, fait de mucilage de graines de Cynorrhodon, de Coing, de Lin, dans de l'eau de Pariétaire & de Pourpier. De plus voyez comme les maladies se succèdent les unes aux autres! je fus tout à coup inondé d'une fonte de pituite plus considérable peut-être, que dans la salivation mercurielle; cette fonte dura trois jours, pendant lesquels je n'eus quelque relâche, que par les grains de Cachou préparé avec des astringens; tant les glandes relâchées, filtroient abondamment un suc salivaire, que leur apportoit avec une vélocité extraordinaire, le peu de sang qui couroit dans mes veines! Enfin cette pituite s'arrêta, le sang & les humeurs se régénérèrent; à leur suite vinrent le sommeil, & la santé qui en dépend; ce qui va si vite à la fleur de l'âge, qu'après avoir passé quelques jours à la tisanne; d'autres, aux bouillons, aux potages, aux pommes cuites, je ne fus pas quinze jours, à manger un poulet, à chaque repas; ni un mois à me rétablir parfaitement: moi, qui voiant mon estomac ne pouvoir supporter

un morceau de pomme cuite, ou une cueillerée de soupe, craignois de vivre médicalement & de régime, toute ma vie.  
*Qui medice vivit, vivit miserè.*

Tout le résultat de cette Histoire, est en faveur de la saignée, des Bains, des Boissons rafraichissantes, & du Laudanum. Mais quelque grand usage qu'en fit Sydenham (a) dans le *Cholera-Morbus*, comme dans tant d'autres maladies, on voit en même tems, avec quel ménagement, avec quelle prudente & sage lenteur, il faut employer ce dernier remède; car avant tout c'est la cause première & générale d'une maladie, qu'il faut découvrir & attaquer: &, pour dire ingénument ce que je pense de moi-même, je me suis bien repenti de n'avoir pas eu, dès la première attaque de mon mal, cette fermeté, & ce courage inexprimable, que je fis paroître ensuite dans mon désespoir. J'avois dans le sang une bile aduste, qui en enflamoit toute la Masse; & les Sels Alkalescens de cette humeur, s'étoient encore aiguillés par les Sels de même nature, d'Huitres, dont j'avois mangé six douzaines la veille de ma maladie; enforte que je suis convaincu, qu'une ou deux Saignées, & de la Limonade eussent prévenu la triste extrémité que j'ai décrite; erreur qui ne fait que trop bien connoître, combien il est facile aux Praticiens, de se tromper sur les maux d'autrui; & qu'enfin il faut une attention & une clairvoiance continuelle dans les maladies sérieuses. Ceux qui voient beaucoup des malades, voient ordinairement peu de maladies.

(a) Mem. sur la Dyffent.

## OBSERVATION II.

*Autre Cholera - Morbus.*

IL ne s'agit point ici d'un fang, comme étoit le mien, brûlé par l'étude, le trop grand exercice, l'insomnie; &c. je veux parler d'un pauvre vieillard, dont le fang apauvri circuloit avec une extrême lenteur: il venoit de perdre sa fille; la tristesse, jointe au grand âge, avoit sur tout rallenti le cours de la bile; cette humeur, croupissant en quelque sorte par le défaut de mouvement, qui lui est si nécessaire, étoit devenue grossière, massive, âcre, & capable d'exciter de vives irritations sur les intestins, quoique refroidis & glacés. Je n'ai point parlé de Cordiaux dans l'Histoire de mon traitement, parce qu'en effet je n'en pris point, si ce n'est quelques cueil-lerées de vin sucré, ou d'une Potion aigrelette & anodine, faite avec l'eau de Scorfonère, la Confection d'Hyacinthe & l'esprit de vitriol. Mais tant il est vrai, qu'il n'est pas même de méthode absolument générale, pour toutes les maladies du même nom, bien loin qu'il y ait des spécifiques! le *Cholera* du vieillard, dont je parle ne fut chassé que par l'usage de consommés, de délayans, & de Cordiaux, souvent même aiguillés d'esprits volatils. Pour faire circuler le fang dans toutes les parties du corps, qui étoient comme glacées, & principalement pour dissiper les Goutes-crampes qui étoient en apparence plus douloureuses encore que les miennes, il fallut

fallut joindre à l'usage prudent de ces remèdes, un frottement infatigable. On ne mit pas en œuvre le laudanum, il n'étoit point indiqué; il fut aisé de modérer les évacuations, par les boissons ordinaires; & dans un grand âge, il faut de vrais & forts cordiaux, pour réchauffer des extrémités froides; enfin je pense que les narcotiques eussent trop tôt suspendu l'évacuation d'une bile, qui n'étoit que trop disposée à croupir, qui avoit contracté de très-mauvaises qualitez, & il falloit que le corps se vidât du grand amas qui s'en étoit fait. C'est donc ici, où je crus que le Medecin devoit être l'esclave de la nature. J'ai vu & traité plusieurs autres *Cholera - Morbus*, accompagnés de fièvres terribles, des plus fortes convulsions &c. & il m'a paru que les saignées proportionnées à l'âge, & aux forces du malade, l'eau de poulet, la limonade, les bains, & les lavemens, suffisoient presque toujours pour guérir parfaitement en deux ou trois jours ces sortes de maladies, qui passent cependant pour être le plus souvent mortelles, & le sont en effet presque toujours, quand on n'a pas affaire à un Praticien attentif & éclairé.

## OBSERVATION III.

*Dyffenteries.*

LE *Cholera-Morbus*, qui avoit succédé aux fièvres malignes du Printems, & du commencement de l'Été (1741) attaqua

qua un assez grand nombre de personnes, dont quelques unes périrent, mais il ne fut point Epidémique; il n'y eut que les maladies, auxquelles il fit place, qui le fûrent, je parle des Dysenteries. Depuis vingt deux ans, elles n'avoient pas fait tant de ravages. Elles régnèrent, depuis le commencement de Septembre, jusqu'à la fin d'Octobre, où, en s'éloignant de l'Été & des chaleurs, elles devinrent plus douces & plus traitables, quoiqu'encore plus répandues; leur empire s'affoiblissoit, en s'agrandissant. D'abord nous eûmes à combattre les plus violentes coliques, jointes aux plus fréquens ténésmes, qui exprimoient des glaires vertes, porracées, jaunes, noires, & enfin semblables à de la lie de vin, ou à une vraie lavûre de chair, du sein de laquelle s'élevoit une odeur d'une puanteur cadavéreuse; les vomissements étoient énormes: tout à coup on étoit surpris de voir les douleurs cesser; il survenoit des sueurs froides & gluantes par tout le corps, & surtout aux extrémités, le pouls devenoit intermittent, le visage *hippocratique*; enfin le hoquet & un petit délire annonçoient la mort, qui ne manquoit pas d'arriver dans vingt-quatre heures. Les malades périssoient presque toujours avant le septième jour. Ce mal a dépeuplé la Province de Bretagne de plus de 30000 hommes: & la mortalité a été incroyable, surtout dans les Campagnes & les Villages, qui quelquefois ont été presque entièrement ravagés, malgré les remèdes distribués de tous côtés, de la part de la Cour. Que servent les Remèdes, où il n'y a pas de Médecins? D'ailleurs les Payfans ont une aversion naturelle contre la Saignée; & comme l'année fut très-mau-

mauvaise, ils manquoient nonseulement de rafraichissemens, si utiles dans un sang desséché par le travail & les ardeurs du Soleil, mais même des alimens les meilleurs & les plus nécessaires. Au contraire dans les Villes, où il y a de bons Médecins, & où abondent tous les secours, il est mort peu de personnes de la Dyssenterie; il est très-certain qu'à S. Malo, par exemple, il n'en est pas mort douze d'un certain rang. Vers la Toussaints, la bile sembla s'être adoucie; rarement avoit on à redouter la Gangrène des Intestins, que la dissection des cadavres faisoit fréquemment voir auparavant, & qui étoit une suite trop nécessaire de la grande inflammation qui attaquoit ces parties: ce n'étoit plus guères qu'une Fièvre Catharrale, dont l'humeur se jettoit sur l'Estomac, & sur les Entrailles, & y causoit par ses petites irritations, des déjections glaireuses, mêlées d'un peu de sang, & des nausées, ou des vomissemens. Enfin il faut bien se contenter d'accuser l'Epidémie seule, dans ceux qui n'avoient, ni cette fièvre, ni les humeurs échauffées, ou enflamées, comme bien des enfans que j'ai traités: & sans répéter ici ce que j'ai expliqué ci-devant, que c'est le plus souvent une bile abondante, acrimonieuse, enflammée, caustique, qui fait regner le Cholera-morbus & la Dyssenterie avec le plus d'empire & de fureur, & qui porte le Sphacele & la mort, dans tous les lieux où elle se jette; en un mot sans perdre le tems à débiter une Théorie connue, je me contenterai, avant que de passer à la Pratique, de faire observer: que tous ceux qui avoient été affligés du Cholera, ne le furent point de la Dyssenterie. La nécessité où l'on se

trouve de se rafraichir, & de faire de nouveaux suc's plus doux, donne, ce semble, une raison claire de ce fait.

Venons aux remèdes qu'on emploia. On se servit pour la première fois, dans le mois de Novembre, d'une poudre, faite de quatre parties de Crabes pétrifiées, de deux parties de *Calumbe* & de *Laudanum*. La dose de cette poudre, étoit de 18 grains, qu'on prenoit matin & soir. Sur chaque prise, il entroit près d'un grain de *laudanum*. D'où l'on voit que cette poudre approche fort de la poudre anodine de *Corail*, si vantée par le père du Médecin de la Reine, & que sa principale vertu dépend du narcotique. Mais puisqu'on courroit après de nouveaux remèdes, n'est-ce pas une preuve que l'*Hypécacuanha* & le *Simarouba*, n'étoient point de vrais spécifiques? La vérité est, que la racine du Brésil, & l'écorce de la *Cayenne* (sur laquelle Monsieur de *Jussieu* l'aîné a donné un *Memoire* fort instructif à l'*Académie des sciences*) ont produit des effets très-salutaires, & ont mis fin à un grand nombre de dysenteries opiniâtres, & même ont obvié aux plus sinistres accidens, lorsqu'un bon Médecin a manié ces remèdes, & ne les a donnés qu'à propos, en suivant exactement l'indication de chaque circonstance. Mais quel fruit pouvoient tirer de l'*Hypécacuanha*, par exemple, ceux qui sans discernement & par routine, l'emploient dès le commencement de la maladie, à doses fortes & réitérées dans un jour, dans des tempéramens secs & brûlés, qui eussent eu bien plus de besoin de saignées, de bains, de lavemens, d'adoucisans, d'émolliens, d'humectans. Sans les remèdes généraux, malheur aux spécifiques!



fiques! il est même si vrai qu'on peut souvent s'en passer, que j'ai guéri sans eux, uniquement en saignant & en rafraichissant, tous les Dyssenteriques de l'Hôpital général de S. Servan, dont j'étois Médecin l'an passé, de sorte qu'il n'en est pas mort un seul, de plus de 200. Combien de femmes grosses dyssenteriques, ont été radicalement guéries par l'Eau de poulet, la Limonade, les Emulsions huileuses & calmantes, l'Huile d'amandes douces avec le Syrop violat, les lavemens onctueux & émoulliens &c.? La saignée & le laudanum l'emporte sur tous les autres remèdes dans la dyssenterie, & un Médecin prudent sçait les accommoder à tous les âges. (a)

## OBSERVATION IV.

*Fièvres Malignes.*

Aux dyssenteries cruelles que je viens de décrire, succèdent des fièvres malignes, tantôt pourprées, & tantôt sans pourpre. Attaquant, sur-tout la tête par des délires, des affoupissemens, des convulsions, qui la faisoient branler sans cesse, & comme tourner quelquefois au tour de son axe, les malades restoient dans une espèce d'imbécillité, long tems même après la cessation de la fièvre. Les enfans, & quelquefois les adultes, grinçoient des dents, les tendons trésailloient;

Nn 2 les

(a) Lorsque j'écrivois ces Observations, je n'avois point encore éprouvé la vertu admirable de l'Emetique dans la Dyssenterie.

les carotides battoient inégalement, la gorge & les yeux étoient enflammés, les lèvres grillées, la langue sèche & noire, ou baveuse & limoneuse. La mortification & la gangrène se mettoient en peu de tems aux fesses de ces pauvres malades, ce qui bien loin de les précipiter en de plus grands dangers, servoit à la dépuration de la masse du sang. N'est-ce pas ainsi que les taches extérieures du scorbut, préservent souvent le dedans du corps d'une funeste atteinte? J'ai trouvé communément dans les cadavres de ces malheureux, des inflammations, des dépôts, des putréfactions, des épanchemens de sang même, du pourpre, fort abondant dans les viscères, souvent livides & gangrenés. J'ai vû (une seule fois) le péricarde entièrement plein d'eau, & parfaitement hydropique; pendant le cours de la maladie, on fit douze saignées à la gorge, aux pieds, aux bras, & malgré d'énormes évacuations qu'une tête prise dès la première attaque exigeoit, j'étois surpris de voir le pouls se soutenir aussi fortement, il fut très-dur presque jusqu'à la mort, avec une oppression considérable, & des mouvemens convulsifs dans les muscles de tout le corps, mais principalement des bras & du col: Hydropisie particulière, difficile à connoître, dont nos meilleurs (a) Auteurs mêmes ne rapportent pas les signes, & que j'ai souvent vû arriver à la suite de grandes hémoptisies. Quelquefois les fièvres malignes, telles que je viens de les décrire, occasionnoient, ou du moins accompagnoient la dysenterie.

A la vue du pauvre, la voix du peuple s'éleve contre  
la

(a) V. *L'Histoire du cœur* que Mr. Senac vient de Publier.

la saignée, mais un mal qui porte par tout un caractère d'inflammation, crie encore plus haut pour elle, aux oreilles d'un Connoisseur. Il faut donc dans tous les cas la prescrire avec d'autant plus de force & de courage, qu'il y a plus de préjugés nuisibles à combattre. Pour peu qu'on soit sensible à l'humanité, & à la gloire de son art, on n'est pas tranquille, lorsqu'on vient à perdre un malade, qu'on a laissé mourir par une lâche complaisance, ou pour avoir cédé aux instances peu fondées d'aveugles assistans. Je sçai que c'est le plus grand moien de se maintenir en crédit, malgré les mauvais succès, que d'être l'esclave de la façon de penser du vulgaire, chez qui un événement fâcheux en efface mille des plus heureux; mais il faut tout risquer pour sauver la vie d'un homme; & la plus grande joie d'un honnête Medecin, est d'avoir une pratique exemte de reproches & de remords.

Le tempérament sanguin, la force du pouls, d'autres symptômes pressans, comme l'oppression, le transport, les convulsions. l'engorgement fait, ou prêt à se faire dans les vaisseaux du cerveau, exigent qu'on verse du sang dans toutes les fièvres malignes, avec, ou sans pourpre. La plupart de mes Confrères, timides dans le commencement de ces maladies, voyant les mauvais succès de leur timidité, ou de leur prudence, s'enhardirent vers la fin; le pourpre ne les empêchoit pas de faire ouvrir la veine, & ces efflorescences gangréneuses, loin de rentrer, comme on dit, n'en devenoient que plus rouges, plus nombreuses, & tout nous attache enfin à la saignée. Le pouls ne résistât-il que médiocrement à la pression

du doigt, j'ai pratiqué ce grand remède, dès que j'ai vu des marques d'une inflammation qui m'a fait craindre les suites, & je ne m'en suis jamais repenti. Si la saignée ne réussit pas toujours, c'est qu'on l'a fait trop tard; & qu'il est d'ailleurs des maux, au dessus des forces de l'art.

Après toutes les Saignées praticables, nous avons eu recours à l'Émétique, & principalement au Kermés minéral, aux jus d'Herbes, propres à dégluer le sang, & à résister à la putréfaction, aux Antivermineux (dans ceux qui rendoient des vers, ou des matières vermineuses, ou qui gringoièrent les dents;) mais particulièrement, au Safran, donné en poudre, à la dose de six grains, de 4 heures en 4 heures, avec le sel de Kinkina de M. de la Garaje, & beaucoup d'Huile d'Amandes douces, & enfin aux Emplâtres vésicatoires, qui méritent la préférence sur tous les autres remèdes. Les Dames de l'Hôtel-Dieu de S. Malo, dont j'ai traité tous les malades, depuis le commencement de cette année, sont témoins des miracles qu'elles leur ont vu opérer, toutes les fois qu'on les a appliqués de bonne - heure, c'est à dire, avant l'engorgement inflammatoire du cerveau. Les plus désespérés ont été comme ressuscités par ces merveilleux Topiques, dont l'action est aujourd'hui connue, grace à M. Freind, qui l'a le premier bien développée, & les regles des Femmes n'en ont jamais empêché le succès; les Cantarides ne nuisent point à ce flux.

Ces Fièvres malignes ont encore emporté un grand nombre de personnes; on prétend qu'il en est mort plus de 500 à St. Brieu, plus de 1000 à Quintin, presque autant à Dinan, & en

& en bien d'autres Villes de la basse Brétagne. La Contagion ne semble avoir respecté que les Ports de mer; il n'est en effet mort qu'un petit nombre de gens de la lie du peuple à S. Malo. Tant il est vrai que l'Air salé, est comme un Antidote de la putréfaction du sang & des humeurs, qui est la cause des maladies putrides, pourprées & pestilentielles!

## OBSERVATION V.

*Coqueluches.*

L'hyver dernier a été remarquable par des Coqueluches violentes, & opiniâtres, qui ont attaqué les Adultes mêmes, & enlevé un nombre prodigieux d'enfans. En examinant attentivement ces maladies, je me suis persuadé, que ce n'étoit qu'un mouvement convulsif, produit dans les muscles du Larynx, par une fonte abondante de pituite âcre, dont le poumon est si fort irrité, qu'il est sujet aux toux les plus suffoquantes, & aux secousses les plus extraordinaires. Cependant on est surpris que le poumon ne s'enflamme jamais; c'est que ces mêmes secousses débarassent ce viscère, & c'est dans le cerveau, la partie la plus molle, & la plus aisée à s'engorger, qu'il se fait inflammation, comme l'examen Anatomique me l'a appris. Les Saignées, le Syrop de Karabé, celui de mousse de chêne, les pilules Cynoglosses, le Looch blanc, décrit dans  
le

le *Codex* de la Faculte de Paris, la poudre des Chartreux, & sur; tout la poudre de Guttete, long-tems continuée, enfin le lait pour toute nourriture, ont guéri tous les Adultes, & presque tous les Enfans, à qui on a pu faire prendre ces médicamens. On sçait que ces Coqueluches firent des ravages terribles à Paris, il y a neuf ou dix ans.

## OBSERVATION VI.

*Petites Véroles.*

Cette année, pendant les cinq premiers mois, les Vents de Nord ont constamment soufflé, la transpiration a été arrêtée; & c'est à cette cause que j'attribue tant de maladies malignes, singulières, & bizarres, qui ont fait par tout de si grands désastres. C'est elle vraisemblablement, qui a developpé tous ces levains de petites Véroles épidémiques, confluentes, pourprées, telles en un mot, qu'on ne les avoit jamais vües chez nous, ni si malignes, ni si répandues; car il semble que tous ceux parmi les adultes, comme parmi les enfans, qui n'avoient point eu cette maladie, en aient été attaqués cette année, peu de gens en ont été préservés, & moi qui en ai tant traités, tant dissequés; j'ai eu le bonheur d'être de ce nombre. Enfin c'est de la même source, que je ferois venir ces espèces de mauvaises Rougeoles, que je décrirai dans l'Observation suivante, & qui ont principalement ravagé la Normandie, où, j'ai eu  
occa-

occasion de les examiner; mais voici ce que j'ai observé dans la petite Vérole pendant la vie, & après la mort.

10. Je me suis convaincu par une foule d'expériences, que plus on vuide de sang & d'humeurs avant l'éruption, plus la maladie à d'heureuses suites, desorte que je dis communément qu'on n'a le plus souvent de petites véroles, qu'autant qu'on en veut avoir, & cela est vrai à la lettre. Une jeune fille de 12, 13, ou 14 ans, dont tout le sang porte à la tête, qui a de très-grands vomissemens, des convulsions, une grosse fièvre, de violens maux de reins, le délire, (symptôme si ordinaire, au commencement des petites Véroles) une très-forte affection soporeuse, étant évidemment menacée de pustules confluentes, je la fais saigner quatre fois, deux du bras, deux du pied, & je la purge par haut & par bas, & je recommande au moins plusieurs fois chaque jour les bains des pieds. Je dis au moins, car je ne balance pas de prescrire les bains entiers, lorsque l'éruption que j'attens est trop tardive (a). Un jeune homme robuste de 18, 20, 25, ou 30 ans est également saigné, suivant ses forces, & les accidens avant-coureurs de la maladie; & ensuite je le purge & lui donne ou le Kermés mineral, ou le tartre-stibié, & j'accorde, enfin cette même pratique aux enfans mêmes, comme aux personnes avancées en âge. Plus ces évacuations sont copieuses, plus l'éruption a communément de peine à se montrer; plus elle est lente, graduée, heureuse; moins on a de pustules; plus elles sont petites, peu élevées, mais *discrettes*,

Oo

moins

(a) Obs. CVIII.

moins elles contiennent de pus, & ce pus est doux, & incapable de creuser, quand même on ne couperoit pas les boutons, suivant mon usage. Par cette méthode, le cours du mal est plus long, & moins dangereux; il est rare que les grains fortent, avant le quatrième, ou le cinquième jour; ils en emploient davantage à mûrir: & quoique la suppuration soit peu considérable, tout ne s'en passe que plus tranquillement, (& ce qui est un grand article pour une jolie fille à marier,) elle est si peu marquée, qu'elle ne paroît pas avoir eu la petite vérole, un mois après. La raison en est claire, ce semble, une très - grande partie du levain a été expulsée par les saignées & par les autres évacuations; celle qui reste, a été presque éteinte par la diette, & par les boissons délayantes & rafraîchissantes; elle n'a donc pu communiquer que peu de contagion, & à peu de sang & d'humeurs; d'où il suit évidemment qu'on aura peu de pustules, peu de suppuration, & conséquemment peu, ou point de fièvre *secondaire*, & enfin peu ou point de marques au visage. C'est ainsi qu'une pomme pourrie à qui on laisse peu de pourriture, & peu de pommes saines autour d'elle, dans un lieu assez frais, a plus de peine à gâter le petit monceau qu'elle touche; au contraire si la pourriture est entière, & que la pomme gatée se trouve au milieu d'un tas énorme de pommes saines, dans une chaudière fort chaude, tout le monceau en fera bien-tôt infecté. Exemple que je rapporte pour faire en même tems concevoir l'action mécanique des cordiaux, surtout incendiaires, comme le lillium &c. car laissez à un sujet menacé de la petite vérole tout

son



son sang, & toutes les humeurs-échauffez le malade, & le faites fuer fortement, & vous verrez si tout ce qui s'ensuivra, ne prouvera pas la justesse & la vérité de ma comparaiſon.

2°. Si je ne ſuis appellé, qu'après 24 ou 36 heures d'éruption, & que je voie un tempéramment ſalin-huileux, inflammable, comme dans ceux qui ont le poil rouge, de la fièvre, qui ſe ſoutient trop pour le temps, les yeux & la gorge enflammés, au point d'avoir trop de peine à avaler; en un mot des Symptômes qui faſſent craindre les ſuites, (je les crains à la vue ſeule du grand nombre de Puſtules) j'ordonne une ſaignée au bras, & une au pied, quoiqu'on en ait déjà fait une auparavant, & dans le même jour un émetique purgatif, ſuppoſé qu'on ait oublié de mettre ces remèdes en pratique: & comme on ne peut pas manquer de ſe trouver le ſoir très-fatigué, je donne, ſuivant l'uſage des bons Praticiens, le Syrop de Diacode, que je continue tous les ſoirs, dans tous les états de la maladie, ſi ce n'eſt dans ceux à qui ce remède donne des chaleurs, des anxiétés, & des angoiſſes inſupportables: Quelle eſt la ſuite de toutes ces évacuations faites après la ſortie des grains? Ces grains pâliſſent, il y va moins de ſang, & la petite Vérole rentre ſi peu, que ce qu'on appelle ſa *rentrée*, eſt une chimère, que peuvent comprendre ceux-là ſeuls qui n'ont point d'intelligence. Mais cette pâleur même n'a rien, qui doit allarmer, on n'eſt point oppreſſé, & les grains reprennent bien-tôt leur ancien coloris. Que diſ-je! l'impétuoſité de l'éruption eſt bridée, pour ainſi dire, par la ſaignée, elle ſe fait enſuite avec plus de lenteur, ce qui eſt

O o 2

d'un

d'un bon augure, aux yeux d'un Médecin clairvoyant, desorte que j'ose avancer que la saignée est encore moins à craindre dans la petite Vérole, que dans la Rougeole. Il est très-sûr qu'on a saigné plus de cent fois, après l'éruption, dans nôtre Hôtel-dieu, il n'est mort que six malades, & plus tard à mon avis, qu'ils n'eussent fait sans la saignée, tant ils gémissaient étouffés sous la prodigieuse multitude de pustules noires, petites & entassées, qui ne trouvoient pas même assez de points dans toute la peau pour sortir; & quelque chose qu'on fasse, il seroit surprenant qu'il y eût un Art pour ces malheureux.

3°. J'ai purgé plusieurs fois le 7, le 8, & le neuvième jour d'une petite Vérole confluente, simple, ou pourprée, ou du moins maligne, à cause de la complication des fièvres inflammatoires auxquelles on donne ce nom; & j'ai observé, que non-seulement la purgation calme les'accidens, tels que la fièvre, l'oppression, le Coma; & que loin de nuire au Ptyalisme, elle le rend plus aisé & plus coulant. Ce n'est pas ici l'occasion d'expliquer toutes ces importantes vérités. Dès que la fameuse fièvre secondaire de Sydenham est accompagnée d'accidens fâcheux, il n'y a donc pas de danger d'en venir à un doux minoratif, & même aux saignées du pied, si la tête menace de s'embarasser. J'ai vû des faits qui m'ont enfin ouvert les yeux sur la Doctrine de M. Freind, & je me retracte toujours avec plaisir en faveur d'une vérité bien reconnue: j'ai aussi compris que pour purger, il ne faut pas compter aussi scrupuleusement les jours, que le bon Sydenham; il en faut venir là hardiment, dès que les circonstances l'exigent. Je me souviens que la belle sœur d'un de mes Confrères,

frères, qui n'avoit été purgée par le Kermès, que le troisième jour de l'Eruption, pour une petite Vérole extrêmement pourprée, fut attaquée le neuvième jour d'accidens, qui me déterminèrent à lui faire passer deux onces de manne dans du clair de lait; cela lui sauva la vie, quelle pensa perdre pour n'avoir pas été bien préparée à l'éruption. Je me rappelle encore un jeune Homme fort & robuste, qu'on n'avoit saigné qu'une fois, & pour lequel nous nous assemblâmes; sa salive s'étoit si fort épaissie, qu'il pensa être suffoqué le huitième d'une petite vérole confluente; on le purgea, & peu de tems après il fut hors de risque. C'en est assez pour engager les Praticiens à faire plus d'attention qu'ils n'ont fait jusqu'à présent à ce point de curation. J'ai purgé un petit fils de Mr. le chancelier de France tous les jours de sa petite vérole confluente avec succès.

4°. Dans les enfans qui ont des convulsions, avant l'éruption, outre un vésicatoire à la nûcque, j'ai souvent employé avec succès la poudre de guttete, dans de l'eau de chardon benit, avec quelques gouttes de laudanum liquide, que je préfère au syrop de diacode, lorsque le Coma est de la partie; mais je ne donne ce petit cordial antispasmodique, qu'après une petite saignée, ou deux, & une once & demie de syrop de chicorée, avec Rhubarbe, soutenu d'un grain de poudre des Chartreux. Par cette méthode, trois jours ne se passent guères, sans que la petite vérole paroisse.

5°. Qu'une femme en couche, soit attaquée de la petite vérole, ou que les accidens de ce mal fassent avorter une femme grosse, tant que tout va bien, il faut respecter l'évacua-

tion qui se fait alors. Mais si les pustules s'affaîsent, on peut hardiment la reprimer au moyen des opiats mêlés aux astringens. Ces remedes servent en même tems à tenir les pustules, plus élevées, & le visage plus enflé. Voyez à ce sujet deux belles observations de Monsieur Freind, V. & VI. (dans mort second Volume) & avec quelle prudence il se comporta avec une Dame que la petite vérole fit avorter le 5<sup>e</sup>. jour; l'arrière-faix resta; ce Medecin jugea à propos de le laisser, jusqu'à ce que la nature s'en débarassât d'elle même, ce qui arriva heureusement trois jours après, & la malade, qu'une trop grande perte eut enlevée le jour de l'avortement, en revint. Avons nous une plus belle observation sur la petite vérole? quand les grains sont très-confluens, qu'il est rare que les femmes grosses n'avortent pas, & que celles mêmes qui accouchent à terme, ne périssent pas de cette funeste maladie!

6°. J'ai vu des malades, attaqués de petites véroles confluentes, sans nulle enflure, & sans nul pyalisme, pendant tout le cours de la maladie; & cependant plusieurs échapoient à ces mauvais symptômes, que Sydenham regarde toujours comme mortels.

7°. J'ai observé dans les cadavres, d'autant plus de ravages, que la maladie avoit été traitée par des cordiaux plus vifs. Dans les uns le poumon est assiégé de pustules noires, seches, grillées, raboteuses, de taches pourprées, gangréneuses, qui n'épargnent aucun viscère, ni le cœur même. J'en conserve un, qui en est merveilleusement bien moucheté; dans les autres, j'ai vu du sang extravasé, pourri, entre les muscles pecto-

pectoraux, entre les Pfoas & Iliques; mais je n'ai pas toujours trouvé des pustules, dans les parties internes du corps, comme le dit M. Boerhaave, mais bien toujours des inflammations, & mille sortes de petits abcès, ou dépôts.

8°. On se sert de l'eau de roses, & de plantain, pour les yeux dans la petite Vérole, ou d'eau de frais de Grenouille; on fait tremper du safran, ou du camphre, que M. Hoffman recommande, dans ces eaux; on y trempe ensuite un linge qu'on applique en double sur les yeux, après l'éruption. S'il reste une pellicule après les pustules, le même Médecin célèbre donne la recette suivante.

Prenez d'eau de roses, une once, de la Reine de Hongrie, deux dragmes, de vitriol de Chipre, quatre grains, de sucre de Saturne, douze grains: mêlez, & trempez les poils d'une plume dans ce mélange, pour en bruler peu-à-peu les pellicules. Cette même liqueur, sans vitriol, est bonne dans les fluxions acres, chaudes, & ardentes, qui attaquent les yeux après la petite vérole & pendant la rougeole. L'eau de violette, & tant d'autres semblables sont aussi salutaires dans les mêmes accidens.

9° Non-seulement je coupe les boutons au visage, lorsqu'ils sont mûrs, mais je mets au moien d'une plume dans les nouvelles cavités que je fais, un peu de l'excellente pommade de M. Helvetius; par là le pus coule sur le visage, & le peu qui en reste, est trop adouci pour pouvoir creuser. Les personnes du Sexe, qui veulent avoir une belle gorge & un beau corps sans cicatrices, ne peuvent donc mieux faire, que  
de

de le faire couper partout les boutons; d'ailleurs cette façon d'évacuer le pus, obvie à la fièvre secondaire. J'ai observé que la petite Vérole, surtout discrete, n'emporte point les rouffeurs.

10°. Le gargarisme de Sydenham adoucit beaucoup les maux de gorge, qui sont d'autant plus grands, qu'il y a moins d'enflure & de crachement; mais le cataplasme qu'il recommande dans cette enflure qui reste quelquefois aux cuisses après la petite verole guérie, la dissipe promptement dans six heures; on sent des eaux froides couler sur les cuisses, signes heureux de l'action de ce topique, & s'il n'y a qu'une cuisse fort dure, & fort enflée, elle devient dans l'espace d'un couple de jours, de la même grosseur que l'autre, comme je l'ai vu ces jours passés dans une jeune Demoiselle, qui pendant plus de trois semaines après sa petite vérole bien guérie, fut tourmentée de coliques terribles au foye, à la rate, & dans les reins, qui se terminèrent par faire craindre un dépôt qui n'arriva point, parceque le cataplasme discussif dont je parle, fondit & fit transpirer toutes les eaux de la cuisse enflée. J'avouerai que cette malade fut saignée deux fois, l'une le deuxième jour de l'éruption, & l'autre, après le dessèchement des pustules. Mais qu'en conclura-t'on? lorsqu'on sçaura que ces douleurs étoient accompagnées de pleurs & de cris, d'un certain délire sans fièvre, & qu'en un mot des sujets de chagrins & d'inquiétude l'avoient jettée, comme on voit, dans une vraie & forte affection hypocondriaque, que le flux hémorroïdal, les bains, une nouvelle saignée guérissent promptement: d'ailleurs, j'ai vu bien

bien des malades sujets à de très-fâcheuses suites de la petite vérole, quoiqu'ils n'eussent été saignés, ni avant, ni pendant, ni après, & particulièrement affligés des plus affreux dépôts, Il ne faut donc pas jeter sur la saignée, un effet qu'elle ne produit peut-être jamais.

11°. J'ai observé que ceux qui ont eu du délire, dès le commencement de l'état de contagion, comme parle M. Boerhaave, salivent ordinairement, dès le cinquième jour. Un très-grand brillant dans le blanc des yeux, avec des regards fixes vers le ciel du lit, annocent ce symptôme des confluentes, qu'on peut cependant, par mon art des saignées, des purgations, des lavemens, des bains, des boissons copieuses, rendre discrètes, ou tout au plus cohérentes, & cela sans danger. Pour empêcher la salive de s'épaissir, il suffit le plus souvent d'user d'une décoction très-humectante de mauves, guimauves, tussilage, réguelise, graine de lin, pariétaire, dans du clair de lait, avec un peu de sel de nitre. Quoique Sydenham recommande les narcotiques, je n'ai pas toujours osé m'en servir, sur-tout le neuvième jour, lorsque l'humeur devenue épaisse & visqueuse, oppresse considérablement le malade: il me suffit qu'il suspende quelque tems le flux salivaire, qui dans l'hypothèse, se fait déjà avec trop de lenteur, car pendant ce peu de tems le malade ne peut-il pas être étouffé? J'ai plus volontiers recours à l'émétique, à un purgatif, & principalement aux vésicatoires, qui agissent dans le sang d'une façon merveilleuse en ce cas; ils sont d'autant mieux indiqués, que la tête est souvent accablée du coma.

12°. J'ai souvent fait avorter la petite vérole, par ma méthode, c'est-à-dire que je l'ai souvent éteinte, ou guérie dans le sang, qu'il n'a paru aucune de ces pustules, que tous les accidens réunis annonçoient, auxquelles je m'attendois dans peu de jours, & cet avortement n'a jamais été suivi d'aucunes suites fâcheuses. Enfin j'ose me vanter, que quiconque aura une entière confiance en moi, & suivra exactement tous mes conseils, surtout avant l'éruption, n'aura le plus souvent qu'une petite vérole discrète, à grains bien séparés, & peu nombreux, & dont la matière, aussi peu abondante, que douce, ne pourra jamais laisser de honteuses cicatrices; & je n'ai jamais vu que ma manière de pratiquer, empêchât les grains de parvenir à la maturité dont ils sont capables, ni aucun malade périr, en même tems qu'on détruit le germe du mal, & qu'on étouffe pour ainsi-dire, le monstre en sa naissance. Mais sur tout cela on peut lire mon Traité de la Petite Vérole, où ces points importans sont fort éclaircis. (Vol. 2.)

13°. Une petite vérole guérie, il en revient quelquefois, quoique rarement, une autre, avec tous les symptômes de la première. J'ai même vu les accidens les plus mortels se joindre à la dernière attaque, comme fièvre pourprée, fluxions de poitrine, crachement de sang, délire &c. Ces petites véroles doubles, que les Arabes ont connues, n'arrivent jamais, lorsqu'on leur coupe pié par mon traitement; elles doivent leur origine & leur violence aux remèdes chauds. Je pourrois ici, pour rendre absolument certain ce que j'avance, donner l'histoire de tous les malades que j'ai traités par des rafraî-



fraîchiffemens, & de tous ceux qui l'ont été par les cordiaux & les sueurs, on verroit d'un coup d'œil laquelle des deux pratiques mérite la préférence; combien peu il en meurt dans la première méthode, ou plutôt malgré elle, & combien la seconde en tue visiblement, ou du moins défigure de beaux visages, dont mon art conserve tous les agrémens. Mais cela me meneroit trop loin, je passe à la Rougeole.

---

## OBSERVATION VII.

*Rougeole.*

Comme je n'ai point parlé de la Rougeole dans mon Traité de la Petite Vérole, je donnerai ici quelques observations sur cette maladie. J'ai souvent vû les maux de gorge, de tête, de reins, les coliques d'intestins, la diarrhée, les vomissemens, se joindre à une toux sèche, sonore, convulsive, suffoquante, & de plus à la fièvre, à la chaleur âcre & brulante des yeux, qui sont remplis de sérosité. Ainsi avant que les marques extérieures de ce mal paroissent, il est difficile de prédire, si c'est la Rougeole, ou la petite vérole qu'on aura, puisqu'en effet ces deux maladies ont bien des symptômes communs; & lors même que ces marques se manifestent, comment les distinguer, si elles sont, comme on le voit quelquefois, aussi élevées, que des grains de petite vérole? par la

toux:

toux: on vomit quelquefois dans l'une, comme dans l'autre maladie; mais il est rare qu'on touffe dans les deux, & si cela arrivoit, ce seroit toujours si différemment, qu'un Praticien exercé ne pourroit s'y méprendre. Combien de fois de jeunes personnes, qui se croyoient pulmoniques, parce qu'elles souffroient de grands maux de poitrine, & touffoient sans discontinuer pendant 10 & 15 jours avant l'éruption; ont-elles été rassurées par d'habiles Médecins, qui connoissoient le caractère singulier de leur toux, & annonçoient la Rougeole cachée dans le sang, comme la petite verole, après la Rougeole même, deux maux qui se succèdent souvent.

Pour procurer l'éruption de cette maladie, qu'on peut mettre au nombre des venins les plus irritans, car elle se communique, comme la petite vérole, & montre par tout, mais principalement au poumon & aux yeux, plus d'acrimonie & de salure, on commence toujours par une saignée, si le malade a beaucoup de fièvre, & une toux trop fatigante; suite assez nécessaire de la fièvre. Les symptômes se calment, comme dans la petite vérole, après la saignée, & l'éruption se fait aussi plus vite. Le plus souvent toutes les parties du corps se couvrent ensemble, & assez également, de taches rouges superficielles: mais quelquefois le visage seul en reste marqué pendant plus de huit jours, sans qu'on apperçoive ailleurs rien de semblable, même à la faveur d'une bonne loupe. Cependant la peau du visage étant toujours exposée à l'air, est naturellement la plus dure, ce qui prouve combien les miasmes qui constituent essentiellement la Rougeole, sont d'une fou-

guse

geuse élasticité, font volatils, & doivent nécessairement s'élever. J'ai vu le phénomène dont je parle, se faire observer si constamment, & sous la forme de si gros boutons, & une telle enflure au visage, que les uns vouloient que ce fût la petite vérole, & les autres une prodigieuse âcreté dans le sang, sans soupçonner rien autre chose: en ce cas il n'y a qu'à réitérer la saignée, une, ou deux fois, suivant la véhémence des symptôms, ou la pléthore du malade; & l'éruption devient enfin complète & générale, au grand soulagement de toutes les douleurs & anxietés. Je dis plus; la Rougeole, toute bien sortie, même après le quatrième jour, (en tout tems, si la toux, ou la fièvre l'exigent,) il faut saigner; à plus forte raison doit-on verser du sang sans avarice, si le mal se trouve malheureusement compliqué avec l'esquinancie, le délire, le *coma*, ou les pertes dans le beau sexe; mais si les regles sont vraiment périodiques, & ne peuvent en aucune manière être mises sur le compte de la maladie, qui met le sang en un mouvement excessif, alors il est rare qu'il faille songer à autre chose qu'à les entretenir doucement, & c'est ce dont la nature, ou la fièvre seule s'acquitte assez bien: on l'aide par des tisannes délayantes, qui sont d'un bon usage dans la Rougeole. Celles dont je me sers ordinairement, sont faites avec la racine de scorfonnère, de guimauve, le chiendent, avec le miel de Brusse; il est rare qu'on doive, même en ce cas, y ajouter le safran, ou la canelle, comme sont toutes nos prétendues guérisseuses, dans toutes sortes de circonstances. On régle la force des bouillons, sur celle du pouls: mais à cause de la

toux, on se dispense sagement d'y mettre du bœuf. Du veau & une volaille, souvent de l'eau de poulet, quelquefois de l'eau & du lait, pour toute nourriture, pendant le jour, quelques petites cueillerées de nôtre bon loock blanc, & le soir de bonne-heure, tous les jours, le syrop de diacode, ou les pilules cynoglosses. Les saignées & les narcotiques l'emportent dans ce genre de mal sur tous les autres remedes: je scai que le premier effet de la saignée dans une éruption assez belle, est de faire refluer un peu de sang & comme il se jette sur le poumon, on se trouve peu de tems après, souvent un peu plus oppressé, & les narcotiques fouettant le sang augmentent encore les mêmes embarras. Mais bientôt après, le jour qu'on a donné aux vaisseaux, en les désemplissant, se remplit, plus de matière se porte à la peau, & va rougir davantage les grains récemment pâlis; l'extension du poulmon est plus heureuse, ses fibres à la faveur des *opiat*s sont moins irritées, on touffe moins, & le Medecin est toujours remercié du soulagement que ressentent les malades après la saignée. Aussi malgré la plus copieuse éruption, la fièvre & les inflammations locales obligent-elles quelquefois de faire un très-grand nombre de saignées.

On juge par cette méthode qu'on empêche les sueurs, eh! que peut-on faire de mieux? Plus elles sont abondantes, plus on touffe, parce qu'il reste moins de liquides aqueux dans le sang, d'où naît la nécessité de les remplacer, en bûvant beaucoup. On peut donc changer de linges, tant qu'on veut, même après s'être frotté, si l'on sùe; pourvû qu'on évite l'air froid,

froid, on peut même rester levé tous les jours durant quelques heures; & comme le ventre est ordinairement constipé dans la Rougeole, comme dans la petite verole, on peut également prendre tous les jours des lavemens émolliens, sur-tout quand on a des tranchées, & des coliques, avec la paresse du ventre dont je parle; car si c'est avec diarrhée, il faut au contraire resserrer avec le *Diascordium*. Pour consentir aux potages, aux consommés, aux gelées de viande, aux aîles de poulet que les malades demandent trop tôt, il faut que les accidens, & surtout la toux, soient fort évanouis. Pendant tout le tems de la cure, on frotte les yeux avec de l'eau rose & de l'eau de plantain. Lorsqu'on ne touffe plus, que les rougeurs ont disparu sur toute la peau, que tout le feu de la maladie est éteint, on peut purger, quoique la nécessité n'en soit pas à beaucoup près, si grande que dans la petite vérole; autrement le mal qui renaît de sa cendre produit de nouvelles catastrophes, & ceux qu'on purge trop vite, ou trop fréquemment, sont sujets ensuite à des fièvres dangereuses. Souvent au lieu de purger, il faut encore saigner; surtout dans ceux qui ne se trouvent point assez rafraîchis, & qui touffent encore: ai je affaire à une personne d'une poitrine très-delicatè, & très-ferrée, cette partie a-t-elle souffert, y reste-t-il encore quelque picotement, fourmillement, chaleur, toux &c? c'est une indication, non pour purger, car cela est dangereux alors; mais pour humecter, adoucir, avec différens laits, même distillés, avec les limas & les plantes convenables, dont on use longtems.

OBSER-

## OBSERVATION VIII.

*Rougeole nouvelle.*

Nous fumes assemblés il y a deux mois pour une maladie fort singulière que je vais décrire, & dont mourut l'onzième jour Monsieur des Cerisiers de Grandville.

Tout le corps étoit couvert de pustules beaucoup plus larges que des lentilles, plates, dures, creusées au milieu, ne contenant aucune humeur, confluentes, plus enflammées, plus rouges, que je n'ai jamais vu les pustules de la petite vérole, entrecoupées çà & là très-fréquemment de larges taches de scorbut, de pourpre, ou de gangrene, plus creusées, & très-livides aux approches de la mort. Ces mêmes pustules formerent des Aphtes & des ulcères dans la bouche, & vraisemblablement dans l'Esophage, & dans tout le canal qui descend à l'Anus. L'haleine étoit d'une puanteur scorbutique insupportable. La fièvre fut continue, peu forte, la déglutition difficile, & même impossible deux jours avant la mort. Les selles étoient semblables à de la lie de vin, il s'en élevoit une odeur cadavéreuse. Il ne se fit aucune suppuration dans les grains; mais l'inflammation dégénéra en une putréfaction, & pour ainsi dire, en une gangrene livide de toute la peau. Le Malade, son Epouse, & quelques Normands qui étoient présents, nous dirent que cette éruption singulière, étoit depuis  
peu

peu de tems commune & comme Epidemique en Normandie, où le peuple l'appelloit *Picotte*, ou *Picrolle*, au lieu du terme de Rougeole dont on se sert communément. En passant par Ville-dieu, je vis tous les enfans de mon Hôtesse qui avoient la même maladie, & je me suis convaincu que c'est une Rougeole maligne, c'est à dire compliquée, ou avec du scorbut, ou du moins, ce qui est le plus fréquent, avec une grande dissolution gangréneuse dans le sang. Cet Erysipele universelle de toute la peau, sembloit à quelques-uns de mes Confrères une petite vérole manquée, ou dégénérée dans un sang scorbutique; ils soutenoient que cette complication l'avoit empêché de s'élever & lui avoit donné une forme de rougeole, dure & extraordinaire; conjectures qu'ils eussent pu appuyer de l'exemple des dégénérations du mal Vénérien. D'autres, peut-être plus sages, attendant patiemment qu'on ait des observations constantes qui nous apprennent ce que devient la petite vérole mêlée au scorbut, n'osoient rien décider; ils eussent été plus disposés à opiner pour un scorbut alkalescent, quelqu'inouies que soient les efflorescences cutanées que j'ai décrites. Il n'est pas surprenant qu'on ne s'accorde pas sur des maladies nouvelles, & dont on n'a encore vu aucun exemple; les différends ne roulerent toutefois que sur la nature du mal, on tomba d'accord sur la cure; mais comme les saignées, & autres bonnes préparations avoient été négligées dans le commencement du mal, & qu'il n'étoit plus tems d'y revenir, on se rabattit sur les boissons & les gargarismes antiseptiques & antiscorbutiques, qui n'empêche-

rent pas le malade de mourir l'onzième jour, comme dans les petites véroles confluentes ordinaires. L'ouverture du cadavre nous eût fait sûrement voir les Aphtes dont j'ai parlé, & une putréfaction gangréneuse, & scorbutique; mais il ne nous fut pas permis de la faire. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'avant la première attaque de cette grande maladie, le malade n'avoit aucun signe de scorbut & se portoit le mieux des hommes. Le scorbut, se développe-t-il tout à coup avec tant de violence? & le levain de la Rougeole donne-t-il lieu à un développement aussi terrible?

J'ai vu un autre Scorbutique mort à l'Hôtel-Dieu le sixième jour. Son haleine étoit peu fétide, sa peau étoit seulement si couverte de petits grains, dès le premier jour de la maladie, que je m'attendois à une petite vérole confluite mortelle; ils étoient différens de ceux de l'autre malade, en ce que la couleur de la peau étoit peu changée; mais ils se grilloient à vûe d'œil en s'élevant un peu, je n'avois qu'à passer quelques instans au lit de ce malheureux, j'en voiois un tas se noircir & se gangrener, de sorte qu'enfin tout le visage & même le corps devint noir, comme celui d'un Negre. Après, comme avant la mort, un sang tout à fait dissous & sereux ruisseloit par la bouche & par le nez, & le sang tiré par la veine avoit donné tous les signes d'un scorbut alkalescent. D'où il suit, à mon avis, que ce mal avoit rongé, détruit, ouvert des vaisseaux sanguins, & que c'étoit une dissolution gangréneuse & scorbutique de toute la masse du sang qui avoit causé tous les ravages que je vis à l'ouverture du corps: le  
grand



grand lobe du foye étoit bordé d'une gangrene livide, le Méfentere, & fur-tout le Pancréas d'Asellius étoit tout pourri, & il y avoit beaucoup de fang extravafé. A dire vrai, il eft un grand nombre de maladies, où la médecine échoue; mais en Normandie, où cette Rougeole maligne a été Epidémique, on faigna d'abord plusieurs fois pour dompter cette inflammation qui dégenere fi promptement en gangrene, on dirigea les autres remedes fuivant la complication du Pourpre, des taches de fcorbut, ou de gangrene, qui fe trouvent rarement; & on guérit bien des malades.

## O B S E R V A T I O N IX.

*Cure finguliere d'une Hydropife.*

**M**ademoifelle du Hamel, femme d'un Chirurgien de Vaiffeau, âgée de vingt-cinq ans, groffe de fix mois & demi, fut attaquée d'une fièvre tierce, dont elle eut fix accès, & pour laquelle on la faigna deux fois au bras. Dans un jour d'apurexie, elle fit une demie lieue en charette, & quelques jours après fon Médecin traitant, lui donna un petit minoratif, qui lui caufa quelques vomiffemens: auffi-tôt elle fut prife de tranchées, & fe délivra au commencement du feptième mois; l'accouchement fut heureux, mais la fièvre qui avoit toujours été marquée en tierce, devint continue par les remedes chauds qu'on a la perniciofe habitude de donner aux femmes en

couches, avec redoublemens le soir, & oppreffion, quoique les lochies ou vuidanges coulaffent à fouhait. Le quatrième jour de l'accouchement, la malade fentit une vive douleur au côté; le dixième jour, le ventre étoit fort tendu & enflé, on fentoit facilement de côté & d'autre la fluctuation des eaux. Malgré cette Hydropifie, je ne balançai pas d'ordonner une faignée de pied, parce que la fièvre l'exigeoit, & fur-tout la tête qui menaçoit de s'engager. Deux de mes Confreres appellés furent de mon avis; elle fut faite vingt-cinq jours après l'accouchement; la fièvre, l'oppreffion, le délire diminuèrent & difparurent enfin peu-à-peu. Le lendemain nous apperçûmes un dépôt au nombril, & dans toute la région ombilicale; le nombril faisoit en dehors une sortie très-confiderable. Pour mûrir l'abcès, on appliqua le cataplasme ordinaire fait avec les mauves, guimauves, graine de lin, oignons de lys, gobelets, vers de terre, le tout mêlé avec fuffifante quantité de levain. Bien-tôt il fe fit de petites ouvertures autour du nombril, d'où il sortoit une férofité claire fi abondante, qu'on estima qu'il en avoit coulé environ trois pintes dans les fix premiers jours; après quoi la malade rendant un lavement fit des efforts, qui dilatèrent tellement les ouvertures, qu'il fortit tout à coup une pinte de matière vraiment purulente. Tant que la nature a pû fournir ces évacuations, on les a entretenues, & en même tems on empêchoit les parties de tomber en mortification par des fomentations spiritueufes. Le nombril fe détacha, & fe délia en quelque forte par la fuppuration, de forte qu'on fut obligé de lui faire une nouvelle ligature.

Il faut considerer que pendant tout le cours de la maladie, les urines coulèrent abondamment, principalement tant que le ventre fut enflé, elles étoient cependant tantôt briquetées, & tantôt fort claires. On suivit cette voie montrée par la nature, & la malade fut parfaitement guérie de son hydropisie. La saignée n'est donc pas toujours si contraire à l'hydropisie, sur-tout en ses commencemens, qu'on se l'imagine communément.

---

## OBSERVATION X.

*Hydropisie purulente entre les lames du  
Péritoine.*

Une Dame affligée d'un Skirre dans le bas-ventre, mourut enfin hydropique. On l'ouvrit, & on trouva dans la duplicature du péritoine quarante pots d'une matiere rousse, comme du caffè, grumelée, aussi épaisse que de la lie de vin. Les intestins fort maigris, & colés ensemble, occupoient si peu d'espace, qu'on ne pouvoit d'abord les trouver; on eût crû qu'il n'y en avoit point, s'il étoit possible de vivre sans intestins; c'est pourquoi on ne se découragea point, & à force de chercher, on les trouva enfin logés extrêmement à l'étrait, sous la lame interne du péritoine, colée aux vertèbres, qui les recouvroit, & les déroboit parfaitement à la vûe. Il

faut ſçavoir les ſymptômes particuliers de cette Hydropiſie; elle n'étoit point accompagnée de ceux qui ſe trouvent toujours dans l'Ascite, comme la ſoiſ, &c. parce qu'elle étoit hors de la circulation; d'où il eſt facile de déduire en peu de mots la cure de ces tumeurs enkiftées. Si elles ne font pas de progrès, & ne font point accompagnées d'accidens fâcheux, il ſeroit téméraire d'eſſayer d'eſſaroucher l'humeur, & d'en procurer la fonte. Mais ſi la tumeur s'augmente conſidérablement, il eſt ſans difficulté qu'il faut tout tenter pour la réſoudre; comme cataplaſmes émolliens & réſolutifs, eaux minérales, remèdes tirés du mars & du mercure, tous les fondans, & apéritifs, avec toutes leurs diverſes préparations, & tous les moyens de s'en ſervir. Enfin ſ'il paroît une fluctuation de pus, proche des tégumens, ſans tarder, le plus sûr eſt de faire ouverture, & après avoir donné une iſſue libre au pus, il faut injecter quelque décoction vulnèraire, déterſive; & enfin panſer la tumeur, comme une tumeur enkiftée. Opération qui a été faite avec ſuccès plus d'une fois. Nous croyons donc que ſi on l'eût fait de bonne heure à la Dame dont je parle, on auroit pû la guérir; mais le Médecin traitant ne connut ſon mal qu'à la mort; il prit cette Hydropiſie pour une hydropiſie ordinaire, faute de faire attention aux ſignes abſens & préſens, tandis que ſur les ſeuls bruits de la Ville, tous les autres Médecins ſouppoſoient un dépôt dans la duplicature du pèritoine; d'où l'on voit l'utilité d'aſſembler pluſieurs Médecins, quand on n'en a pas un bon, & celle d'ouvrir ceux qui meurent de maux extraordinaires. Je n'ai point entrepris d'expliquer  
com-

comment cette tumeur s'est formée, & comment elle est venue à suppuration, cela m'eût conduit trop loin; & d'ailleurs toute cette théorie se trouve dans plusieurs bons Livres de Chirurgie.

## OBSERVATION XI.

*Flux Hémorrhoidal mortel.*

Un Payfan robuste perdoit beaucoup de sang par l'anus; les Chirugiens chargés d'examiner l'Hémorrhagie, conclurent qu'elle venoit du rectum, où ils disoient toucher une tumeur carcinomateuse. Tout fut mis en usage, saignées, injections vulnéraires & astringentes, lavemens détersifs, eau de chaux avec les sudorifiques. Le malade mourut en peu de jours; on l'ouvrit, & on trouva que ce n'étoit qu'un vaisseau hémorrhoidal qui s'étoit ouvert à l'anus un peu intérieurement; ainsi il eût été facile d'arrêter le sang par les stiptiques, si les Chirugiens eussent eu l'adresse de trouver le vaisseau.

## OBSERVATION XII.

*Vomique du Poumon.*

Un Perruquier âgé de 27 ans, eut une Fluxion de Poitrine sans

sans cracher. Il lui resta une oppression considérable, avec douleurs de poitrine, sueurs nocturnes très-abondantes, cours-de-ventre, fonte de pituite, fièvre continue avec redoublemens, & faim canine, tous signes de la suppuration du Poupon. On lui fit prendre les pectoraux, les baumes, les vulnéraires, l'Æthiops minéral; au bout de deux mois les douleurs cessèrent, l'oppression continua avec toux & jambes enflées, ce qui faisoit croire à quelques Médecins que c'étoit une Hydropisie de Poitrine. On fut bien-tôt dérompé; car le malade vomit à trois diverses reprises plus d'une pinte de pus; ce qui le soulagea sur le champ. Alors on employa la véronique mâle, en bouillons & tisannes, avec quelques gouttes de baume de soufre thérébentiné. Ce Peruquier se porte fort bien aujourd'hui.

## OBSERVATION VIII.

### *Accouchement en Apoplexie.*

**M**adame . . . . eut sur le dernier mois de sa grossesse un cours-de-ventre & des indigestions, tout-à-coup suivies de convulsions épileptiques. On la saigna; on lui donna l'émétique, elle accoucha sans connoissance, les lochies se supprimèrent, les convulsions continuerent avec une l'éthargie qui se changea promptement en Apoplexie. On ouvrit la  
saphène

& la jugulaire; une demie-heure après cette dernière saignée, les convulsions qui avoient duré toute une nuit, cessèrent; le visage qui avoit une couleur de lie de vin blanchit, la connoissance revint avec les vuidanges. Il resta un étonnement de tête pendant quelques jours, parce qu'on ne voulut pas ouvrir l'autre veine du col. Rien ne dégage mieux le cerveau, que cette saignée, l'expérience est d'accord là-dessus avec la belle théorie de Monsieur Freind. J'ai vû il y a quelques mois une Dame en couche qui tomba dans une Apoplexie presque mortelle, pour avoir fait rentrer une Erésipele du visage; on la saigna à la jugulaire & la Malade fut promptement guérie.

## OBSERVATION XIV.

*Gangrene.*

**M**ademoiselle . . . sujette pendant quatre ou cinq ans à des Rhumatismes & à des Erésipeles au Poumon, sentit tout-à-coup des douleurs énormes dans le pié, & principalement aux doigts, qui devinrent gangrenés, & tombèrent noirs comme de l'encre, au bout de trois mois. Il tomboit de tems en tems des esquilles d'os; & pendant tout ce tems la malade ne souffroit plus de la poitrine. Mais il se forma une paralysie subite sur tout le bras du même côté, où étoient

Rr

ces

ces douleurs, que douze grains de laudanum ne pouvoient calmer chaque jour. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que cette même humeur si caustique qui a gangrené le pié, n'ait pas causé une inflammation mortelle dans le poumon, qu'elle a si souvent affecté. Seroit-ce quatre saignées tous les mois qui auroient mis ce viscère à l'abri de tant de ravages? On arrêta le progrès de la gangrene par les remèdes connus, & on dirigea la cure principale par des médicamens contre la paralysie; & la Malade se tira enfin d'affaire.

---

## OBSERVATION XV.

### *Apoplexie.*

**M**adame . . . . tomba de fort haut sur ses fesses dans sa cave, on la trouva en Apoplexie; il ne s'étoit cependant fait qu'une violente commotion dans le cerveau, comme je l'ai expliqué dans mon Traité du Vertige. C'est pourquoi les saignées, sur-tout de la gorge, firent revenir la connoissance dans l'espace de trois jours; on donna pour boisson une décoction de Vulnéraires; on fit prendre force émétique en lavement & par la bouche; les véficatoires furent appliqués; mais il resta très-long-tems après un vertige, & autres étonnemens de cerveau, avec une perte de mémoire, que de nouvelles saignées guérèrent.

OBSER-



## OBSERVATION XVI.

*Fluxion de Poitrine.*

Monsieur . . . eut une Fluxion de Poitrine, dans laquelle il cracha si peu, qu'il y avoit tout lieu d'apprehender la Pulmonie, ou une vomique au Poumon, mais les sueurs suppléerent à l'expectoration, & guériront le malade, qui se porte fort bien aujourd'hui.

Un autre voyageant en hyver, fut mouillé jusqu'aux os; la transpiration arrêtée se jetta sur la Poitrine, & y forma un violent catharre, avec une toux fatigante, l'humeur s'y fixa de plus en plus, malgré les saignées, les tisannes diaphorétiques bûes largement; elle se convertit bien-tôt en un pus, qui entra dans le sang, sortoit par les selles, & par les urines, produisit une fièvre chaude hectique, qui causa le délire & la mort au bout d'un mois. On trouva un lobe du poumon, pourri, & adhérent aux côtes. Cette adhérence rendoit-elle le Malade si sujet à s'enrhumer?

## OBSERVATION XVII.

*Néphretique.*

Une de mes parentes, ayant ses règles, fut attaquée d'une forte

Rr 2

Néphré-

Néphrétique, avec des urines noires comme de l'encre, & fort épaisses. Je ne songeai qu'à faire couler les menstrues par des serviettes chaudes sur les parties génitales, par des lavemens huileux, émolliens, dans lesquels on met de la térébenthine; & enfin par des bouillons, & des tisannes faites avec la parié-  
raire, la graine de lin, le sel de nitre, & même un peu de canelle. Il seroit facile d'expliquer pourquoi la canelle n'est point à craindre, quoiqu'on soupçonne une disposition inflammatoire dans le rein; mais on voit assez qu'elle est d'un grand secours, par la façon dont elle provoque le flux menstruel; flux très-propre à dégager la partie qui sert de siège au mal; inférieur, à la vérité, au flux hémorrhoidal, mais supérieur aux saignées, qui n'eussent pas manqué de nuire en ce cas. Il ne faut donc point saigner dans cette Colique, lorsque les regles, ou les hémorrhoides coulent.

## OBSERVATION XVIII.

*Fistule Vénérienne à l'Anus.*

Un jeune homme avoit une Fistule à l'Anus, accompagnée de gonorrhée & de chancres. Au lieu de lui conseiller l'opération, on prescrivit des antivénériens. La panacée & l'æthiops minéral ne paroissant pas suffire, on ordonna les grands remèdes, c'est-à-dire, les frictions mercurielles,

les, & même auparavant, les bains, quoique l'eau soit ennemie des plaies. La Fistule par ce traitement fut parfaitement guérie, & l'opération eût été inutile. Tous les Connoisseurs remarquent que les Fistules à l'Anus sont un symptôme fort ordinaire de la vérole, qu'elles ne supposent cependant pas toujours, & qu'avant ce fleau, elles n'étoient pas, à beaucoup près, si communes. La graisse, qui est le siège des Fistules à l'Anus, l'est le plus souvent de la vérole; & cette Observation avec tant d'autres, fait du moins pour l'opinion de M. Boerhaave, sur le siège du venin vénérien.

---

## OBSERVATION XIX.

*Ecoulement d'urine par les fesses.*

J'ai vû à l'Hôtel-Dieu de notre Ville un homme qui pissait par les fesses, & dans le cadavre duquel on trouva le fonds de la Vessie rongé; mais j'en ai vû un autre qui fut guéri du même dévoiement d'urines, précédé d'une chaudepisse trop tôt guérie, par les anti-vénériens, par l'æthiops minéral, par les tisanes sudorifiques, & enfin par l'usage du lait pour toute nourriture durant quelques mois.

## OBSERVATION XX.

*Hydropisie du Péricarde.*

J'ai déjà fait entendre que les symptômes de l'Hydropisie du Péricarde, sont un visage pâle, un pouls si dur, qu'il ne cede aucunement à la pression des doigts, des oppressions considerables, que les seules saignées fréquentes & copieuses peuvent soulager. J'ai vu un assez grand nombre de ces Hydropisies, & je les ai souvent vues arriver à la suite de grandes Hémoptisies. On prétend que le seul moien de guérir ce mal, est de trépaner le sternum.

## OBSERVATION XXI.

*Empoisonnement.*

Une Femme, pour mieux s'empoisonner, prit à-la-fois une assez grande dose d'Arfenic & d'Opium: comme ces deux poisons se détruisent mutuellement, il ne fut pas difficile d'y rémedier. On saigna, on donna huit grains d'Emetique, avec une prodigieuse quantité de lait & d'huile d'amandes douces, la malade se porte bien aujourd'hui.

OBSER-

## OBSERVATION XXII.

*Vapeurs.*

**M**adame . . . . eut dans une couche toute la cuisse parfemée de glandes noires, grosses comme des grains de fureau, avec des vomissemens vaporeux, tels, qu'elle rendoit dans l'instant l'eau qu'elle buvoit, verte comme du jus de poireaux. Sa peau étoit toute jaspée, comme de coups de verge; au bout de huit jours de couche. Elle prit l'hypecacuanha avec la petite Valeriane & le Syrop de Pavôt blanc, & fut guérie.

## OBSERVATION XXIII.

*Gangrene mortelle.*

**M**r. . . . . gouteux depuis dix ans eut une goutte remontée dans la poitrine avec difficulté de respirer, inquiétudes, sifflemens, le pouls intermittent, & enflures aux jambes. On prescrivit les saignées, les emplâtres vésicatoires, la moutarde aux pieds, les sang-suës, & ensuite uu purgatif émétique. Tous ces secours apportèrent quelque soulagement pour un tems, mais à la fin le malade périt par la gangrene qui se mit dans les jambes. Nous avons vû plusieurs cas pareils ou à peu près semblables à celui-là, comme hydropisie de poitrine & gangrene mortelle à la suite des mouches.

OBSER-

## OBSERVATION XXIV.

*Vérole.*

J'ai fait passer par les grands remèdes un enfant que je n'ai jamais pu faire saliver, mais les urines coulerent en abondance, & puantes comme la salive des verolés. L'enfant fut parfaitement guéri par cette évacuation, sans en être ni fatigué, ni affoibli.

Une Dame affligée d'une galle venerienne se baigna, & mit sur son corps des linges trempés dans de l'eau de mer; la galle rentra, se jeta sur la poitrine, y forma une fluxion, puis hydropisie de poitrine, avec jambes & cuisses édemateuses. Je fis appliquer les vésicatoires qui évacuèrent pendant huit jours plus d'un pot d'eau par jour: la poitrine se dégagea, il survint aux pieds une foule de petits ulcères, à la faveur desquels le sang se purifia, comme par l'Éthiops mineral, par les purgatifs antivénériens, & les tisannes sudorifiques. La malade fut cependant plus de deux mois sans pouvoir se coucher, tant elle étoit oppressée, avec un visage livide, panché sur le Thorax, cadavereux, des crachats purulens & teints d'un peu de sang, & une tristesse mortelle.

Elle paroît aujourd'hui se bien porter, quoiqu'elle n'ait pas voulu essuier les frictions mercurielles: mais *latet Anguis in herbâ*. Ce qu'il y a de singulier, c'est que de deux de ses enfans, l'un est mort de la Vérole, & l'autre paroît jouir d'une  
aussi

aussi bonne fanté, que sa mère : observation qui s'accorde mal avec l'opinion de M. Astruc, qui prétend qu'une Vérole héréditaire ne peut rester long - tems cachée, sans se manifester.

Un payfan riche après plusieurs accidens vénériens bien guéri en apparence, eut une fièvre maligne au bout de trois mois. Comme il étoit toujours fort jaune, après la guérison de cette fièvre, on soupçonna sa bile épaisie par un acide vénérien, c'est pourquoi on le fit passer par les grands remedes. Malgré cette sage précaution qu'il eut, avant que de se marier, tous ses enfans hériterent de son mal. L'un mourut de tumeurs écrouelleuses, un autre, d'une carie aux os de l'oreille, & un troisiéme a encore aujourd'hui des darts vives, que je crois véroliques. Le pere après trente ans d'une fanté parfaite en apparence, fut lui même attaqué de scrophules sous la gorge, aux machoires, & aux jouës. Ces tumeurs suppuoient lentement par un grand nombre de petits trous. On passa une seconde fois le malade par les grands remedes, pour cette vérole dégénérée, mais il y périt d'une rétention d'urine, suivie d'une hydropisie.

## OBSERVATION XXV.

*Abcès.*

Une femme enceinte avoit une tumeur énorme (de la grosseur d'un petit oreiller) depuis le col jusqu'aux reins,

Ss

sans

fans que la peau eut changé de couleur, tant l'humeur étoit profonde. Je lui fis faire une ouverture de six travers de doigts aux lombes, longitudinalement; il sortit dix pots de pus, ce qui guérit parfaitement la malade, dont la grossesse & la couche furent des plus heureuses.

## OBSERVATION XXVI.

*Inflammation de matrice.*

J'ai guéri une inflammation de matrice, par 17 saignées copieuses faites au bras, les sang-sues, les bains, & les émulsions.

## OBSERVATION XXVII.

*Fièvre continue.*

Madame . . . . grosse de cinq mois, vomissant presque sans cesse, fut attaquée d'une fièvre continue avec redoublement, vomissemens énormes, plus fréquens que jamais, & délire. On la saigna trois fois au bras, on la purgea cinq fois avec un minoratif très-doux. On calmoit le vomissemens & on prévenoit les redoublemens par l'usage du Quinquina, & des narcotiques doux, donnés le soir de bonne heure. Tisannes simples, & bouillons clairs, pour toute nourriture.

Les



Les urines coulèrent toujours en liberté, & toujours fort chargées: ce qui emporta enfin la cause de la maladie, qui dangereuse par elle même, le devoit encore plus par rapport à l'état de la malade. Qu'il faut de prudence & de circonspection dans ces sortes de traitemens, pour que la mère & l'enfant ne courent aucun risque! Cette Dame accoucha fort heureusement à son terme.

## OBSERVATION XXVIII.

*Lait rendu par les selles.*

Une jeune dame eut plusieurs accidens dans sa première couche, comme fièvre, cours de ventre, & vapeurs. On la purgea le troisième jour. Il survint une colique épouvantable, on repurgea, & ces deux minoratifs ayant bien passé, il sortit le lendemain par les selles une matière semblable en tout à de la crème, fluide, blanche comme du lait, sans odeur, sans aucun mélange d'excrémens. Après cette évacuation singulière, qui fut assez abondante pour remplir un grand verre, les douleurs & les tranchées cessèrent, de sorte qu'en peu de tems la malade revint presque des portes de la mort. Cette matière étoit d'une telle blancheur, qu'on avoit de la peine à l'apercevoir dans un pot de fayence: ce n'étoit pas sûrement une matière chyleuse; elle ne fut ni précédée, ni suivie d'aucune autre excrétion pareille: au contraire ce fut entre

deux felles bilieuses très-fétides, que cette évacuation parut. Comment cette humeur s'est-elle filtrée? Comment s'est-elle conservée si pure & si blanche entre deux felles? Où étoit-elle nichée dans le canal intestinal? C'est-ce qu'on aura peine à expliquer, malgré la connoissance qu'on a aujourd'hui de l'Economie animale. Pour moi je n'ai jamais rien vu qui approchât de la blancheur de cette humeur dans les felles des femmes en Couche, & nos plus célèbres Accoucheurs qui ont écrit, ne parlent de rien de semblable.

---

## O B S E R V A T I O N XXIX.

### *Boutons Rentrés.*

Une Dame de Rennes jeune & jolie, ne put voir ses traits défigurés par quantité de Boutons, qu'elle avoit au visage; elle employa toutes sortes de pomades & de répercussifs pour les chasser, & par malheur elle en vint à bout: en conséquence de cela, il se fit obstruction au foye, qui devint schirreux. Ce Schirre s'aggrandissant chaque jour forma enfin un volume & un poid énorme; toutes les parties voisines en étoient violemment comprimées & tiraillées; dans les accès de colique Hépatique, c'étoient des douleurs qu'on ne peut exprimer, avec des vomissemens terribles de la bile cytique: & hors des accès il n'étoit pas même possible de rien faire passer par le Pylore, si ce n'étoit tizannes, bouillons, ou  
un

un peu de potage. Les urines étoient rouffes, ou femblables à du Caffé, les excréments blancs, le ventre conftipé, les regles fupprimées; de petits grains hideux fe joignoient fur tout le corps à un ictere noir, horrible, accompagné d'une tranfpiration fétide. Voilà les triftes effets de la coquette des Femmes, que j'ai vus tous réunis dans une feule. Les Médecins de Rennes ayant abandonné cette Dame, je lui confeillai de venir avec moi à Paris, où nous l'avons fi bien guérie de concert avec les plus fameux Médecins, qu'elle a fait plufieurs enfans depuis ce tems, & jouit aujourd'hui d'une fanté parfaite. Saignées au bras & au pied, un régime très-humectant, bains, lavemens, fomentations émollientes, apofèmes aperitifs, l'Emétique même, les Narcotiques, & principalement les eaux de Vals, dont l'ufage fut long-tems continué, tirerent la maladie de l'extremité, où je l'ai vüe reduite.

## OBSERVATION XXX.

*Galle rentrée.*

Un Curé de Campagne, étant attaqué d'une obftruction au foye & au Mézentère, on lui prefcrivit des remèdes apéritifs, qui parurent le foulager; mais ayant perdu l'appetit, il crut ne pouvoir fe foutenir que par la boiffon, ce qui lui échaufa fort la bile. Cette humeur déformais trop groffièrè pour pouvoir fe filtrer par fon tamis naturel, reflua dans le

fang, & se jeta à la peau, où elle causa une espèce de Lepre, tant cette Galle étoit hideuse. Mais tout-à-coup elle disparut: il se fit un retour de cette humeur caustique sur le foye, & en conséquence, abcès dans ce viscère, avec un vomissement de sang, qui emporta le malade dans huit jours.

---

## OBSERVATION XXXI.

*Langue enflée.*

J'ai vû immédiatement après un accouchement laborieux la langue sortie hors de la bouche, grosse comme une orange. Les saignées du bras & du pied la firent rentrer, & reprendre au bout de quatre jours son état naturel.

---

## OBSERVATION XXXII.

*Fièvre maligne.*

Mademoiselle . . . . eut une forte Fièvre maligne. D'abord la soif fut énorme, comme l'ardeur de tout le corps, ensuite elle cessa tout-à-coup; la langue étoit brune & presque noire, les extremités froides, tous signes funestes. On saigna deux fois au bras, & une au pied; on donna la poudre des Chartreux, deux jours consécutifs. La première  
dofe

dose l'a fit vomir, la seconde poussa par les sueurs. Le cinquième jour au matin, la malade se trouvoit mieux, & comme hors de péril; mais le soir elle tomba en léthargie. On appliqua les vésicatoires, on donna des lavemens émétiques, on ouvrit la jugulaire, & la malade revint d'une maladie qui emporte ordinairement les malades après le septième jour.

## OBSERVATION XXXIII.

*Empoisonnement.*

Je fus appelé le 14 Avril 1741. chez une Revendeuse, nommée la Heberd, âgée d'environ 60 ans, naturellement grasse & pleine d'humeurs. Elle avoit une large plaie à la jambe qui suintoit depuis quatre ans beaucoup de sérosités, & se ferma enfin malheureusement par l'application d'une eau dessiccative & caustique, composée de deux onces de vitriol blanc, de demi gros de vitriol bleu, de deux gros de safran oriental, & de deux gros de camphre sur deux pintes d'eau de fontaine. Il y avoit quinze jours qu'il ne se faisoit plus aucun suintement, & que se trouvant parfaitement bien, on se réjouissoit de voir la plaie tout-à-fait guérie, lorsqu'il survint une colique d'une telle violence, que les douleurs de l'enfantement en approchent à peine. Que fit-on pour y remédier? On prit, sans balancer, une bonne cueillerée de cette

eau

eau caustique, qui étoit aussi recommandée pour les coliques, & aussi-tôt après avoir avalé ce poison, la malade tomba évanouie, les dents convulsivement serrées, les yeux cernés, & aveugles, le visage cadavereux, le ventre, l'estomac, la gorge, prodigieusement enflés, & le pouls intermittent de deux battemens en deux battemens. Si ce n'est pas là un Empoisonnement, il n'en est pas dans la nature. Il fut cependant facile d'obvier aux suites funestes de cette imprudence, car puisque le poison étoit un acide, il étoit facile de trouver un alkali pour antidote sûr, & cela dans le sel de tartre. Je l'administrerai donc, avec toute la prudence possible, après trois saignées, force lavemens, & boissons huileuses & délayantes, & même après quelques grains de laudanum dans l'excès des douleurs; il se fit un combat terrible entre les sels de nature contraire; mais enfin il cessa, & la malade fut guérie.

Fin du I, Vol.











